

LE CRIQUET

Coursailetant de l'escriдор de ses plus fines veines
Un criquet entassa dans l'anse de sa panse
Quantité de joncs et pensées auprès de la fontaine
Cui-cui-cui tonitrua la mésangère
O cygnescence !
O donne la lumière !

1908.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Стихотворения
Велимира
Глебникова
Сборник I
(1923г.)

Je vois les constellations Cancer, Bélier :
Et le monde n'est qu'une conque qui enserre, belle à lier,
Cette perle à
L'eau pure : ce par quoi je perds la
Santé. En un chuintement soyeux s'avance un soupir en « Che »
M'apparurent alors vagues et pensées issues de même branche.
Par voies lactées çà et là surgissent des femmes.
De banal dictame
La ténèbre s'est repue.
En cette nuit aimer même un sépulcre l'aurait pu...
Et le vin vespéral
Et, vespérales aussi, les femmes
Tressent cette couronne triomphale
De qui je suis le frère infâme.

1908.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Мне видны — Рак, Овен,
И мир лишь раковина,
В которой жемчужиной
То, чем недужен я.

В шорохов свисте шествует стук вроде „Ц“,
И тогда мне казались волны и думы — родичи.
Млечными путями здесь и там возникают
женщины.

Милой обыденщиной

Напоена мгла.

В эту ночь любить и могила могла...

И вечернее вино

И вечерние женщины

Сплетаются в единый венок,

Которого брат меньший я.

Sur la Nouvelle Zemble
Nous étions ensemble
J'étais au Kamtchatka
Tu coiffai ta chapka
Et du haut de l'Altaï
J'ai dit « ma douce caille »
Sur les bords de l'Amour
Les ailes de l'amour.

Publié en 1912.

(Traduction Yvan MIGNOT.)



O dostoïevskriture de la nue fuyant farouche
O pouchkineautés du midi aux pamoisons susurrées
La nuit se mire comme Tioutchev,
De transmesure emplissant le démesuré.

Publié en 1913.

(Traduction Yvan MIGNOT.)



NOMBRES

Je vous contemple ô nombres
Et vous m'apparaissez déguisés en bêtes, dans leurs peaux,
La patte appuyée sur des chênes déracinés.
Vous faites don : de l'unité entre le mouvement serpent
De l'échine de l'univers et la danse de la palanche.
Vous permettez de comprendre les siècles comme dents d'un rire
saccadé.

Se sont mes prunelles ouvertes en forme d'objet.
Savoir, lorsque son dividende est l'unité, ce que sera le je.

Publié 1913, 1914.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Domaine de nuit, gengiskhane !
Bruisiez, bouleaux bleus.
Crépuscule de nuit, zarathoustre !
Et toi ciel bleu, mozarte !
Ténèbre du nuage, sois Goya !
Toi nuage de nuit, roopse !
Mais la trombe des sourires a fui,
Riant de ses griffes de haro
C'est alors que je vis le bourreau
Et que j'illuminai le silence, hardi, de la nuit
Et je vous ai convoqué hardivisages
J'ai retiré les noyées des rivières
Leur myosotis est plus fort que haut verbiage,
Vers la voile nocturne mon cri erre.
L'axe des jours clapote et s'agite,
S'avance la vespérale myriade.
J'ai rêvé d'une jeune fille-truite
Dans les vagues de la nocturne cascade
Que sous la tempête les pins soient mamaïens
Et que les nuages se meuvent Batu
Les mots s'avancent : des silences ce sont les Caïn
Et, saints, eux se sont abattus.
De sa lourde démarche, avec son escorte, au bal
De pierre s'avance tout de bleu Hasdrubal.

1916.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

La guerre dans la souricière

Vous vous en souvenez ? J'ai aux brosse à chaussure
Ordonné d'ôter la petite Ourse de mes semelles,
Ai jeté dix sous à l'univers, puis dans la torture
Ai transformé les vieux mots en béchamel.
Là où sont labourés par les chevaux des siècles
Les champs ébouriffés de la blanche aurore
J'ai ordonné au corbeau d'être une aile
Et ai sèchement jeté au ciel : « Sois gentil, offre-nous ta mort ! »
Et lorsqu'ensuite je me suis mis en tête
Pour rire plus longtemps et plus clair
De briser tout le genre humain comme une boîte d'allumettes
Et de commencer à réciter des vers,
Le globe terrestre se trouva
Merveilleusement saisi par la patte du dément
— Emboitez-moi donc le pas !
Et pas d'affolement !

Et lorsque la terre anéantie par cet incendie
Se fera sévère pour demander : « Qui suis-je donc ? »
Nous créerons de l'ost d'Igor le Dit
Ou quelque chose dans le même ton.
Ce ne sont ni hommes, ni dieux, ni vies
Car dans les triangles sont les ténèbres du cœur,
Ce sont, planant sur l'humain en un sombre obit
Les godets d'ombres et d'angles de Pythagore !
La vierge de fonte tricotait un bas,
Lasse, obstinée. Le large pot de fonte va
S'envoler et, mort, le tireur
Se faner, bien qu'il fût jeune et beau.
Quels hommes, quelles couleurs
Dans le paquet de bruits, tribut à la rumeur !
La mer a des dentistes les engins levés,
Et des molaires, mais avec les tourelles du Bouvet ! (1)
Et le vieillard de l'écume, au trouble regard,
En sortant de la chope de bière
Agite comme une menace l'infamie et le hasard
En émergeant de la mousse claire.

(1) Allusion à la bataille de Çanakkale qui opposa le 18 mars 1915 la flotte franco-anglaise aux Turcs qui coulèrent deux bateaux anglais et un bateau français (le « Bouvet »).

Les belles de Maliavine, couronnées des fleurs de Korovine (2)
 Ont attrapé le ciel-oiseau. On fait ce qu'on peut.
 Le chariot céleste leur fait faire grise mine.
 Elles n'aiment pas l'Allemand, balourd adipeux.
 Comme cela sent la terre et la coutume :
 Certains sont vivants,
 La souris est au bord du tome,
 Vers le corbeau de Poe s'avance le corbeau de Kalkin, nonchalant ! (3)

Aussi bien que moi, comble de volupté,
 Moi qui suis offensé pour les hommes de les voir tels qu'ils sont,
 Moi qui suis nourri des meilleures aubes de la Russie,
 Moi qui suis entouré des meilleurs chants d'oiseaux :
 En êtes témoins, vous cygnes, merles et cigognes !
 Qui ai passé mes jours en rêve,
 Moi aussi je prendrai un fusil (il est grand et stupide,
 Plus pesant que l'écriture)
 Et marcherai au pas sur la route,
 Scandant en une journée 365.317 coups, tout juste.
 Ferai jaillir du crâne des éclaboussures
 Et oublierai l'aimable Etat des jeunes de vingt-deux ans,
 Libre de la bêtise des générations aînées,
 Des pères de famille (vices sociaux des générations aînées).
 Moi qui ai écrit tant de chansons
 Qu'elles suffiraient à faire un pont jusqu'à la lune argentée.
 Non ! Non ! Ce don de fée que j'ai, sœur aux yeux de ciel,
 Me permet de démêler le fil de l'humanité
 Qui n'a pas stupidement perdu au jeu
 Le rêve des prophétiques Hellènes,
 Bien que nous volions.
 Mais moi je suis indigné de manquer du mot
 Qui me permettrait de chanter l'élue du cœur, qui m'a trahi.
 Je suis maintenant prisonnier de méchants vieillards
 Bien que je ne sois qu'un lièvre sauvage et peureux
 Et non l'empereur de l'Etat des temps
 Comme m'appellent les hommes
 Il suffit d'un pas, d'un « han »
 Et le « R » tombé est un anneau d'or
 Qui roule sur le plancher.

(2) Maliavine (1869-1939 ?), peintre qui travailla beaucoup la couleur, surtout dans ses portraits de paysannes. Emigra en 1925.
 Korovine (1861-1939), peintre et décorateur qui à partir de 1900 travailla pour le Bolchoï, en particulier sur des thèmes des contes russes.

(3) Kalkin : dixième et dernier avatar de Vichnou, il marque le début de l'ère de la justice universelle.

Vous étiez sévère, prise d'inspiration diluvienne
J'étais Danube, vous étiez Vienne.
Vous ignoriez quelque chose, le taisiez
Vous attendiez d'obscurs indices
Et oscillaient les longues ombres des peupliers
Et le champ n'était que conseil du silence.
Dame de l'écume, dame de l'écume,
Qu'êtes-vous, peuplier ou être onirique ?
Ou bien n'est-ce que le mot fatidique
« Lui » qui cogne contre les murs ?
Ou bien est-ce sous la blanche dentelle
Une colombe qui cogne depuis
Que, point dans la mer, s'est enfui
Le spectre blanc de la grise querelle ?
C'est des mouettes grises le vol coulé !
Ce sont les cris des eiders !
Plein d'audace et d'ardeur,
Il écartera l'escarcelle pour entrer !

Où le loup hurla au sang
« Holà ! je dévore le corps d'un garçon »
Là la mère dira : « j'ai donné mes enfants »
Nous, doctes vieillards, savons ce que faisons.
Est-il vrai que les garçons sont devenus bon marché ?
Moins chers que la terre, un tonneau d'eau ou une charrette de
charbon ?

Toi, femme en blanc, par qui les tiges sont fauchées,
Femme aux muscles sombres, dans ton labeur vas-y sans façon !
« Garçons mort ! Garçons morts ! »
Contre les places le gémissement des villes clapote
N'est-ce pas avec ses pies et ses merles le colporteur
— Cousez leurs plumes à vos chapeaux à larges bords ! —
A qui l'on doit la parution de ce petit livre « Chant des derniers
caribous »

Qui pend, un anneau traversant ses genoux,
A côté de la peau argentée d'un lièvre
Là où l'on trouve œufs, viande et crémère.
Celles de Briansk tombent, celles de Mantachev montent
Il n'est plus là notre garçon, il n'est plus là notre
Gars aux yeux noirs, roi du bavardage au dîner
Comprenez donc, nous l'aimons, comprenez donc, on ne peut s'en
passer !

Les trompettes n'ont pas hurlé pour ce trépas
« Chers camarades, très chers, vous n'êtes plus là »
Ah, de votre pouvoir je ne suis point hors,

Chantent de l'équation les terribles points tors.
Les peuples se sont jetés tout falots,
Comme la Pologne, à la nage pour pénétrer mes demeures,
Car j'aime sur les ailes du corbeau
Les yeux du superbe sauveur !
Suivez-le ! Suivez-le ! là où, muet, il nie et mène !
Vers ce pré vert au-delà du Niémen
Du Niémen plombé et blafard
Au-delà du Niémen, du Niémen, vous qui avez la foi !

J'ai touché par mégarde d'un coude furtif
Des tresses, sœurs du corbeau vespéral,
Le pont, lui, a égratigné de sa griffe
Un fantassin prenant la fuite, latéral.
Sanglotant sous les vagues, les assassins
Gisaient comme des planches de pin.
De son déméloir la mort se peignait,
Ses puissants cheveux,
Et les moucherons des inutiles vies
Essayaient vainement de la piquer.

Filles et garçons, rappelez-vous
Qui et ce qu'aujourd'hui nous avons épié.
Non celles dont de langueur sont les yeux et les lèvres,
Mais toi, « hélas » sépare hier et avant-hier !
Malheur, malheur à vous qui habitez les aisselles,
Les profondes rides de l'univers et des ulcères
Un plat de maladies putrides vous sert
A présenter des montagnes d'hommes pêle-mêle.
S'il s'est levé, des S lui apportera le crâne
Eternel et pacifique, précédant la vie !
C'est la mort qui recensant glane
La nourriture qui satisfait les vers.
Comprenez donc, hommes, toute cette infamie,
N'avez-vous pas assez de béquilles dans la Sibérie sylvestre
Ou bien faites venir de l'île Fidji
Des professeurs noirs et sinistres
Et durant des années apprenez cet axiome :
La manière de manger une main d'homme.
Non ! o mes amis !
Allons majestueusement à la rencontre de cette géante, la Guerre,
Qui de son peigne débarrasse ses cheveux du charnier.
Ecrivons-nous hardiment, hardiment comme naguère :
« Mamouth impudent, notre épieu est prêt à te défier ! »
Tu dégustes les hommes à la Stroganov.

Vous n'avez pas pris pied sur mon continent !
Sois donc inouï et trop neuf
Sourd attelage menant du monde l'enterrement,
Avance lourdement et garde profond ce qui ne se dévoile
Dans tes oreilles de moreau que de housses on voilà
Je crois, je crois qu'un jour « Larguez les voiles ! »
S'écriera Bouddha ou bien Allah.

Corbillard blanc blanc corbillard
Costume noir et membres panards.
Que mon esprit soit fidèle, plus fidèle que fusil à pierre, pourvu
qu'il ne succombe !

J'ai pris pour cible un cerf hirsute.
Suivez-moi Amérigo, Cortez et vous Colomb !
Les pions de l'infanterie bougent, je vois son mat.

Des rames goutte un déluge incandescent,
Le nommant navigateur bleu,
D'une couronne incorporelle ton front est ceint
O chef, pressentant espérant, visible crédible.
Où est-il ? A lui vont nos pensées !
Comme des filets d'eau, des myriades de flammes
Brillant d'une lueur bleue crue
Et incorporelle coulent de la rame.
Mais il reste immobile à la barre
Il ne brandit pas, fier, sa massue.
Qu'est-ce qui l'attire sur la mer ?
Quel regret de lui afflue ?
Quel est-il ? Chatain, tel les aurores,
Comme l'épi mûri de l'orge
Ses regards sont la mer où nagent les morses
Et les flammes, perle azurée,
S'allumeront à nouveau, telle une couronne.
Lui qui a perdu les noms
Se tient silencieux, solitaire
Le vent bat, de plus en plus prompt,
Verbe sévère et fou de la mer !
Mais quel nom va-t-il murmurer
Celui pour qui la tempête est un trône ?
Quand l'énorme masse bleue
Eut caché des constellations la ligature,
Il lança ce cri : « Conduis-
Nous, c'est un ordre, toison d'azur ! »
Et les gens se hâtent de laver leurs âmes dans la blanchisserie
Ils se hâtent de reteindre la gueule de leur conscience

Pour que quelqu'un, fier de son visage de folie
Se mette à hurler contre l'oreille : « Hé, tu n'as aucune impor-
tance »

Et nombre, après avoir mis leurs faux-cols,
Ne savaient que faire de celles-ci :
Se hisser sur la pointe des pieds et les pendre à des gaules
Ou bien écrire le nom promis ?

Tu murmures au chaton : « ne mords pas », où qu'il aille.
Je te donnerai des ailes quand il me faudra mourir.
Les lèvres seront peintes par Hokusai
Et les sourcils de la jeune fille par Murillo.

Troupeau des pas, fonte des mastodontes !
Sur le tigre indolemment nous accrocherons des couronnes,
Galopons donc ensemble Soi-mêmes et Soi-mêmes,
Nous sommes nombreux, corps en forme de trompe.
10 n'est rien. Nous sommes nombreux, amis de l'unité.
Nous obligerons les tourterelles à porter les boulets de canon.
Du mouvement du premier citoyen du monde, le loup,
Nous volerons les chevaux du plat de Tchertomlyk (4),
Plus savamment que le loup, premier scribe de la terre russe,
Nous glorifierons les burins morts et la bagarre cadavérique
Nous tordrons le cou aux dialectes, comme à des oisons,
Leur cacardage nous ennuie !
Nous mettrons une muselière à l'univers
Pour qu'il ne nous morde pas, nous les jeunes,
Et passerons près de blancs et sveltes lévriers
Avec des cravaches et les frêles
Renoncules nous les teindrons du sang de notre main
Brisée contre les défenses de l'univers,
Contre la gueule de l'univers.
Et des cadavres idolâtrés de Pouchkine
Nous ferons les bouches à canon du rêve.
Les jeunes prophétiques s'éloigneront des vieillards stupides
Et établiront l'Etat universel
Des citoyens du même âge.

Vêtu d'un filet de poissons volants
Il a froncé son front, le sévère dieu des poissons,
De partout bruits et sifflement
Et la soute est comme une rouge détonation.
Derrière la voile écarlate des flammes

(4) Amphore en argent conservée au musée de l'Ermitage (Léningrad). Elle provient du tumulus de Tchertomlyk et on peut y voir des Scythes domptant des chevaux.

S'affairent de noires silhouettes d'hommes,
Supplicante vision de tombes.
C'est la mort que prophétise le ressac des lames
Et quelqu'un, marquant son hostilité par l'encrier du regard,
Tombe, les côtes soulevées par la haie de la mort.
Abattu comme des tourelles et des canons le statut
S'est cabré le pont du bateau
Plus personne ne soutient son teck
Sirènes préparez les tombeaux !
Coiffez votre heaume de varech
Après l'avoir lavé de la terre attristée
Et couvrez de baisers ces os, jaunes de cire faces.
Mais au ciel là où sont les nuées
Les humaines surfaces
Coupent la tranche des blanches fumées.
Hommes, où êtes-vous ? Vous n'avez pas sorti votre torse
De la blanche tombe de ceux qui vos aïeux sont,
Et seule la mort, râlant sur le timon,
Tremble et est à bout de force
Elle est fatiguée. Ayez donc pitié
De ses gloussements de cane
Qu'il lui est dur, pénible d'avancer
Ses pieds s'engluent dans les crânes.
Celui qui veut que la jante de fonte
Ne passe pas sur l'hirondelle des regards,
Sur lui s'est balancée la sauvage trompe
Et soudain vous a frappé de la force du désespoir.
Et elle cogne, paquet qui lourd s'avère,
La petite bête hébétée
Et les couleurs, d'une rouge liberté
Empliront la coupe, qu'importe qu'elle soit amère.

Nue la liberté viendra
Jeter sur le cœur des fleurs
Et nous, marchant au même pas,
Nous tutoyons le ciel, causeurs.
Guerriers, nous frapperons d'une main
Sévère les austères boucliers
Que le peuple soit souverain
Ici là-bas, toujours à jamais !
Qu'au carreau les vierges soient, fredonnant
Entre les chants de l'antique guerre
Celui du féal Solaire,
Le peuple tout-puissant

Cet automne ressemble tant à un lièvre
Que l'œil ne peut tracer la frontière
Entre l'automne timide et le lièvre peu fier,
Du jaune automne l'habitant
Reste avec sa couleur jaune rusant.
Des mamelons à la gorge
Ce ne sont partout que mortes feuilles et tiges
Et l'œil s'arrêtant aveuglé tôt ne
Sait à qui est ce pelage, au lièvre ou à l'automne ?

Hier j'ai appelé : petits, petits !
Et les guerres se sont posées pour picorer
Le grain de mes mains.
Et au-dessus de moi se pencha le malin
Ceint des plumes des tombeaux
Une souricière au flanc
Et la souris des destins entre les crocs.
Est tordu le sinuant roseau
Et les yeux bleus mauvais.
Mais, blanc comme cygne, l'os
Guigne de l'œil hors du panier.
J'ai dit : « Attrapeur de souris ! Malheur !
Pourquoi tiens-tu le destin entre tes dents ? »
Mais il a répondu : « Je suis l'attrapeur du Destin
Et, par la volonté des nombres, tiens une barre de fer. »
Et les goules en défroque guerrière
Sur les os desquelles il n'y a de viande pas un gramme,
Qui portent la danse des cavaliers sur leurs paupières
Passent avec le nom de femme.
Tournoyant comme féérique virago,
Elles criaient : « Si tant ! Si tant !
Et après avoir collé au soleil un mégot,
Volaient, spectre, vers le couchant.
De ma chemise pourpre moi
J'étais fier, serrant les rênes.
La guerre en chemise enfantait en géhenne.
Mon regard mort fait un point noir.
Pour connaître la bleue hostilité
Et la familière fumée outremer
Combien de siècles faudra-t-il que j'espère ?
Je me suis maintenant claquemuré.
O dieux ! Vous m'avez abandonné
Et vos ailes ne bruissent plus derrière mes épaules
Et par-dessus mon épaule vous ne plongez plus votre regard dans
mon écriture.

Pataugeant dans la boue nous tirons au filet
Les aveugles humains.
Des bambins, nous étions des bambins
Maintenant nous sommes sacerdoce ailé.
Les bourgeons d'argent restent maintenant solitaires
Dans la main de la fille désemparée
Elle n'a plus personne, plus de raison, à fustiger.
Les points sont mis par la plume de la guerre
Et les cimetières, comme une capitale, démesurés
Autres gens autres usages.
Où la terre commune a entouré ses pieds
Du linge des jeunes morts
Dans la conque du cœur des perles je tirerai
Vous poursuivant du sifflement mauvais de mon chalumeau.
Vieilles portes derrière les maillons
Bâton tordu et mendiant qui se dressent
Etats des épaules (haillons)
Brillent, ô intelligence pythoïse !

Guerrier ! Tu as arraché au ciel bé sa queue
Pour projeter la boule de la terre...
Et un nouveau Jean Sobieski (5)
A lancé : Ouvre le tir
A celui qui
Sur son casque gris a tracé
L'équation de Minkowski (6)
Et, tel l'appel chant de Maïakovski,
En l'illuminant, le ciel noir a traversé.

Toi dont la raison coulait
Telle une chute grisonnante d'onde
Sur la vie pastorale d'une première antiquité,
Dont, en anneaux de jalousie, envoûté
Un serpent écoutait les nombres
Et obéissant sautait
Toi que du serpent subjugué danse et convulsions
Et anneaux, sifflement et chuintement
Obligeaient d'un œil de plus en plus profond
A comprendre les églantiers des soleils comme un chant
Toi qui au forêt tranquillement perça
Ton crâne engendré par le père

(5) Roi de Pologne de 1673 à 1696. Il vainquit les Turcs et délivra Vienne (1683).

(6) Hermann Minkowski (1864-1909), mathématicien allemand né en Russie qui travailla sur la géométrie des nombres et les espaces courbes. Son ouvrage sur l'espace et le temps (Raum und Zeit, Leipzig, 1909) a eu plusieurs traductions russes, dont une deuxième édition à Pétersbourg en 1915.

Et, hautain, dans le trou plaça
La branche tout de rosée de la voie lactée
Pour aller te pavaner parmi les invités.
Dans le crâne de qui comme dans un verre
Était la branche, toute de rosée, des cieux de suie
Et les étoiles apportent des tributs qui s'avèrent
Inspirés à celui qui sonda la forêt de minuit.

Moi qui porte tout le globe terrestre
Sur le petit doigt de ma main droite,
— Ma bague qui aux charmes inouïs doit être —
Je te dis Tu !
Tu as scintillé dans l'obscurité.
Ainsi je crie, cri après cri,
Et sur mon cri qui se pétrifie
Le corbeau sauvage et sacré
Fera son nid, grandiront les enfants du corbeau
Et sur ma main tendue vers les astres stellaires
Avancera des siècles l'escargot !
Bienheureuse la libellule brisée par l'éclair
Lorsqu'elle se cache sur la face inférieure
D'une feuille d'arbre.
Bienheureux le globe terrestre lorsqu'il brille
Sur le petit doigt de ma main !

J'oublierai le pays de Cygnie
Et les jambes des frémissantes Reines de l'océan.
Du royaume Chevalin, — j'en suis issi, —
Les sons je confierai à mon olifant.
Où le cheval noble et noirâtre
D'un coup de son pied décidait
Que l'assassin des jeunes opiniâtre,
Le bronze des mors mâchant, vivrait.
Où le cheval à l'œil animal, à la vague de neige,
Est comme un juge, près de l'échafaud se dressant,
Et le timon du chariot est tiré par un cortège
De fractions criminelles, elles sont cent.
Et où le noble porte-crinière
Confier son sabot vient
A une paume à laquelle passive le froid adhère
A qui est-elle ? nul ne s'en souvient.
Où les crinières sont airs, les regards refrains,
Tous fuient, fuient les Niams-Niams !
Nous sommes devenus meilleurs et plus aériens
Lorsque nous avons mis notre confiance dans les purs sangs.

O hommes ! Permettez qu'ainsi j'ose vous nommer
Livrez-moi à la consommation totale
Mais qu'il est agréable d'embrasser
Le sabot du cheval :
Ils nous ressemblent si peu
Sont plus intelligents et plus sévères
Froid de neige de la peau
Démarche ferme des pierres.
Point sommes esclaves, mais vous êtes sénéchaux
Mais vous êtes des hommes les élus préférés
Et hennissent les gendarmes beaux
Mettant en nous à l'épreuve ce mot : œvrez !
Dominant l'humain le genre des juges chevalins
A entouré le globe terrestre d'un nouvel éclair
Avide de sang, passe le gué la guerre
Nous crions : ce n'est pas son chemin !
Et les noirs, les blancs, les jaunes
Ont oublié dialectes et aboiement.
Autre juge ton pas, tu pèses une tonne !
Et le pouvoir du juge n'est pas humain.
Chevalier et chevalet, coursier et cursive
Ah, des discours la cruelle prédiction.
Ils sont de même destin, leur joug qui nous rive
Nous est imperceptible comme patrie ou nation.

Ce vent chant
Qui quel air module ?
Ce penchant :
La balle devient bulle.
Je suis mort je suis mort
Et le sang a giclé
Sur le haubert en un large flot
Suis revenu à moi autrement, de nouveau,
Après vous avoir enveloppé du regard du guerrier.

1915-1918.

(Traduction Yvan MIGNOT.)



On me transporte

On me transporte en palanquin, à dos
D'éléphant, éléphant fumée-de-vierges.
Et tous m'aiment, moi le Vichnou nouveau,
Tissant un pesant fantôme d'hiver.

Vous, muscles d'éléphant, si vous dressez
Suspendus en pièges féériques, c'est
Afin que soudain coule avec tendresse
Au sol la languide trompe lassée.

Vous, fantômes de blancheur et de noir
Etes plus blancs que cerisiers, plus blancs.
Que donc frémissent vos tailles méritoires
À la souplesse des nocturnes plantes.

Mais moi, Boddhisattva perché sur blanc
Eléphant, reste pourtant souple, pensif,
Face à la vierge me répondant
Du feu de ses sourires expansifs.

Sachez donc qu'être un pesant éléphant
Ne fut jamais nulle part à honte
Et vous, sous le charme d'un sommeil lent,
Enlacez-vous, tressez ce palanquin.

Dur de tracer la vague des défenses !
Dur de devenir un large pied stable !
Appel de flûtes, chants, couronnes, danses :
Avec nous, sur nous, l'être-aux-grands-yeux-bleus.

1916.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Le chêne de perse

Au-dessus de la nappe des racines emmêlées,
Cruche vide,
Le chêne élève ses fleurs séculaires,
Avec une caverne pour les anachorètes.
Et dans le bruissement des branches
Chante la consonnance
De Marx avec Mazdak. (1)
Khamaou, khamaou !
Ouakh, ouakh, khagan !
Comme des loups, s'encourageant l'un l'autre,
Courent les chacals.
Mais le chuchotis de ces branches se souvient
Du refrain des temps de Batu. (2)

Publié dans la revue « Iskoustvo » n° 2-3, Bakou, 1922.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

(1) Mazdak : hérétique persan de la fin du v^e siècle avant J.-C. Sa réforme doctrinale (tout partager) s'accompagnait d'une tendance à la révolution sociale. Après les troubles de 529 Khorsô Anouchirvan donna l'ordre de l'exécuter.

(2) Batu : Khan mongol fondateur de la Horde d'Or (1204-1255), petit-fils de Gengis Khan, conquit la Russie, ravagea la Pologne, la Hongrie et la Dalmatie pour revenir à l'embouchure de la Volga où il fonda sa capitale Saray.

Coup d'état à Vladivostok (Extrait)

Il est arrivé un peu ivre, joyeux,
Le bandeau de sa casquette, feu jaune, brûlait,
La marionnette des guerres et quelqu'un encore le suivaient.
Que veut-il à la « nounou russe » ?
Debout devant la porte, il secoue la poignée.
« Moi en avoir joujou
Avec toi petit petit peu »
Est-ce une heure pour les invités ?
Qui est-il ? Occupé à servir d'étai à la porte,
Qui est-t-il, à la minuit ? Rien qu'un bruit heurtant la porte.
Nul ne répond, nul ne se manifeste !
Petit cerisier gazouillant « oui »,
Cerises dans les rayons d'or du couchant,
Le dieu de la guerre, et le malheur avec lui,
De ta chaumière a frappé le battant !
La vieille ville est déserte, la ville est morte et s'est fanée :
Papillon bleu dans les rayons dorés !

Pins noirs sous la neige,
Pins noirs surplombant la mer, oiseaux noirs sur les pins :
Ce sont les cils.
Soleil blanc
Lueur blanche
Fardeau de la lune noire :
Ce sont les yeux.
Un papillon d'or
S'est posé sur la crête élevée
Du déluge d'or,
De la vague d'or :
C'est le visage.
La vague d'or du déluge d'or
S'est mise à bouillonner de centaines d'embruns
A bondi au bord
De l'abîme d'or.
Sur la crête d'or des mers,
De la vague bouillonnante :
C'est le visage.
C'est la mer bleue qui apprend auprès de l'or

A monter et à descendre
A bouillonner et à s'éparpiller en fils d'or,
En embruns d'or, en boucles d'or
De la mer d'or.
A fondre, embruns d'or,
Sur le sable marin
Près des coquillages de la mer.

.....

1921.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Le chameau d'Ispahan

Chameau

Aux entrailles de cuivre,
Un descendant de Gengis Khan t'a façonné,
Dans les déserts blancs, accompagné du bruissement des papiers secs
De la table de travail,
Tu portes le fardeau de la pensée piquante, —
Est-ce hasard si le forgeron a oublié de te passer un mors ? —
Vers ce lieu où la sonorité des flots d'encre
Bat contre la rive des lacs aux eaux d'encre
Sous l'arbre des temps de Batu, dont la touffe de branches
Pend sur les yeux, le front de l'écrivain.
Qui, antique Galilée,
A donné les limites et l'angle des grand'routes ?
La charge que tu transportes c'est l'égalité
Tu as arrêté le temps, pour galoper
Juste au-dessus de l'abîme de la table
Où il est terrible de jeter le regard,
Afin que la sonorité des flots d'encre
Dont le conduit
Est la respiration des tempêtes de sable
Confère l'égalité au brasier
Et au feu intelligent brûlant dans les yeux
Du père froid des fleuves d'encre,
D'où ceux-là ont fui comme un troupeau pressé.
Ainsi qu'à la flamme spéculaire du lecteur
Dont la raison chantait l'écriture
Comme elle chantait le disque de cuivre des lèvres de Chaliapine,
Voix dirigeant la foule.
Viande de cuivre à la peau de sable
Dans l'armature ouvrée des femmes joyeuses,
Pensif passant qui parcourt la nappe de la table,
D'une ombre étrange tu es entouré.
Dans la transmigration des âmes tu fus
Peut-être jadis couteau.
Maintenant porte dans les cœurs de sable
Ce couteau de pensée.
Hommes des découvertes,
Hommes des démarrages,
A Recht, arrachez taillez
Les fils des événements !
Dans son vol
L'antique aigle allemand

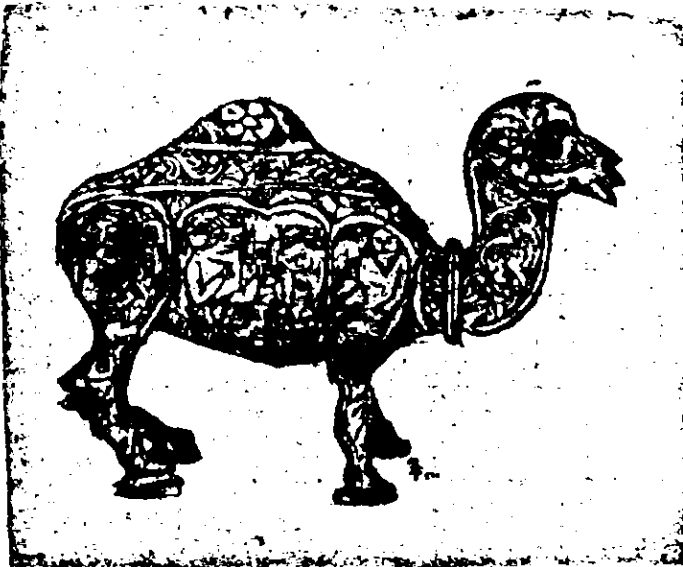
Qui a perdu son h
Le cherche
Dans l'épi de seigle
Ukrainien peut-être.
Marche
A travers le désert de l'Asie
Où brille le spectre de l'As
Dont la sonorité appelle les esprits secs.

5-7-1921.

Voici le commentaire que K. donne de ce poème :

« L'écriture de l'écrivain règle l'âme du lecteur sur le même nombre d'oscillations. La tâche de transporter le fardeau des nombres d'oscillations d'une âme à l'autre est incombée à un chameau d'Ispahan, lorsqu'il eut changé les sables du désert pour la surface d'une table, sa chair vivante pour du cuivre, et que ses flancs eurent été ornés de joyeuses hanum ne craignant pas de tenir à la main des coupes de vin. Ainsi, se trouvant chez le camarade Abich, le chameau est condamné à porter sur son dos l'égalité du son spirituel fondamental dans l'âme de l'écrivain et dans celle du lecteur. AS : c'est la personnalité libérée, le « je » libéré. *Habich* en allemand c'est l'aigle (1); l'aigle *Habich* vole dans le pays d'Asie, après avoir construit la personnalité libérée, ce que jusqu'à présent ils n'avaient pas fait, mais ce qu'avaient fait les peuples de la côte : Grecs, Anglais. »

(Traduction Yvan MIGNOT.)



(1) En fait, le faucon.

Волыныч
Следников
Розвиг

Утро ч
Селуй

Мы низари лет
Печет и нежен
Волгу див несет

Олеки, с

Ива пук он
Лелет ю
Ветел

Иде беланя, н
Тол

Мы, низари лет
Потопи

Эй, житель,
Женам меч
Женам

Мечам укажу м

Эй, житель,
Волгу с ура, п
Вол лав,

, Бар
Гор
Раб
Черену
! Магота Б
! Раб нежс
! Косо лети же
! Мы низари лет

2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000

Гор о гор,
! Магота Ъ
! Так
Резом
, Черепу
топора
Лав осолоп
! А, жулик
: А гор
! Ищи равоты
Нож чум,
, Шишак
Лес и морок
я у кров и
! дай
Цепь ел с
И лепи с
А вод в
тез
Несет в
узел с
! Раб, неж,



! Нет, ворона
Кулик

... Он, о... строг
Оно течет

! Рублем оценил
? Или воплаче пчелы

! Утром
! Сетуй

! Оперив соколом

Олень с

; И жещуга л
Молимо

То пота
Потоп

у нас неворон,
И бурлака з

Цели ж
И ловень
Товар

Равен г
Рази н

И Шорох.
И щелка
! А пал аҫа,
? Шилом
! П е н
Ков вер
Имятельп
Мотун к
Махалп
... Имён голог
Мор бер у
! Лети, чум
Помен
. Поп

Разина кобылу
Море ба
Лет
Поп
Феб

И дрожит
У дев ужасов
торопи

! Эй жен нагота
Мор бер у
У сел меч умер

Razine

Elu, ô je suis — à docte sue-lièvre sera — le Razine d'une gorge
Egorgé nu, déni sare, la réserve : iléus et coda, ai use Joule.

Route

Roc ne rit à tir encor !
Si matin à Malin : ni lama ni tamis !
Pas aval : révolte et lover, lava sa p.. !
Coule serein, ni ères, élu, oc.
Rue là, pâle ; ut : filles-sel ! l'if tue la pâleur.
Azur, trot, élan n'a le tort, rusa.

Eté

Saus suas
Sotto-voce écho votos
Saulée vol lové élu as
Trotte et tort
A cesser ! vie-vole ne love ivresse çà !
Et nie fer — upas en gicle, talé là tel cygne, sa pure feinte.
Si ai bedaine : vol non lové nia de biaïas.
L'abcès sec : bal.
Remous écarlate étal racé, su, o mer.
L'âne de lave dure, rude val édénal.
En serf, foc, coffres ne
Sont nos
Trots ès tort
Corne en roc
Oh ! Ho !
Ereinte et nie, re
Foule ces rois, si or sec élu, ô f. !
Reines çà ! manèges, se gêna mac, se nier !
Maritorne nue caresse coutelas, sale tû, o cessera ce un en rot, iram !
Ave, la cerise ès ire cale, va !
Lie merlin nil-remeil
Etna zigzag n'as : sang, As, gisante !
Rôtir, rit or.
Lame d'airain corail lia roc, nia ria de mal !
Corne en roc :
Serfs fais, reines enlace — tête-cal ne se nier si affres !
Corne en roc
Serf fais si affres
Si affres serf fais !
Are vol lovera
Foule ces rois, si or sec élu, ô f.,

A relu or cis non spart traps non si : croulera.
Etête
Corbe ce broc
Casser benêt, ténèbres-sac !
Tuer ère ut !
Rumeur rue mur
Ai neige, bagarre erra, gabegie nia,
Sabre n'a le roi si or-élan (h)erbas.
Sel lia pirate la misaine nia si mal et à ripailles !
Si ai bedaine : vol non lové nia de biais !

.....

1920.

(Traduction-transformation Yvan MIGNOT.)

Я Разин со знаменем Лобачевского логов.
Во головах свеча, боль; мене ман, засни заря.

ПУТЬ

Сетуй утес!
Утро чорту!
'Мы, низари, летели Разиным.
Течет и нежен, нежен и течет,
Волгу див несет, тесен вид углов.

Олени. Синело.

Оно.

Ива пук. Купавы.

Лепет и тепел

Ветел, летев,

Топот.

Эй; житель, лети же!

Иде беляна, ныня лебеди.

Косо лети же, житель осок!

Взять язв.

Мака бури рубакам.

Вол лав — валов!

Потоп

И

Топот!

А гор рога:

Ого-го!

Шарашь!

Эвона панове!

Женам мечем манеж!
Женам ман нож!
Медь идем! Медь идем!
Топора ропот
У крови воркуй.
Ура жару.
Не даден.
Мечам укажу мужа кумачем!
Гор рог:
Раб, нежь жен бар!
Гор рог:
Раб бар!
Бар раб!
Летел.
Вона панов,
Эвона панове,
Ворог осок косогоров.
Пресен серп
Ворона норов,
Нет ворона норов—тень!
Зарежут, туже раз!
Холоп — сполох,
Холоп — переполох,
Лап пан напал.
Волгу с ура, парус углов!
Косо лети же, житель осок!

La trompette de Gol-mullah

1

Eh !

Eh !

C'est le prophète des montagnes
Comme le souffle des baleines, des fentes de la foule
Jaillissent leurs gémissements et cris de fureur.
Buffle furieux, passe le prêtre des fleurs.
Bras nus, jambes nues sous une peau de mouton austère.
Le pâtre des montagnes l'aurait considéré comme sien.
Le buffle sauvage lui aurait dit : « Mon frère ».
Vent divin, il s'est soudain envolé des
Montagnes neigeuses pour se poser dans les rues passantes,
Prêtre sauvage des fleurs,
Faisant, on ne sait pourquoi, peser la menace de son duvet blanc.
Tchokh pul ! Tchokh chaî ! (1) Le ressac est devenu insupportable !
Le déluge du commerce et du marché est monté trop haut.
Les noirs cheveux tombaient, impétueux, comme une cascade,
Sur les bras sombres du prophète,
La poitrine au hâle d'or, dorée comme un gland.
Jambes nues.
La peau de mouton saillait, feuillage d'or,
Pelisse sans dessus-dessous. Œil sauvage divinement sombre.
Non fauchés durant des dizaines d'années,
Les cheveux tombaient, rivière noire, sur l'épaule,
Sur la bouche sombre.
La queue du cheval n'aurait pas renié leur épaisseur.
Foin noir des inspirations nocturnes,
Meules des minuits étoilées,
Meules de froment noir,
Les voies des vols d'oiseaux venus des lointaines montagnes neigeuses
tombaient sur les épaules nues
Son duvet est plus puissant qu'une montagne d'argent.
Il a dans les mains un duvet blanc, plume de cygne,
Perdu par le cygne de la nuit,
Alors qu'il volait haut au-dessus du monde,
Au-dessus de la montagne et de la vallée.
Le taureau de fonte s'est couché sur le bâton du prophète
Et dans ses yeux il y a le feu solaire.

(1) Beaucoup d'argent ! Beaucoup de choses. (Turc.)

Eh !
Eh !

Ce sont les prophètes
Qui sont descendus des montagnes neigeuses.
Sont descendus des montagnes
Pour accueillir l'enfançon Khlebnikov,
Heureux de le voir !
Saul, adam (2)
De la foi du Nord.
Saul à toi
Pour ton étoile,
Tchokh de prophètes ont
Chanté ta gloire.
Pêle-mêle : tout est bien.
« Nôtre ! » ont dit les prêtres des montagnes,
« Nôtre ! » ont entonné les fleurs.
— L'encre d'or
Sur la nappe des prés
Est renversée par le printemps maladroit.
« Nôtre ! » ont chanté les chênaies et les bosquets :
Tocsin d'or, clocher du printemps,
Centaines d'yeux dans le ciel de verdure
De petits soleils perçants :
Carillon des branches.
« Non » disaient les nuages des nuits,
« Non » ont crié les voix enrouées des corbeaux de la mer,
Œil vert, bec de fer,
Tels senne austère
Vers une prise matutinale se hâtant vers l'orient,
Après avoir attrapé la lune
Dans la nasse du filet.
Seule la vierge de l'Iran
N'a pas dit « mien »
Seule, elle n'a pas dit « mien ».

En un vol de brigand,
Les ailes blanches brisées,
Le cerveau ensanglanté, je
Suis tombé au pied des neiges blanches
Et des jardins vermeils,

(2) Salut, homme. (Turc.)

Des verges des prunelliers.
 Et aux dieux des montagnes
 J'ai crié :
 « Sauvez-moi, sauvez-moi, camarades, amins, sauvez-moi ! »
 Et, couvert du drap des ailes mutilées,
 De mon cil fatigué j'ai éteins l'incendie bleu.
 Montagnes blanches montagnes.
 Le « Koursk » dans un bruit sourd voguait vers vous.
 Telle une dentelle tendre et soyeuse
 La mer est tissée d'une écume ajourée.
 Ciel bleu.
 Le vieux loup de mer
 Avait le livre de Kropotkine
 « La conquête du pain ».
 Au siècle dernier
 On cherchait du feu pour allumer son tabac.
 Peut-être, aux environs, on trouvera
 Un feu plus clair
 Pour raviver la pipe marine ?
 Leurs yeux m'envoyant des baisers,
 — Je suis la conquête du ciel, —
 Toutes ces mers
 Sont tâches bleues sans mesure.
 Les jardins vermeils sont mon sang,
 Les montagnes blanches mes ailes.
 — Assieds-toi, Gol-mullah,
 Je vais te faire traverser.
 Et dans la chasse stellaire
 Je suis un coursier stellaire.
 Je suis un Razine à l'opposé,
 Je suis un Razine à l'envers.
 Sur le « Koursk » j'ai vogué à l'encontre du destin.
 Il pilla et brûla, mais moi je suis le gentil dieu du verbe.
 Le navire coupe-vent
 Traversait la bouche du golfe.
 Razine noya
 Une vierge dans les eaux.
 Que ferai-je ? Le contraire ? Je la sauverai !
 Nous verrons. Le temps n'aime pas les mors
 Et n'ouvrira pas la bouche avant terme.
 Dans les grottes des montagnes
 N'y a-t-il personne ?
 Les dieux y vivent-ils ?
 J'ai lu dans un conte
 Que dans les cavernes vivent les dieux,

Et que, tels de petits yeux tout bleus,
Des papillons leur couvrent les jambes.
A travers Kropotkine dans les jours d'hier,
Dans la chasse au vulgaire
Les destins me caressent
Et de nouveau, après la disgrâce, leur aile bruit
Derrière mes épaules.

5

« Nous, que le vent de la Caspienne a hâlés,
Hommes à la peau rouge, au corps de géant,
En cette heure, nous chantons pour la liberté
Glorifiant l'athéisme et la licence.
Que celui qui se vend se taise donc enfin,
Celui dont le serment à la mer est tromperie.
Triomphal, s'avance le chant marin.
Sur les lèvres se tait alors le profit. »
Holà, vent, qu'attends-tu ?

6

Le pâtre des yeux se tient au loin
Les yeux bleus des dieux voguaient dans le ciel !
La scie des blanches montagnes. Le chant de la brise marine.
Le disque de la terre est usé.
Les yeux du châtiment
Sont chassés par le vent, tels brebis des montagnes,
Dans le pâturage du monde.
Au-dessus de la plaine silencieuse, tels brebis des montagnes,
Des montagnes sombres, ils paissent dans les villes.
Le pâtre des tortures humaines se tient un peu plus loin.
Pensées neigeuses,
Rivières blanches.
Réflexions neigeuses
Du cerveau de pierre.
Du front bleu
Des escarpements aux cheveux siliceux les yeux troubles.
Tortures cachées par la branche neigeuse de l'églantier.
Le vent est le pâtre des yeux divins.
Qurriet-el-Ayn,
Tahiré, elle-même
A tendu les extrémités de la corde sur soi, (3)

(3) Exécutée lors de la répression contre la secte chiite dissidente de Mirza Bab sous le règne de Nasir al-Din (1848-1896).

Après avoir tourné la tête, elle demande aux bourreaux :
« C'est tout ? »
« Enfoncez aussi l'étain
Dans la poitrine du fiancé ! »
Les montagnes neigeuses sont son corps mort.
Les naseaux sombres des montagnes
Hument avidement
L'odeur de Razine,
Le vent venant de la mer.

J'avance.
Vent de tortures.

7

Régiment des rues étroites.
Je suis fustigé par les pierres !
Les fouets pavés
M'ont fouetté les yeux !
Le ciel ne fera pas grâce !
La balle des regards inquisiteurs
M'a mille fois transpercé.
Les fouets pavés
M'ont tailladé les épaules !
Seule une tour de pierres bleues sur le pont
Avait pour moi un regard de madone.
Les murs gris cinglaient
Le marché vespéral.
Œufs de corbeaux !
Un chaï, rien qu'un chaï ! Un chaï, rien qu'un
chaï !
Tiens donc, tiens.

8

Boucles du luxe bleu,
Les sauvages fils de roi du marais, (4)
Bleus de tendresse,
Ont couvert l'or du beurre d'un toit
Pour qu'y vivent les moineaux des yeux
(Beurre du pis de vache des cieux blancs, de la neige et du givre).
Brasiers. Feux dans des lampions d'argile.
Tête de taureau mort près du mur. On porte le taureau sur des bâtons.
Ombres sauvages des nuits. Boissons glacées dans les cruches.

(4) Les guerriers Kurdes et leurs coiffures.

Guerriers couverts de châles.
Lotus à la glace, fèves et tourteau.
Et gisements de cruches bleues,
Tels carrières d'azur
Dont la pierre est pleine d'azur,
C'est ici la décharge du ciel bleu,
Poules vertes, coquilles d'œufs rouges.
Et en demi-globes noirs, comme des crânes,
Brillent les yeux de la foule, égrenant grains de chapelet.
Une voix monte de la rue sombre : « Pas parler rous,
Ti li bienvenu, camirades. »

9

Les enfants cuisent les sourires de leurs grands yeux
Dans les fours des cils sombres
Et les offrent en un rire aux passants de fortune.
Un enfant infirme a tendu
Ses bras-fils vers les passants, araignée, près de la mosquée.
Tel vin bouché,
Tête blanche au-dessus du verre noir,
Des femmes noires passaient.
Qui débouche la bouteille ?
Moi, paresseusement.
Je suis le silex du briquet
Des yeux à l'épouvante animale, au charme bête du charme noir,
Sous le voile
Qui sauve de la peur.
La visière de la blanche
Tuberculose fait une tache blanche près des ombres noires.
Des barreaux blancs sont descendus sur les ombres noires, grille de
la mort.
La lucarne de la prison noire et grillagée.
Silence, voilà le saint des saints ! Femmes en marche de l'orient.

10

Minuit. Recht. Les sauts roux des chats,
Double verdure des yeux sépulcraux,
Agacent les chiens.
Oua, oua ! a-a ! a-a !
Ont-ils répondu paresseux.
Ce sont les fils du diable qui ont sauté dans les jardins.
Sur les globes nus des crânes, têtes rasées,
Avec une mèche noire sur le côté (noir nuage de fumée)

Nous avons fixé nos regards toute la soirée.
Les femmes intouchables, soulevant leur voile,
Appelaient les hommes : « Viens, repose-toi !
Endors-toi sur mon sein. »

11

Pays où tous les hommes sont adam,
Fais jaillir à nu les racines du paradis céleste !
Où l'argent est « pul », (5)
Où dans le défilé montagneux
Au-dessus de la cascade grondante
Les khans en linge de corps blanc vont
Attraper les saumons,
Un filet léger à la main.
Où tout commence par ch : chah, chaï, chira (6).
Où la lune silencieuse
A reçu le nom le plus sonore
Aï,
Dans ce pays je suis !

12

Le printemps donne à la mer
Un collier de silures morts :
Toute la rive est tapissée de cadavres.
Aux chiens, aux visionnaires, aux prophètes
Et à moi
La mer propose un repas
De poissons endormis
Sur la nappe de la rive.
Sois homme ! N'aie pas honte ! Repose-toi, étends-toi !
Hormis la mer, il n'y a ici personne.
J'ai trouvé et j'ai fait cuire
Trois poches de frai,
Et je n'ai plus faim !
Corbeaux coassants, montez au ciel !
La mer chantait
« Requiem, domine » et « in memoriam »
Aux chiens pourris.
Dans ce pays
Vers la Pentecôte le temps emprunte

(5) En russe : balle.

(6) Le phonème /ch/ est ainsi défini dans les textes « linguistiques » de Khlebnikov : « fusion des plans, surface maximale dans les limites minimales d'un seul ».

Au sang son encre vermeille, — emprunt amical, —
 Lorsque, duvet vermeil,
 Les forêts immaculées font une tache vermeille.
 Et l'encre d'or du printemps
 Est renversée dans le couchant, dans la disgrâce,
 Et la forêt pourpre
 Remplace la verte.
 Dans ce pays les chiens n'aboient pas
 Si on marche sur eux la nuit,
 Timides et calmes
 Sont les grands chiens.
 Les hommes ne te donneront pas de soie
 O prophète ! L'arbre te sera étendard :
 Les doigts ensanglantés de l'été sont imprimés sur les feuilles vertes
 Lorsque je prends la tendre rose immaculée pour étendard.

13

Aujourd'hui je suis l'invité de la mer
 La nappe sableuse est large
 Et un chien non loin se tient.
 Nous cherchons. Rongeons.
 Nous regardons l'un l'autre.
 J'ai déjeuné de frai et de petits poissons.
 Comme c'est bon ! C'est pire lorsqu'on est l'invité des humains !
 De derrière la palissade : « Urus dervich, dervich urus ! »
 Des dizaines de fois m'a crié un garçon.

14

Un lion hirsute ayant les yeux de celui que vous connaissez (7)
 Menaçait quelqu'un, gardien du couchant,
 De son épée courbe,
 Et le soleil, tel vierge trop mûre,
 (C'est vrai, il aime la confiture sucrée)
 Se couchait tendrement sur l'épaule léonine,
 Parmi les carreaux de faïence verts
 Parmi les carreaux de faïence verts !

15

Le khan en linge de corps tout propre
 Humait la fleur pourpre, aspirant avec délices dans ses narines le
 parfum de la fleur,

(7) Les armoiries de la Perse.

Contemplant avidement de ses yeux le lointain.
 « Parler pas rous, çà mauvis !
 Parler bla-bla pas la peine, pirquoi ? çà mauvis !
 Maître, donne
 Tant de doigts et tant (cinquante ans)
 L'Asie est russe.
 La Russie est la première, maître, c'est bien.
 Tolstoï est grand homme, oui, oui, derviche russe !
 Ah ! Zarâthusht, ah ! çà bien ! »
 Et le sahib, s'enivrant, humait la fleur pourpre,
 Blanc et pieds nus,
 Et regardait les lointaines montagnes bleues.
 Le perron devant les montagnes aux tapis et aux montagnes de fusils
 Est plus haut que la tombe des ancêtres.
 Tout près on grattait la plante des pieds de son fils :
 Il riait aux éclats,
 S'efforçant de toucher du pied le visage des domestiques.
 Il était lui aussi en simple ligne de corps.
 Dans le jardin les khans se promènent, insouciant, en linge de corps
 Ou retournent paisiblement à la houe
 Un carré de choux.
 « Bévotvou viéviat »
 La fauvette s'est mise à chanter.

 Les pavés sont groupés en cercle
 La vallée comme une nappe est lisse
 Le plancher du défilé est balayé à fond :
 Pas une poussière ne tomberait dans l'œil.
 Les arbres sont au milieu des couronnes de pavés.
 Crânes d'hommes, les maisons font une tache blanche.

16

Bois mort sur des bâtons.
 Là est la ch'a-yeh-xane du désert. La ligne des noirs cerisiers tentateurs
 ferre les yeux des affamés.
 Les enfants arméniens sont peureux.
 Tels centaines de fronts féériques
 Tourbillonnent, bouillonnent, luttant pour se frayer un chemin,
 Les racines du figuier
 (J'y ai dormi)
 Et disparaissent dans la terre. Tel un immense trou d'arbre
 Le livre de comptes des siècles est béant.
 Le tronc (plus large qu'un cheval en travers), bouillonnant,
 Elevait au-dessus de soi le sombre nuage vert de ses feuilles et
 branches.

Telle grêle de branches dégoulinant vers les racines,
L'averse de l'arbre se déversait
Dans les racines et la terre, s'implantant dans la chair souterraine.
Telles les mailles d'un filet, elles formaient un réseau fermé.
Et les feuilles, chantres de ce qui n'est pas,
Les branches cadettes et aînées
Et les foules d'adolescents tiennent les vieilles mains de la mère.
Dessin ? ou arbre ?
Fondu avec les racines, l'arbre dégoulinait et laissait couler une
humidité sylvestre

Sous l'averse lente des siècles.
J'ai dormi ici, épuisé.
De blancs chevaux paissaient dans un pré, sellés.
« Notre enfant ! voilà ton souper, assieds-toi ! »
Cria un guerrier qui avait fui l'armée russe.
Thé, cerises et riz.
Deux jours entiers je me suis nourri de mûres des bois.
En ces jours je n'avais pas de « pul », j'allais à pied.
« Bévotvou viéviat » la fauvette chante !

17

Spectres noirs des monstres des visions nocturnes,
Lions noirs.
Une danseuse espiègle a sauté sur l'arbre,
Fait les pointes, a monté une autre danseuse, genou ployé, au-dessus
de sa tête.
Et le bras est plié,
La toilette de dentelles est noire. Que de spectres !
La longue aiguille du porc-épic brille dans les rayons d'Aï.
Tel un fil, je rembobine ma plume et vais me mettre à écrire de
nouveaux chants.
Je suis très fatigué. Mon fusil et mes manuscrits m'accompagnent.
Un renard aboie derrière les buissons,
Où l'embranchement des routes perpendiculaires, telle une vivante
épopée,
Est couché au milieu même de la route, a étendu ses bras comme
un peux.
Ce n'est pas un abri nocturne, mais une vivante épopée du lac Onéga.
Du haut du ciel noir les étoiles de leur regard pénètrent l'âme.
Son fusil et quelques épis servent d'oreiller à l'homme fatigué.
Me suis aussitôt endormi. Je me suis réveillé, je regarde : au-dessus
de moi
Une douzaine de guerriers à croupetons m'entourent.
Fument, silencieux, réfléchissent. « Russ pas savoir. »

Couverts du luxe des futurs coups de feu,
 Ils sont pensifs. Ont des fusils à l'épaule.
 Leur poitrine prise par la large cuirasse des chargeurs.
 « Allons » Ils m'ont guidé. M'ont nourri, ont donné de quoi fumer
 à ma bouche affamée.
 Et miracle : au matin m'ont rendu mon fusil. M'ont laissé partir.
 Un kardash (8) m'a donné un morceau de fromage
 Avec un regard de pitié.

18

— Assieds-toi, Gol-mullah.
 Le souffle de l'eau noire, bouillante, me monta au visage.
 — De l'eau noire ? Non pas ,dit Ali-Mahomet en me regardant ;
 il se mit à rire :
 — Je sais qui tu es.
 — Qui donc ?
 — Gol-mullah. — Le prêtre des fleurs ?
 — Oui-oui.
 Il rit, rame.
 Nous avançons sur le miroir du golfe
 Près d'un nuage d'amures et de monstres dentelés au corps de fer.

19

— On a une barque.
 Camarade Gol-mullah ! Assieds-toi, on te conduira !
 Pas d'argent ? Ça ne fait rien.
 On te conduira quand même ! Assieds-toi !
 S'écriaient à qui mieux mieux les kirjim
 Je m'installe près d'un vieillard. Rouge, l'air bonhomme, il chante
 souvent la Turquie.
 Et les rames de bruire. Un cormoran s'envole.
 Nous allons d'Enzeli à Kazian.
 Est-ce que je donne le bonheur ? Pourquoi si volontiers me conduit-
 on ?
 Rien n'est plus honorable en Perse
 Que d'être Gol-mullah,
 Trésorier de l'encre d'or du printemps
 Au premier jour du mois d'Aï (9).
 Crier, pour faire le fou, Aïe

(8) Guerrier. (Turc.)

(9) Nom populaire russe du mois de mai. Lune et mois sont étymologiquement apparentés (miésiais).

A la lune pâle, Aï,
Que l'on a aperçue sur la droite.
Laisser couler son sang vers l'été
Et ses cheveux d'or vers le printemps.
Je m'étends chaque jour sur le sable
Pour m'y endormir.

1921.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Le livre unique

Je voyais les noirs Véda
Le Coran et l'Évangile
Et les livres des Mongols
Aux plats de soie
Avec la cendre des steppes,
Le kizäk (1) odorant,
Ainsi que le font
Les Kalmoukes à chaque aube,
Faire eux-même un feu
Et s'y coucher d'eux-mêmes.
Les veuves blanches se sont cachées dans un nuage de fumée
Pour accélérer la venue
Du livre unique
Dont les pages sont de grandes mers
Qui agitent leurs ailes de papillon bleu,
Et le signet,
Où le lecteur a arrêté son regard, est de soie.
Les grands fleuves en torrent bleu :
La Volga où la nuit on chante à Razine,
Le Nil jaune où l'on prie le soleil,
Le Yang Tsé Kiang où est le limon épais des hommes,
Et toi, Mississipi, où les Yankees
Ont pour pantalon le ciel étoilé,
Et le Gange où les hommes sombres sont les arbres de l'esprit,
Le Danube où, en blanc, les hommes blancs
En chemises blanches se tiennent au-dessus de l'eau,
Le Zambèze où les hommes sont plus noirs qu'une botte,
L'Ob impétueux où le dieu est fouetté
Et placé les yeux tournés vers un coin
Lorsqu'on mange gras,
Et la Temza où est le gris ennui.
Le genre humain est le lecteur du livre
Et la couverture porte l'inscription du créateur
Mon nom en lettres bleues.
Mais tu lis avec nonchalance,
Sois plus attentif,
Tu es trop distrait et ton regard est paresseux
Comme si ces chaînes de montagnes et ces grandes mers
Étaient des leçons de catéchisme !

(1) Kizäk : fumier séché servant de combustible sous forme de briquettes dégageant une odeur nauséabonde.

Ce livre unique
Bientôt, très bientôt tu le liras.
Dans ces pages saute la balcine
Et l'aigle, pliant la page du coin,
Se pose sur les vagues marines, seins des mers,
Pour se reposer sur le lit du pygargue.

Kharkov, 1920.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Tronçon, travail et traîne

Tronçon, travail et traîne

Tombez du lac trois !

Début, don, du lac deux !

Les tentacules herbeuses gênent le dynamisme des jambes

Le toxique étouffe le discours et trouble le sang

Le couteau truqué ne peut couper

Le tabou c'est la voie au multiplicateur intransitif.

Le luron aime se diriger vers la déviation

Il est terrible et térébrant de se traîner sur le trimard.

Le trépassé est privé de désir

Le transi est endurci, privé de dynamisme

Le turbé est la demeure des morts

Où l'on ne peut danser.

Vous tombez tous du trois,

Alors que le début, le débonnaire coulent du lac deux.

Damoiselle et dynamisme, le bruissement de vos ailes est également
issu de là.

Deux dynamise, trois traîne

« Traque les serpents » crie-t-on sur la Volga

En endiguant l'ardeur du chat.

1922.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Je suis sorti adolescent

Je suis sorti adolescent solitaire
Dans la nuit profonde
Couvert jusqu'à la terre
De cheveux raides.
Alentour se dressait la nuit
Et on se sentait seul
On avait grand envie d'amis
On avait grand envie de soi.
J'ai allumé mes cheveux
Ai jeté des lambeaux d'anneaux
J'ai allumé les champs, les arbres
Et c'est devenu plus gai.
Le champ de Khlebnikov flambait.
Et mon je embrasé flamboyait dans l'obscurité.
Maintenant je m'en vais
Les cheveux enflammés
Et à la place du Je
S'est dressé le Nous !
Va, varègue sévère !
Porte loi et honneur.

1922 (?).

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Histrion solitaire

Et pendant que sur Tsarskoïé Siélo
Coulaient le chant et les larmes d'Akhmatova,
Moi, dévidant l'écheveau de la magicienne,
Comme un cadavre somnolent me trainai par le désert
Où agonisait l'impossibilité :
Histrion fatigué,
Avançant malgré les obstacles.
Et pendant ce temps le front frisé
Du taureau souterrain des cavernes sombres
Mâchait et mangeait sanglant les hommes
Dans la fumée de menaces indécentes.
Et drapé dans la volonté de la lune,
Comme l'errant vespéral dans son manteau de sommeil,
Je sautais en rêve au-dessus des abîmes
Et allais de rocher en rocher.
J'allais aveugle pendant que
Le vent de la liberté me mouvait
Et me frappait de sa pluie oblique.
Et j'ôtai la tête de taureau de mes chairs et de mon os puissants
Et la mis près du mur.
Comme le guerrier de la vérité, je la secouai au-dessus du monde :
Regardez, c'est elle !
C'est ce front frisé pour lequel avant brûlaient les foules !
Et avec effroi
Je compris que nul ne pouvait me voir :
Qu'il fallait semer des yeux,
Que le semeur d'yeux devait venir !

1922 (7).

(Traduction Yvan MIGNOT.)

A tous

Il est des lettres — vengeresses.
Mon lamento est prêt,
Et par la tempête les flocons s'élancent,
Et sans bruit flottent les esprits.
Je suis transpercé par les lances
De la famine de l'esprit,
Traversé par les lances des bouches affamées.
Votre faim exige de la nourriture la richesse,
Et, coiffée du melon des pestes à l'élégant costume,
Votre faim demande pitance : voilà ma poitrine tout à trac !
Et après je m'éroule tel Koutchoum
Sous les lances d'Ermak. (1)
C'est la faim des lances percer
Qui vient le manuscrit sarcler.
Ah, reconnaître les perles ourlées des lisses visages
Par moi aimés, sur la marchande des avenues !
Pourquoi ai-je laissé échapper cette liasse de pages ?
Pourquoi ai-je été ce farfelu malvenu ?
Ce n'est pas l'espièglerie des bergers par le froid figés
Mais de l'incendie des manuscrits les cisailles —
Partout sont : hâche qui plus ne taille
Et petits visages des vers égorgés.
De ces trois années terribles à nous l'apport,
Le compte des chants il faut qu'à la centaine il glisse,
Et, connue de tous, des visages la bague lisse :
Ce ne sont partout que des tsarévitchs égorgés les corps,
Partout, partout que ce maudit Ouglitch (2).

Mal-juin 1922, publié en 1927.

(1) Ermak, envoyé par les marchands Stroganov, conquiert le khanat de Sibérie en 1581-1582.

(2) C'est à Ouglitch en 1591 que le tsarévitch Dimitri, fils d'Ivan le Terrible, fut assassiné, à l'instigation de Boris Godounov.

Zanguézi (Extraits)

INTRODUCTION

La narration est construite à partir des mots considérés comme unités de construction de l'édifice.

La petite pierre des mots de même grandeur sert d'unité. La surnarration ou transnarration est constituée de fragments indépendants ayant chacun son dieu, sa foi et son statut particuliers. À la question moscovite : quelle est ta créance ? chacun répond indépendamment du voisin. La liberté de conscience leur est laissée. L'unité de construction, la pierre de la surnarration c'est la narration au premier degré. Elle ressemble à une sculpture de blocs multicolores de veine différente, le corps étant de pierre blanche, le manteau et le vêtement de pierre bleue, les yeux de pierre noire.

Elle est sculptée dans les blocs multicolores du mot de construction différente. Ainsi surgit une nouvelle catégorie de travail dans le domaine de l'opération discursive. Le récit est une architecture de mots. L'architecture constituée par les « récits » est la surnarration.

Ce n'est pas le mot, mais le récit au premier degré qui sert de bloc à l'artiste.

LE JEU DE CARTES DES SURFACES DU MOT

Montagnes. Au-dessus d'une clairière s'élève un rocher droit et raboteux, semblable à une aiguille de fer placée sous un verre grossissant. Comme un bâton près d'un mur, il jouxte les escarpements abrupts des veines rocheuses couvertes d'une forêt de conifères. Il est relié à la veine principale par une plate-forme constituant un pont qui lui coiffe la tête d'un chapeau de paille : l'éboulis de la montagne. Cette plate-forme est l'endroit préféré de Zanguézi. C'est là qu'il vient chaque matin et qu'il récite ses chants.

C'est de là qu'il dit ses sermons aux hommes ou à la forêt. Un grand sapin qui fait impétueusement clapoter les vagues bleues de ses aiguilles à proximité cache une partie du rocher, semble fraterniser avec lui et protéger son repos.

Çà et là, de dessous les racines apparaissent, plate-forme noire, les feuilles rocheuses de la veine principale. Les racines tressent des nœuds là où ont surgi les coins des livres rocheux du lecteur souterrain. On entend bruire la pinède. Les oreillers de lichen argenté sont humectés de rosée. C'est la route de la nuit en pleurs.

Les pierres noires vivantes se dressent parmi les troncs, comme les sombres corps des géants partis pour la guerre.

Surface I

OISEAUX

Le *pouillot* du haut du sapin, gonflant sa gorgerette argentée : Boir bër tvoitchan ! Boir bër tvoitchan ! Boir bër tvoitchan !

Le *bruant*, tranquille au haut d'un noisetier : Cri-ti-ti-ti-i, tsy-tsy-tsy-sssyy.

L'*embérize* : Vièr-vior virou sièk-sièk-sièk ! Ver-ver virou sek-sek-sek !

La *mésange* : Tiori edigriédi (après avoir jeté un coup d'œil vers les hommes, elle se cache dans le grand sapin). Tiorti édigriédi !

Le *bruant*, se balançant sur une branche : Tsy-tsy-tsy-sssyy.

Le *pouillot vert*, errant solitaire sur la mer verte sur les vagues supérieures, éternellement agitées par le vent, des faites de la pinède : Prygne ! ptsirièp-psirièb ! Psirièb ! tsésésé.

Le *bruant* : Tsy-sy-sy-ssy (il se balance sur un roseau).

Le *geai* : Piou ! piou ! Piak, piak, piak !

L'*hirondelle* : Tsivit ! Tsivit !

La *fauvette tête-noire* : Biébot éou-viéviat !

Le *coucou* : Cou-cou ! cou-cou ! (Il se balance au faite d'un arbre).

Tous se taisent.

Tels sont les discours matutinaux des oiseaux au soleil.

Passé un garçon oiseleur avec sa cage.

DIEUX

La brume se dissipe peu à peu. Se dénudent les escarpements semblables aux fronts sévères des hommes dont la vie a été austère et cruelle, tout s'éclaire : ici nichent les dieux. Sur les corps transparents se déploient des ailes de cygne, les herbes se courbent sous une démarche invisible, bruissent. La vérité : les dieux sont proches ! se fait de plus en plus forte, c'est la multitude des dieux de tous les peuples, leur congrès, leur campement de montagne.

Tien repasse ses longs cheveux qui tombent jusqu'au sol et lui servent de vêtement : il en arrange les plis.

Chang ti lave de son visage la suie des villes de l'Occident.
« Ça en être un peu mieux. »

Comme des lièvres au-dessus de ses oreilles pendent deux touffes de duvet neigeux. Longue moustache de Chinois.

La blanche *Junon*, vêtue d'un pied de houblon vert, râcle d'une lime appliquée son épaule blancneigeuse, ôtant ainsi les scories de la blanche pierre.

Unkulunkulu prête l'oreille au bruit d'un scarabée qui a percé des galeries à travers la poutre du corps de bois du dieu.

Eros :

Mara-roma,
Biba-boul !
Ouks kouks, èl !
Riédédidi dididi
Piri-pépi, pa-pa-pi !
Tchogui guouna, guéni-guane !
Al, El, Il !
Ali, Eli, Ili !
Ek, ak, ouk !
Guamtche, guémteche, io !
— Rpi ! Rpi !

Réponse (*les dieux*) :

Na-no-na !
Etchi, outchi, otchi !
Kiézi, niézi, dziguagua !
Nizarizi oziri.
Méamoura zimoro !

Pips !
Mazatchitchi-tchimoro !
Pliagne !

Vélès :
Brouvou rou rou rou rou !
Pitsé tsanié sé sé sé !
Brouvou rourou rou-rou-rou !
Sitsi, litsi tsi-tsi-tsi !
Pientche, pantche, piègntche !

Eros :
Emtche, Amtche, Ourmtche !
Dountchi, damtchi, domtchi,
Makarako kiotchek !
Ritchi tchitchi tsi-tsi-tsi.
Olga, Helga, Alga !
Pits, patche, potche ! Ekhmantchi !

Junon :
Pirarara : pirourourou !
Liéo lolo bouaroo !
Vitchéolo siésésé
Vitchi ! Vitchi ! ibi bi !
Zizaziza izazo !
Epsé, Aps, Eps !
Mouri-gouri rikoko !
Mio, mao, moum !
Ep !

Unkulunkulu :
Rap, rap, rap ! jaille
Kaf ! Bzouille ! Kaf !
Jrab, guab, bokv : kouk
rtoupt ! toupt !
(les dieux planent dans les airs)

A nouveau les ténèbres s'apesantissent, bleuisant au-dessus des rochers.

Surface III

HOMMES

(du jeu de cartes des plans verbaux bigarrés)

HOMMES. — Par la mère de Dieu !

PREMIER PASSANT. — Alors comme ça, il est là ? Cet idiot des bois ?

DEUXIÈME PASSANT. — Oui.

PREMIER PASSANT. — Que fait-il ?

DEUXIÈME PASSANT. — Il lit, parle, respire, voit, entend, marche, chaque matin prie.

PREMIER PASSANT. — Qui donc ?

DEUXIÈME PASSANT. — Va donc savoir ! les fleurs ? les bestioles ? les crapauds des bois ?

PREMIER PASSANT. — L'idiot ! Sermont d'idiot des bois ! Et il ne fait pas paître les vaches ?

DEUXIÈME PASSANT. — Pas encore. Voyez sur la route l'herbe ne pousse pas, c'est un sentier bien propre ! On n'arrête pas d'y passer. La route qui mène à ce rocher-ci est bien marquée.

PREMIER PASSANT. — Quel farfelu ! Écoutons voir !

DEUXIÈME PASSANT. — Il a un air gentil. Efféminé. Mais il ne tiendra pas le coup longtemps.

PREMIER PASSANT. — Il ne fait pas le poids ?

DEUXIÈME PASSANT. — C'est ça. (*Ils s'avancent.*)

TROISIÈME PASSANT. — Il est en haut, et en bas ces hommes seraient-ils comme un crachoir devant accueillir les crachats de son enseignement ?

PREMIER PASSANT. — Peut-être sont-ils comme des noyés ? ils surnagent, ils ont dû boire une sacrée tasse...

DEUXIÈME PASSANT. — Si on veut. Et lui serait la bouée de sauvetage ?

PREMIER PASSANT. — C'est ça ! Lancée du ciel ?

PREMIER PASSANT. — Ainsi donc l'enseignement de l'idiot des bois commence. Maître ! Nous sommes toute ouïe.

DEUXIÈME PASSANT. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Le fragment d'un manuscrit de Zanguézi. Il s'est collé à la racine d'un pin, s'est glissé dans un trou de souris. Belle écriture.

PREMIER PASSANT. — Lisez donc à haute voix !

Surface IV

DEUXIÈME PASSANT. — « Planches du destin ! comme les caractères des nuits noires je vous taillerai, planches du destin !

Trois nombres ! Comme moi dans ma jeunesse, comme moi dans ma vieillesse, comme moi en mon âge mûr, partons donc ensemble sur la route poussiéreuse !

$10^5 + 10^4 + 11^5 = 742$ ans, 34 jours. Yeux, lisez la loi de la mort des royaumes :

Voici l'équation : $x = k + n (10^5 + 10^4 + 11^5) - (10^2 - (2n - 1) 11)$ jours.

K = le point de décompte dans le temps, l'élan des Romains vers l'Orient, la bataille d'Actium. L'Egypte capitula devant Rome. C'était le 2/ IX 31 avant J.-C.

Lorsque $n = 1$, la valeur de x dans l'équation de la mort des peuples sera la suivante : $x = 21/ VII 711$, soit le jour de la fin de l'orgueilleuse Espagne, sa conquête par les Arabes.

L'orgueilleuse Espagne est tombée !

Lorsque $n = 2$, $x = 29/ V 1453$.

Voilà qu'a sonné l'heure de la prise de Constantinople par les Turcs sauvages. La ville des césars fut noyée dans le sang, et les cornemuses turques au charme sauvage hurlèrent. Osman foulait aux pieds le cadavre de la seconde Rome. Le manteau vert du prophète est dans le temple de Sophie aux yeux bleus. Les vainqueurs s'avancent sur leurs montures pansues, un drap blanc sur la tête.

Chant des trois ailes du destin : douces pour les uns, redoutables pour les autres ! L'unité est passée du cinq à la dizaine. de l'aile à la roue et les mouvements du nombre en trois empreintes (10^5 , 10^4 , 11^5) sont imprimés par l'équation.

Entre la fin de la Perse sous la lance d'Alexandre le Grand, le 1/ X 331 avant J.-C., et la fin de Rome sous les coups puissants d'Alaric, le 24/ VII 410, ont passé 741 ans, soit :

$$10^5 + 11^5 + 10^4 - \frac{3^6 + 1}{2} - 2^3 \cdot 3^2 \text{ jours.}$$

Planches du destin ! lisez, lisez, passants ! Comme sur un écran d'ombre, les nombres combattants passeront devant vous, pris dans diverses coupes de temps, sur diverses surfaces de temps, et tous leurs corps d'âges différents mis ensemble donnent le bloc de temps compris entre les chutes des empires qui ont répandu l'épouvante. »

DEUXIÈME PASSANT. — Obscur et incompréhensible.

Mais on voit quand même la griffe du lion ! On la sent. C'est un fragment du papier où sont imprimés des peuples les destins pour une vision supérieure !

Surface des mots V

Çankara Zanguézi est arrivé ! Le bavard ! Parle, nous écoutons. Nous sommes un plancher, marche sur nos âmes. Marcheur audacieux ! Nous sommes les fidèles, nous attendons. Nos yeux, nos âmes sont un plancher pour tes pas, ô inconnaissable.

Le loriot : Fio éou.

Surface VI

Zanguézi :

Il me faut, papillon ayant voleté
Dans la chambre de la vie humaine
Laisser l'écriture de ma poussière
Sur les fenêtres austères, d'une signature de captif,
Sur les vitres strictes du fatum.
Que tristes et gris sont
Les papiers peints de la vie humaine !
Des fenêtres le transparent « non » !
J'ai déjà effacé ma lueur bleue, dentelles de points,
La tempête bleue de mon aile, première fraîcheur,
Le pollen est parti, les ailes se sont fanées, sont devenues
transparentes et dures,
Fatigué, je me heurte à la fenêtre de l'homme.
Les nombres éternels cognent de là-bas,
Appel de la patrie, ils appellent le nombre à retourner
aux nombres.

DEUXIÈME PASSANT. — Il voudrait être un papillon, voilà ce qu'il voudrait, ce petit malin.

TROISIÈME PASSANT. — Est-il mignon ! il en fait un beau papillon... une papillote plutôt !

LES FIDÈLES. — Chante-nous des chants autotressés ! parle-nous du L.

Récite-nous quelque chose en discours transrationnel. Raconte-nous notre terrible époque avec les mots de l'Alphabet ! Pour que nous ne voyions pas la guerre des hommes, pions de l'Alphabet, mais entendions le heurt des longues lances de l'Alphabet. Le battaillement des ennemis : R et L, K et P !

Horribles sont leurs casques aux plumes menaçantes, horribles leurs lances !

Terrible le contour de leurs visages, espace sauvagement et tendrement hâlé. Alors la peau des pays est rongée par les mites de la guerre civile, les capitales s'assèchent comme des biscottes : l'humidité des hommes s'est évaporée.

Nous connaissons le *L* : arrêt par une large surface du point tombant transversalement, le *R* : point tranchant, transperçant la surface transversale. Le *R* rame, rompt, raye les remparts, fait les ruisseaux et les rigoles.

L'espace résonne à travers l'alphabet.

Parle !

.....

1922.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Le chant des ténèbres

Ténèbre et ténèbre, nous nous tirons l'un l'autre par la main, nous appuyant sur nos jambes, la tête rejetée en arrière sur nos cous maigres.

Ténèbre et ténèbre, nous tendons les muscles de nos corps maigres et longs, et, par un lent mouvement de lassitude, distendons les ligaments de nos mains.

Ténèbre et ténèbre, nous sommes deux aux cheveux tombant bas.

Forêts des sensations dans la ténèbre trouble. Bruissements de perceptions sombres et troubles. Forêt sombre. Le jour se lève. Un bref cri puissant. O, soleil de l'illumination ! De derrière la forêt sombre et trouble apparaît un grand aigle affligé que son vol puissant pousse vers l'avant à chaque instant et qui devient de plus en plus grand et clair, par un matin énorme et embrumé. Il abaisse ses ailes et se pose sur un arbre.

Il tend son cou et pousse par trois fois un cri froid et puissant :

— Pensée. C'est moi. Je suis parvenue à la solution et ai replié mes ailes.

Dans la ténèbre épaisse on entend :

— Lui et moi demain mourrons.

Un appel venant de loin :

— Apparaissent, tendresse, amitié touchante.

Dans la ténèbre épaisse on entend :

— Ici dans la ténèbre deux adolescents ont décidé de mourir avec d'autres pour le bien d'un grand nombre. O, versez, versez des larmes de joie !

Venant de la ténèbre :

— Lui et moi mourrons.

L'espérance dont les mouvements sont timides et charmants, volète et se pose sur la branche du mutisme où elle reste perchée immobile, les yeux suppliants ; puis elle s'envole, laissant la branche du mutisme dénudée. Puis revient à nouveau craintive se poser sur la branche, et regarder de ses yeux suppliants. Et s'envole de même sans rien dire.

Écrit certainement en 1906-1907.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Lointains blondcheveux

Lointains blondcheveux, maincalme, mainténèbrisé ; discours blanchin des verdurantes assoupilèvres. Tendresourcillée, tristoeillée, amorilippue, la bellaimée vole dans le virginal air vermeil.

Réverie verdoïde, verdrue. Seins parfumigènes d'une certaine.

Cercle entouré déhancheternudé.

Lèvres printanilées. Ténèbres affaissellées de lune. La parfumure d'adolescents un jour passés emplit l'air.

Printomne. Amicier lèvreprintanier, faceautomnal.

Volonté mainlarmée du virginagneau. Larmelippue : verbe des femmes.

D'amicelles belloiselles s'enmicellaient. Un belignol s'éleva, bec querelleur.

Envoûtaient amilineusement de leur jeune amical, de l'amil de leurs yeux enlarmoyés par les nuits. Bouillance de la plénitude slavitale du printemps.

Rire démonitoire de la démente. Arrivèrent des oiseaux emplumirians, flancaressants.

Pattes blanchoïdes, malheuriques, bec maliquant, flanc : aube, huppe : lune claire.

Et les muettières glatissaient du noir clollier des plumes des auroribles, enfrémirent leur coiffe larmorique.

Homme puissanjambe. L'aveugle visure dans les yeux du verdoyeur, sylvain ayant depuis toujours une pelisse verte derrière ses épaules.

Profondeurs maladipeuses, maladamiques des yeux. Paupières ensoufratrées par la proximité de la mort. Muettrembles : trembles argentifiés.

Maisonnettes enménagitées par le ciel et la terre. Arbrisseau enténébrisé, muettufeillu.

Lacs des visages. Barques perléflanquées des étroits yeux bridés.

Primafonteneiges du printemps entre les nattes.

Nez et joue, frias coquelicots champêtres.

Et un Krymov (1) printanimant et la songerigole des songerbiers et la songerière songirant dans les songes et le songéneur songériquement songent, songeroïdement inclinent la tête, exhalent songerelles. Peinerrant-terrifiérant.

Hautes écouteures finement entuilées. La verbeture plonge les pentes des mots en un gouffre humide, démentérieur.

Toit démentuilé. Cheminées fumanitaristes. La petite éternissure est prête. Charpentes.

Procédés des pointillistes : par racines. Tronc démenteur. Bouquet printanné. Bosquets.

Toits verdoïdes, verdrus. Arrêt blanchéri.

L'aile pensellée plane divinement, jolibrement. Bouche printanoïde. Déchevelure, enchevelure aériuse. Achevelure exhalée par soufflue. Aéresques les yeuseries bleues.

Arcs priéreux des sourcils. Impossibilité croyancée des yeux baissés.

S'amilinent amilineusement les amileuses amilices.

Arbre troncovolontaire. Frondaisons songefeueillues.

Belleuse impudentée. La visagité s'est égarée dans le bois bruissongeant.

Seconde moitié de 1908.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

(1) Krymov N. P., peintre paysagiste.

Les scythes en soutane (Extraits)

.....

Tout le jour je restai étendu sur un banc de sable en compagnie de deux hérons, étudié par une espèce de sage de la tribu des corneilles. Il n'avait encore jamais vu d'homme nu. C'est du moins ce que je pense.

Pendant ce temps le lac plein de cris et de soupirs troubles commençait à vivre de sa vie nocturne particulière. Des soupirs d'une pléthore de vie couverts par la toux lugubre des hérons venaient de sa surface semblable à un argent mat. Le fils du Soleil, efféminé, bruni, les cheveux plus bas que les épaules, — cheveux qu'il avait l'habitude de démêler avec amour et tendresse avec un grand peigne, comme s'il invitait une jeune fille inconnue à le faire —, sortit de derrière le feu ; et plus il plongeait fort son peigne dans ses cheveux sombres et plus ses yeux bons devenaient amoureux et sombres.

La dentelle et la chemise de femme faisaient ressortir le cou bruni du yogin. Ses jambes revêtues d'un clair pantalon peluché blanc, étaient chaussées de semelles attachées par des courroies.

.....

Je me souvins des taches d'or sanglant sur la tête, d'un blanc bleuâtre, du spectre, la tache d'or de son casque et la fumée noire au-dessus de lui, comme la suie montant de la flamme d'une bougie.

.....

Le désert restait muet. La nuit, nous montâmes regarder la griffe d'une oie, brillant dans les hauteurs, et nous rafraîchir au froid merveilleux de la nuit.

De grands feux nous stupéfièrent. Le voyageur s'était endormi ; la tête inclinée, couvert d'un manteau, il faisait une tache sombre près des pattes.

— Demain vous quitterez le temple, — dit le vieillard.

Au matin, à l'aube noire des étoiles, nous nous séparâmes. « Au revoir », — dîmes-nous. Ka m'entraîna par la main. Des mois de guerre passèrent.

Nous nous rencontrâmes dans le nord, près de la mer, sur des rochers couverts de pins.

Je me souvins des paroles du prêtre chenu : « Vous avez trois sièges à effectuer : le siège du temps, du mot et des ensembles. » Oui, l'Etat des hommes nés la même année. Oui, les frontières douanières entre les générations afin que chacune ait le droit de créer.

Il est vrai que nous n'avons pas besoin de leurs corps. Car les corps isolés ne sont que les feuilles, et il reste encore tout le chêne. Qu'il hurle sous nos coups, que nous importe les feuilles : elles sont nombreuses, et pour en remplacer une une autre poussera.

Les trains passaient déjà au fond de la mer ; j'utilisais l'un d'eux. Parmi ces rochers labourés de rides, dont les pieds étaient battus par la mer, il me fallait trouver Tchislobog, le dieu du temps (1). Tel le préféré des anciens, l'auroch, dans la mer se dressait un de ces rochers noirs, les cornes plongées en elle. J'allais à lui, piétinant les argiles humaines qui collaient à mes semelles. L'argile crissait doucement. Nous traitions les hommes comme une nature morte.

Sa tresse cachée, un Chinois qui avait fait passer un serpent par ses narines pour ensuite le faire sortir par sa bouche souriait de ses yeux étroits et larmoyants en répétant : « bon serpent, serpent vivante ». Puis il s'élança en faisant cliqueter un harpon, rassembla les spectateurs et, pour on ne sait quelle raison, fustigea une petite poupée à laquelle il demandait aide et miracle. « Maintenant elle va le faire », expliqua-t-il d'un air rusé son alliance avec le ciel. Une souris blanche sortit d'une tasse. « Vivante » dit-il en montrant tout joyeux que la souris était vivante.

— Où est Tchislobog ? lui demandai-je. Il tira le serpent de sa bouche et dit : « Le vent sait, ma dieu sait pas. »

— Stribog, tu es bleu et puissant, tu sais sûrement où est Tchislobog (2).

— Non, répondit-il, je dois maintenant, tel la tempête, chasser au-dessus de la mer un troupeau d'hirondelles. Demande donc à Lada : elle est parmi les cygnes blancs et les engoulevents.

Lada m'envoya à Podaga (3).

(1) Tchislobog : le dieu-nombre, formé sur le modèle du dieu noir (Tchernobog) des Slaves de la Baltique.

(2) Stribog : dieu des Slaves orientaux dont parle le « Dit d'Igor ». Lié aux vents.

(3) Lada : déesse qui selon les gloses tchèques du *Mater Verborum* serait équivalente à Vénus.

Podaga : déesse des Slaves de la Baltique. Personnification de Véra Boudberg, qui le 26 octobre 1915 raconta à Khlebnikov comment elle acheva un lièvre qu'elle avait mortellement blessé.

Podaga était en train de tuer froidement un lièvre contre son fusil et, vêtue d'une pelisse blanche, se tenait dans la clairière. Ses yeux gris familiers m'étonnèrent.

— Tchislobog ? demanda Podaga. Il est devenu quelque part roi de l'Etat du temps. L'appel de deux lévriers interrompit la conversation. Cela m'étonna. Comment ? il réunissait les signatures de ses premiers sujets ? Tchislobog a pu devenir roi du temps ? Un léger soupir jaillit à la suite de Podaga disparue à jamais.

Habitué partout sur la terre à chercher le ciel, je remarquai dans le soupir le soleil, la lune et la terre. Dans ce soupir de petits soupirs tournaient comme la terre autour du grand. Et puis après cela, ne fera pas revenir Podaga. Même les aboiements de ses lévriers deviennent de plus en plus faibles. Je me mis à penser au pouvoir des nombres du globe terrestre. Encore une équation de soupirs, puis l'équation de la mort. Et c'est tout.

Sur cet Etat il n'y aura pas de sang vermeil, mais seulement le sang bleu du ciel. Même parmi les animaux on distingue les espèces non seulement d'après leur aspect extérieur, mais aussi d'après leurs mœurs. Oui, nous sommes des ennemis habiles et dangereux, et nous ne le cachons pas.

J'étais près d'un lac parmi les pins. Soudain Lada juchée sur un cygne ruisselant de blancheur, dressant orgueilleusement son bec noir, vogua vers moi et dit : « Voilà Tchislobog, il se baigne ». Je regardai dans le lac et vis un homme grand, avec une barbiche sombre, des yeux bleus, vêtu d'une chemise blanche, coiffé d'un chapeau gris aux larges bords. « Voilà donc qui est Tchislobog, — commençai-je, dépité — je pensais que c'était autre chose ! » — Salut donc, vieux camarade de miroir, dis-je en tendant mes doigts mouillés. Mais l'ombre repoussa ma main et dit : « Ce n'est pas moi qui suis ton reflet, mais toi le mien ». Je compris cela et m'éloignai à grands pas dans la forêt. Une mer de spectres m'entoura à nouveau. Cela ne me troublait pas. Je savais que $\sqrt{-1}$ n'est pas moins matériel que 1 ; que là où il y a 1, 2, 3, 4, il y a également — 1, — 2, — 3, ainsi que $\sqrt{-1}$, $\sqrt{-2}$, $\sqrt{-3}$. Que là où il y a un homme et une autre série naturelle d'hommes, il y a évidemment $\sqrt{-1}$ un homme, $\sqrt{-2}$ hommes, $\sqrt{-3}$ hommes et que $n - \text{hommes} = \sqrt{-n}$ hommes.

Entouré en ce moment de spectres j'étais $1 = \sqrt{-1}$ un homme.

Il est temps d'apprendre aux hommes à extraire leurs racines carrées et celles des hommes négatifs. Que quelques étincelles des grands arts tombent dans les esprits des gens d'aujourd'hui. Et les arts délicieux des fractions, que l'on saisit par l'expérience intérieure !

.....
Moi je ferai un sacrifice : je brûlerai une mèche des cheveux d'or de Podaga sur un rocher sauvage. Je raconterai par quoi nous avons remplacé la guerre. Les esclaves de fer sur un échiquier de plusieurs kilomètres se détruisent l'un l'autre selon les règles du jeu, et le vainqueur de la compétition rapporte le droit du vainqueur au peuple qui l'a envoyé.

Mais voici les envoyés.

« Bienvenue aimables voisins. » Pendant ce temps Podaga se tenait avec ses lévriers sur la pente de la colline.

En grognements et grommellements de grêlons grouillaient dans le gribouille, ne glanant pas gamme, les guides des gours. Globes, galets, glaises, gazouillis et grabuge.

Smalt sonore. Serpent sinuant, saurien des speculums, sonorité du sol, semence stellaire. Et sifflement et soupirail du son. Le soupirail des soirs suinte les sonorités du sifflement stellaire. Au-dessus du spéculum des spores de smalt, sourcils saphir de la silice, siffle le serpent du son des sonores supernovas. Mais planait le ponton des pourfendeurs prisonniers sur la pyrolise de la plaine perdue, péremption des panses et protubérances papuleuses sur le pli pelliculaire de la porte pénétrée des puits — du pied plastique des psauemes et passacailles de la pénombre. Les pistolets de la pellicule en péristome pie piqueté, et les plombs en papule du précipice du poêle palpitant. Les protège la peur des portes péri-mées : encore un plongeon du pied plein des pinces de plumes, le plongeon parfondit le péristome plastique de la pellicule près des puits. O, peuplades pies psalmodiant ! Sur une grande palissade près de la mer était imprimé : « dans un proche avenir s'ouvre l'Etat du temps ». Les esclaves de pierre, debouts sur le tracé échiquéen couvrant une partie de la mer et de la terre ferme, se détruisaient mutuellement ,dirigés par t. s. f., équipés de tours à canons rotatifs, d'une bile flamboyante, de dards souterrains et aériens. C'étaient de grands esclaves complexes qui avaient exigé une création tant quantitative que qualitative, plus hauts que des clochers, extrêmement coûteux, avec les petites fleurs complexes de leurs têtes. Les coups invisibles portés sur le fil par la volonté des généraux dirigeaient les actions du guerrier, tout de fer enfin, du foie au cerveau. Ils étaient trente-deux, qui n'avaient pas le droit d'occuper une autre case sans avoir, en employant toutes leurs forces, exterminé l'ennemi qui s'y tenait. Ils étaient trente-deux esclaves de pierre, plus hauts que des clochers. En mettant sur son coude le bouclier du globe terrestre on pouvait échapper à leurs coups.

Manuscrit daté du 6-7-1916.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

La chasse

Lorsque le lièvre sortit dans la clairière il aperçut les vieux buissons familiers, parmi eux une congère blanche inconnue et un bâton noir, incontestablement mystérieux, qui sortait de cette dernière. Le lièvre leva la patte et inclina l'oreille. Soudain des yeux brillèrent derrière la congère. Ce n'étaient pas des yeux de lièvre, lorsque, immenses étoiles d'effroi, ils s'élèvent au-dessus de la neige. A qui appartenaient-ils, à un homme ? Ou bien ils étaient arrivés ici venant de ce pays des grands lièvres où ceux-ci chassent les hommes et où ces derniers sortent timidement de leurs trous la nuit, provoquant les coups de feu des tireurs implacables, se faufilent dans les potagers pour ronger une branche de tremble ou une tête de chou.

— Oui, pensa le lièvre, c'est lui, le Grand lièvre, venu pour libérer ses frères du joug offensant de l'homme. J'accomplirai donc les rites sacrés de notre pays.

Le lièvre couvrit de ses sauts toute la clairière enneigée, tantôt faisant des culbutes élégantes dans l'air, tantôt lançant haut ses pattes. Durant ce temps le bâton noir trembla. La congère se mit en mouvement et fit un pas en avant. De terrifiants yeux bleus brillèrent au-dessus de la neige.

— Ah, pensa le lièvre, ce n'est pas le grand libérateur, c'est l'homme.

L'épouvante cloua son corps. Il resta là tremblant de tous ses membres jusqu'à ce que le coup de feu, l'éclaboussant de sang, ne projette haut son corps.

Ecrit en octobre 1919.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Les planches du destin (Extrait)

.....
La doctrine du bien et du mal, d'Ahriman et d'Ormuzd, de la rétribution à venir, c'étaient là désirs de parler du temps sans posséder la mesure, un certain étalon, en utilisant le seau comme couleur.

Ainsi le visage du temps était peint par les mots sur les vieilles toiles du Coran, des Védas, de l'Évangile et autres doctrines. Ici, dans les lois pures du temps c'est également un grand visage qui est esquissé par le pinceau du nombre, et ainsi est appliquée une autre approche de l'œuvre des prédécesseurs. La touche que l'artiste peignant le visage du temps vient poser sur la toile n'est pas le mot, mais le nombre précis.

Ainsi s'est produite dans la vieille occupation du chronopeintre une certaine rupture.

En rejetant le bric-à-brac des mots, le chronopeintre tient dans ses mains un étalon précis.

Ceux qui voudraient mépriser les lois pures du temps, et dans le même temps juger correctement, ressembleraient aux antiques autocrates qui fouettaient la mer parce qu'elle avait détruit leurs vaisseaux.

Il aurait été plus opportun d'apprendre les lois de la navigation.

Pour la première fois j'ai trouvé le trait de récurrence des événements tous les 3⁵ jours, soit 243 jours. Je pouvais alors les puissances et les croissances des temps trouvés, et me mis à les appliquer au passé de l'humanité.

Ce passé devint soudain transparent, et la simple loi du temps la couvrit entièrement de son ombre.

Je compris que le temps est construit sur les puissances de deux et de trois, les plus petits nombres pairs et impairs.

Je compris que la reduplication par soi-même des deux et des trois est la nature véritable du temps, et lorsque je me souvins de la croyance vieux-slave au « pair et impair » je décidai que la croyance est l'arbre qui pousse du grain de la Superstition entre guillemets.

Ayant découvert la signification du pair et de l'impair dans le temps, j'eus le sentiment d'avoir entre les mains une souricière

dans laquelle, tel un petit animal épouvanté, tremblait l'antique fatum. Les simples équations du temps, semblables à un arbre, simples comme un tronc à la base, et souples et vivantes de la vie complexe des branches de leurs puissances où sont concentrés le cerveau et l'âme vivante des équations, semblaient des équations de l'espace renversées, où l'énorme nombre de la base est couronné par l'unité, le deux ou le trois, mais non au-delà.

Ce sont deux mouvements inverses dans un seul espace de calcul, décidai-je.

Je les voyais visuellement : les montagnes, les blocs immenses de la base sur lesquels s'est posé pour se reposer l'oiseau rapace de la puissance, l'oiseau de la conscience, pour l'espace, et, pareilles aux troncs fins des arbres, les branches avec des fleurs et des oiseaux vivants planant au-dessus d'elles.

Pour l'espace le temps semblait l'exposant rocheux de la puissance, il ne peut être supérieur à trois, alors que la base vit sans limite ; inversement, pour le temps la base devient des deux et trois « durs », alors que l'exposant vit de la vie complexe, du jeu libre des grandeurs. Là où auparavant il y avait les steppes perdues du temps, ont soudain poussé des polynômes harmonieux construits sur le deux et le trois, et ma conscience ressembla à la conscience d'un voyageur devant lequel se dressent soudain les tours et les murs dentelés d'une ville inconnue.

Si dans la célèbre légende de Kitèje la ville s'est noyée dans un lac perdu au milieu des bois, ici, de chaque tache du temps, de chaque lac du temps émergeait le polynôme harmonieux des trois avec ses tours et ses clochers, une espèce de ville de Kitèje.

Des séries telles que $1053 = 3^5 + 3^4 + 3^3 + 3^2 + 3^1 + 3^0 + 1$, où le nombre de membres est égal à la base, où l'exposant de la puissance aînée est un double trois et où les autres exposants diminuent d'une unité, ou bien le nombre connu de tous $365 = 3^5 + 3^4 + 3^3 + 3^2 + 3^1 + 3^0 + 1$, de telles séries mettaient d'une part en évidence le vieux rapport de l'année au jour, et donnaient d'autre part un nouveau sens à l'antique légende de la ville de Kitèje.

La ville de trois avec ses tours et ses clochers bruissait ouvertement de l'abîme du temps. La ville harmonieuse des tours numériques avait remplacé les taches antérieures du temps.

Je n'ai pas inventé ces lois ; j'ai simplement pris des grandeurs vivantes, m'efforçant de les débarrasser totalement de l'habit des doctrines existantes, j'ai essayé de voir selon quelle loi ces grandeurs passaient de l'une à l'autre, et j'ai construit les équations en m'appuyant sur l'expérience. Et les tirants numériques des

grandeurs du temps apparaissaient l'un après l'autre entretenir une étrange parenté avec les tirants de l'espace, tout en suivant dans leur mouvement un cours inverse.

Le chiffre est la coupe dans laquelle peut être versé le liquide de n'importe quelle grandeur, alors que l'équation est l'appareil qui fait une file de grandeurs dans laquelle les nombres durs sont les boulons immobiles de l'équation, son affût, alors que les grandeurs m , n sont les membres mobiles du projectile, les roues, les leviers, les volants de l'équation.

Parfois je comparais mentalement les nombres de l'équation comportant des grandeurs dures au squelette du corps, et les grandeurs m , n aux muscles et à la chair du corps qui mettent en mouvement les bêtes fantastiques.

Dans l'équation je distinguai la musculature et les os.

Et les équations du temps semblaient soudain le reflet spéculaire des équations de l'espace.

Les équations de l'espace ressemblaient aux bêtes fossiles disparues, formées de la base énorme du corps et d'un crâne minuscule, d'un cerveau, couronne du corps.

Si le tirant du volume est A^3 , A peut croître à l'infini, mais l'exposant sera toujours trois.

Trois est la grandeur dure, l'os de l'équation, A sa partie vivante ; pour deux points inverses dans le temps le tirant $3^a + 3^a$ ou $3^a + 3^a$, ou sous forme plus simple 3^a , ce tirant est très original. Un tel tirant du temps réunit l'événement et l'anti-événement dans le temps, l'événement d'orientation A et l'événement d'orientation inverse — A . Là, la base dure est trois, et l'exposant, le n croissant infiniment, n'est-il pas le courant inverse du calcul ?

Ce dont parlaient les antiques doctrines, ce dont elles menaçaient du nom de rétribution devient la force simple et cruelle de cette équation ; dans sa langue sèche sont cachés « c'est à moi qu'appartient la vengeance et c'est moi qui donnerai la rétribution », ainsi que le Jéhovah menaçant, inflexible des Anciens.

Car la loi de Moïse et tout le Coran s'imbriquent fort bien dans la force de fer de cette équation.

Mais que d'encre n'économise-t-on pas ! Comme l'encrier se repose ! C'est en cela que se fait la croissance progressive des siècles. L'on peut teinter de la couleur du sang, du fer et de la mort les silhouettes spectrales du tirant de 3 jours.

.....
1922.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Le tumulus de Sviatogor

I

La mer qui s'est retirée n'a-t-elle pas en un souffle transmis quelque testament mystérieux, que nul tiers n'a pu surprendre, au peuple qui a reçu à l'heure dernière, à travers la fente du cercueil temporant, l'orient de l'esprit vivant crucifié par l'époque de fer du guerrier ? Au peuple qui a empli d'abîmes humains la couche abandonnée, qui a perdu la chaleur du corps du premier guerrier, réservoir marin fémininement délaissé ?

Bénis, ou rouis ici
Tes poisons, tu resteras solitaire,
Testament du fond de la mer,
Russie. (1)

C'est exact. Par ses caresses la veuve nous a transmis la face du premier et tendre époux. Par ses caresses largement prodiguées elle a créé une idole guérisseuse. Ainsi nous sommes les résidents et les héritiers de la mer septentrionale qui nous a cédé sa couche.

Nous sommes les exécuteurs de la volonté de la grande mer.

Nous sommes les sécheurs de larmes de la Veuve éternellement triste..

Devons-nous faire passer notre loi sous le pouvoir de ceux qui ont accepté les préceptes des îles antiques ?

Et la latitude de notre face quotiennétante n'est-elle pas l'héritière de la latitude des vagues de l'antique mer ?

II

Bien sûr la vérité a pris pour sonorant la bouche de celui qui a dit : les mots ne sont que les nombres audibles de notre être. N'est-ce pas pour cela que le jugement suprême du fils de la Slavandie a toujours reposé dans la science des nombres ? Et n'est-ce pas dans le fait que nous voulons encore aujourd'hui faire partir le savoir de l'« arbre des nombres imaginaires » que passait la limite entre le révolu et l'à-venir.

Nous étant épris des expressions du type $\sqrt{-1}$ qui récusent le passé, nous sommes en train de nous libérer peu à peu des objets.

(1) Citation de la première variante de la pièce de K. « Fille des neiges » (1908).

Nous faisant plus large que le possible, nous étendons notre loi sur le vide, c'est-à-dire que nous ne détonnons pas par rapport au dieu d'avant la création du monde.

III

Le violent veut voir sa face dans les violentereaux.

Et n'est-ce pas par maléfice qu'au-dessus de notre Slavandie plane l'ombre de la mer septentrionale, qui ne reconnaît pas dans le fils le visage de son père ? Et qui ne reconnaît pas dans le fils le fils ?

Et n'est-ce pas en nous que s'est écriée la terre : « O, donnez-moi une bouche ! cette bouche donnez-la moi ! » Et lui avons-nous donné une bouche ?

Et n'est-ce pas, vêtue pour une fois impaire de tristesse, corporisée par la plaine, la Veuve qui interroge : « Voici le corps de mon tendre époux. Mais où est sa voix ? car je vois la bouche aimée, envoûtée par la maligne volonté des îles voisines, silencieuse ou répétant le cri des oiseaux d'outre-mer, mais je n'entends pas la voix de mon bien-aimé. » Oui. La Slavandie russe répète les voix étrangères qui lui parviennent et a laissé muet le mystérieux guerrier septentrional, le peuple-mer.

Et ne doit-on pas faire reproche au grand Pouchkine lui-même d'avoir remplacé en soi les nombres sonnants de l'être du peuple, héritier de la mer, par les nombres de l'être des peuples obéissant à la volonté des antiques îles ?

Et ne devons-nous pas saluer du nom de « premier russe ayant osé parler russe » celui qui déchirera ces enchantements maléfiques mais doux (2), et conjurer son ascension par ces exclamations : éveille ! éveille !

IV

Nous ne savons rien, ne prédisons rien, nous ne faisons qu'interroger avec épouvante : est-il possible que le temps soit venu, est-il possible que se soit celui-ci ?

V

Il fait bruire ses branches et ne l'entourerons-nous point des pousses des jeunes arbres ?

(2) Allusion au recueil de Baimont « Enchantements maléfiques » (1906).

VI

Chaque moyen ne veut-il pas être aussi un but ? Voici les voies de la beauté du mot, distinctes de ses buts. L'arbre du jardin donne ses fleurs lui-même.

VII

Et resterons-nous sourds à la voix de la terre : cette bouche, donnez-la moi ! donnez-moi une bouche ! Ou bien resterons-nous les persifleurs des voix occidentales ?

VIII

Et des Euclides subtils et Lobatchevski ne qualifieront-ils pas de onze vérités impérissables les racines de la langue russe ? ne verront-ils pas dans les mots les traces d'une soumission servile à la naissance et à la mort ? après avoir qualifié les racines de divin, les mots de produit des mains humaines.

Et si la langue vivante et existant dans la bouche du peuple peut être comparée à l'angulométrie d'Euclide, le peuple russe ne peut-il se permettre le luxe inaccessible aux autres peuples de créer une langue analogon de l'angulométrie de Lobatchevski, cette ombre des autres mondes ? Le peuple russe n'a-t-il pas droit à ce luxe ? L'intelligençage russe, toujours avide de droits, refusera-t-elle celui que lui offre la volonté même du peuple : le droit de création verbale.

Qui connaît la campagne russe sait qu'il s'y forme des mots éphémères qui vivent d'une vie de papillon.

Et cela ne signifie-t-il pas que les dieux ont été emportés du temple, si des gens d'une autre foi peuvent se mêler sans crainte aux rangs de ceux qui prient ? et célèbrent les offices ?

Vous avez méprisé l'antique main
Qui vous a béni sur les fonds baptismaux ;
Et du sacrifice sont vivants les daims,
Pour que les épées du prêtre tranchent sans défaut...

IX

Et ne doit-on pas penser à l'épessueur permettant au tourbillon-imaginaireux d'ouïr les feuilles à la beauté détonnante, les langues slaves, et au cercle-tourbillon, — au mot slave-commun, — aplati en une entité, en un seul cercle, commun ?

IX

Bien sûr la femme corporisée par la plaine septentrionale recevra le tendre époux, avide qu'elle est des caresses du premier et n'est-ce pas en cela qu'elle modèle mystérieusement le visage de l'époux, par la force de l'enchantement féminin, pour le transformer en visage du premier et tendre mari : la mer marine.

Ainsi changeons-nous, nous assimilant au premier pour mériter les grandes faveurs de la Veuve vêtue de plaine.

Et lorsque les montagnes claires parentes de la seconde mer passent devant le regard ravi, instaurant leur loi et leur grondement de glace, ne convient-il pas de s'adonner au chaste jeu des nombres de son être, pour être charmé par eux, comme par une sorte de nouveau pouvoir sur soi et pour apercevoir à travers eux les grands nombres originels de l'être : les prototypes. Et ces slavanderies qui voguent orgueilleusement pour remplacer les neiges étrangères... Car n'est-ce pas dans les abîmes marins que naissent les plus grandes montagnes de glace, qu'il ne saurait y avoir sur la terre ferme ? — n'empliront-elles pas notre âme du frémissement et de l'orgueil des objets ?

Et ne deviendrons-nous pas alors un peuple de divinereaux, d'où monte un aubeffluve d'éternité au lieu d'utiliser le reflété ?

Tournons nos yeux vers les rayons des volontés terrestres ; si nous profitons de la lumière empruntée, il ne nous restera que la lumière mortable, les bons rayons iront aux besoins des peuples voisins.

Nous ne devons pas être pauvres de notre proximité à la divinité, même si elle est négative, même si elle n'est que voulue.

XI

Et si l'humanité n'est encore que verdure, herbe et non fleur sur une tige mystérieuse, ne peut-on, prophétisant, parler de l'automne, par jaunes feuilles se détachant des forces de l'infini ? Ou bien, en entendant le chant, ne convient-il pas de regarder le ciel pour se demander si ce n'est pas la première alouette ? Et même ce qui est mort ou semble l'être ne doit-il pas être perçu comme un lien avec l'infini en ces jours ?

XII

O, nous serons fidèles à l'époux marin de la Femme, notre prototype, coarmé avec nous de ce haubert : la mer, de ce destrier : le grondement millénaire, de cet écu : l'aquosité de la créature. Il a soufflé en nous la respiration d'une autre époque, époque d'autres colossards, autre puissance richarpentée. La Veuve modèle en nous un visage : nous devons nous incliner devant sa volonté.

Fin de 1908.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

! Futurien

A notre coup de sonnette, l'année 1913 a donné au globe terrestre une nouvelle race d'hommes : les hardis futurien. Les pères (Brioussov, Balmont, Mérejkovski et autres) nous ont servi le plat du second Tsouchima, la serviette passée sur l'épaule.

La jeu-eu-ne génération d'un coup de pied négligent a brisé le plat après l'avoir fait sauter des mains du garçon décontenancé.

Elle a sonné et demandé des viandes fraîches. Débris. Bouches grand ouvertes.

Alors que nous *enfoncions* nos honnêtes dents dans le nouveau mets, toutes les odeurs de la rue furent convoquées pour nous mettre à l'étroit et empoisonner notre joie.

L'affaire en est encore là maintenant. Nous entendons l'hardi aboïement des roquets : Izmaïlov, Filossofov, Iassinski et autres queues en tire-bouchon.

La preuve d'ailleurs que l'homme veut devenir quadrupède : Mérejkovski le quadrupède devient Filossofov, Balmont — Gorodetski, Brioussov — Ellis.

Apprenez ceci : le futur jette son ombre sur la langue.

L'essence de Briou-Bal-Méréj : ils ont demandé merci auprès du vainqueur qu'on attendait, prévoyant que la débâcle viendrait de l'Orient, ils ont à l'avance imploré le samouraï aux sourcils courbes : « Laisse-moi la vie. O, épargne-moi parmi les mouchérons du monde. »

Les « Viéssy » sont une reddition prévue à l'avance.

Ses lignes redoutaient, comme le *vice* et le mensonge, la force et la colère. Tous les mots forts, épais de la langue russe ont été chassés des pages des « Viéssy ». Leur « Viéssy » c'est une chienne le ventre en l'air, qui agit ses pattes vers l'Occident, qui geint qu'elle n'est que chasteté et pureté devant le chien-loup jaune.

En nous chaque ligne respire la victoire et le défi, la bile du vainqueur, les explosions des couches, le grondement sourd. Nous sommes un volcan. Nous sommes un dégueulis dégageant une fumée noire.

Du ciel vous contemplait une chose ordurière
De l'air majestueux qu'a un Tolstoï Léon. (1)

(1) Malakovski, « Encore Pétersbourg » (1914).

Rappelez-vous cela ! Hommes.

Pouchkine est un panicaut sensuel que le vent de la jouissance emporte deçà delà.

Le premier maître de Tolstoï c'est ce bœuf qui ne résista pas au boucher, marchant à pas lourds vers l'abattoir.

Nous, nous voyons de nos yeux brumeux la Victoire et nous nous sommes séparés pour préparer les lames qui doivent remplacer les flèches de silex de l'année 1914.

En 1914 il y eu les éclaboussures du pouvoir, en 1915 il y aura les rênes !

O, taureau d'Aragon !

En 1914 nous avons provoqué sur le sable le taureau à la robe splendide, en 1915 ses genoux trembleront lorsqu'il tombera sur ce même sable. Et l'animal tremblant laissera échapper une bave grandiose (louange adressée au vainqueur).

La colère, les rugissements des jurés qui ne prennent pas moins de cinquante kopecks la ligne, des aboyeurs de la ligne (ils ont une justification : ils ont, voyez-vous, une famille, devant court l'ombre de la locomotive qui s'avance). Des centaines de milliers de gens issus des orphelinats, des maternités, des asiles de vieillards, qui se nourrissent de nous, mangent mieux que l'ordinaire. Les médecins et les avocats renversent avec colère les dieux du tonnerre.

Nous, nous grandissons.

Ce n'est pas pour plaisanter que nous nous sommes appelés « Venu en personne », car en vérité nous sommes : 1) en personne, 2) venus.

/« Coursailetant, etc. » est beau parce qu'en lui, comme dans le coursier qu'est le cheval de Troie, se trouve le mot corsaire (pirate) ; « Coursailetant » a caché du corsaire le coursier de bois./

Tous ces Izmaïlov et Iassinski ont déversé le lait de leur indignation. Il faut saluer cette race laitière meilleure que celle de Kholmogory. Les vachettes : Izmaïlov, Filossofov, Iassinski et consort qui « chatouillent » les muscles du lecteur sont des aboyeurs. Au revoir Mrs les taureaux.

Le toréro soulève son chapeau et s'en va.

Nous avons découvert que l'homme du xx^e siècle qui traîne un cadavre millénaire (le passé) ploie comme une fourmi traînant

une poutre. Nous sommes les seuls à avoir rendu à l'homme sa taille, en rejetant le fagot du passé (ces Tolstoï, Homère, Pouchkine).

Pour les morts qui se promènent encore en liberté nous avons des points d'exclamation en tremble.

Toutes les libertés pour nous se sont fondues en une seule liberté fondamentale : celle qui consiste à se débarrasser des morts, de Mrs les ex vivants.

Dans le pays des nombres il y a les signes ∞ et O. Pour nos ennemis tout ce qui est à l'est de l'Allemagne n'était rien, mais tout ce qui était à l'ouest était $=\infty$, tout. Ils ne vivaient pas, mais ne faisaient qu'envier en bavant ceux qui vivent là-bas. Nous, en mettant les signes à leur place, nous avons appris à vivre à la classe dominante de messieurs les demi-cadavres.

Au-dessus du sombre abîme des ancêtres, sous les blocs énormes, sur le mur abrupt du présent tout le pays s'avance sur des pattes de chèvre, s'appuyant, comme sur des prises dans la muraille, sur les allusions et les corans majestueusement jetés par nous en trois lignes (exemple : « O irez... » « Soyez terribles comme Ostranitsa »), bondissant d'une anfractuosité du mur à l'autre, s'arrêtant parfois élégamment, comme une chèvre, se reposant pour reprendre son souffle. Les aigles la guettent.

Article non publié du début de 1914.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Lialia sur le tigre

Tu es une divinité septentrionale de la Biélorussie, tu as des cils de neige, des yeux bleus, et le sourcil noir, toi dont les cheveux rieurs tombaient sur les mains du vent, toi qui demandais aux guerriers du temps : alors, mes petites chèvres, vous êtes rassasiées ? — Le vent vient juste de jeter un cerf aux bois sauvagement rejetés en arrière, alors que les garçons de l'air vêtent ton corps de la toile du vent, car tu te baignes éternellement dans les yeux noirs et gris des hommes, joyeux ou maussades, tu as sauté sur un tigre, lui, le rayé, se promenait parmi les pins, et tu l'as obligé à faire un bond, lance démente dans le futur. Le futur est encore clos par des portes de fer, mais ne serait-ce pas les brebis du futur qui bêlent face à cet assaut terrible, lorsque le fer de la poitrine du tigre cogne le fer des portes ! Oui, nous et Lialia de Biélorussie qui a si souvent sur les cornes de l'auroch suspendu les couronnes de son charme, nous et le tigre terrible et pie du Gange. Voilà pourquoi nous sommes joyeux comme le mot d'enfant pépée et monstrueux comme l'enivrement des canons ivres d'eux-mêmes, dansant la danse des sorcières. Tes tresses d'or qui tombent sur le fauve, ce sont nos premières et pures croyances : « Sur la terrible faïence des croyances... » (Pétnikov).

Les griffes brisées et les égratignures sur la poitrine ce sont nos camarades morts, « La Troie désespérée des cœurs n'a pas encore balayé l'incendie des temps — que vos rangs sauvages ne flottent pas, en avant camarades ! » (1) Asséev à Bojidar. Ils ont été, ces camarades partis tôt, qui ont porté sur leur gorge le couteau du sacrifice et apporté eux-mêmes le fagot de bois pour leur propre fumée. Que leur mémoire soit encore une fois honorée. Qui donc ne serait pas écrasé, comme sous un terrible coup de marteau, par la voix de Vladimir Nuageux, s'il ne remarquait pas dans la voix même le sourire de Lialia qui guide le tigre. Et le sombre obit des guerriers et la fête des épées de sa voix ce n'est là qu'un esquif où rament les guerriers, mais dans lequel est Lialia. Lorsqu'il dit « Holà, vous ! le ciel, ôtez votre chapeau, j'arrive ! », c'est qu'il s'est encore cogné contre la muraille des portes, et lorsqu'il dit : « Je mettrai le soleil pour monocle dans mon œil grand ouvert » (2), c'est elle qui demande ce qu'elle pourrait bien faire avec le soleil et un monocle. Nous savons pertinemment que nous ne nous répéterons pas sur le globe terrestre. Pour laisser un monument après soi et pour que les gens ne disent pas : ils ont péri

(1) Citations du recueil de Pétnikov et Asséev « Létorel » (1915).

(2) Citations du poème de Malakovski « Le nuage en pantalon » (1914-1915).

comme les Avars, nous avons fondé l'Etat du temps (une nouvelle femme de pierre dans les steppes du temps ; elle est grossièrement façonnée, mais solide) et ont offert aux Etats de l'espace d'accepter son existence et de le laisser en paix, ou bien d'engager contre lui une lutte furieuse. Les hommes ont jusqu'à présent combattu avec leurs corps, leurs torses ; nous avons été les seuls à trouver que les torses sont des leviers ennuyeux et secondaires, et que les joyeux leviers se trouvaient dans la boîte crânienne. C'est pourquoi nous sommes devenus laboureurs de cerveaux. Cervicalaboureurs. Vos cerveaux pour nous ce ne sont que couches de sables, d'argiles, de schistes bitumeux stratiformes. Nous vous considérons déjà, vous et vos coutumes, comme nature morte, à tel point tout ce que vous faites et créez sur cette pauvre terre est peu naturel. Nous ne sommes encore que le commencement. Comme l'a dit un jour Kroutchonykh : le monde périra, mais nous nous n'avons pas de fin. Comme des pêcheurs nous avons attrapé votre libre arbitre, vos croyances et vos égalisations. Comme des officiers de bouche nous sommes capables de nourrir avec un seul poème toute une année de vie du grand peuple. Comme des couturières nous cousons les nationalités pour en faire une couverture douillette afin que la terre frigorifiée ait de quoi se couvrir (longues jambes jaunes ! de votre débilité, mes bons messieurs). Qu'est-ce à dire ? Qu'en sera-t-il lorsque nous serons montés encore plus haut dans l'échelle sociale ? Et maintenant que nous entendons les voix agréables et parentes qui viennent des rives du lointain Nippon (le « Kokumin » de Tokyo — le « Vrémennik » de Moscou), nous nous attribuons le fier nom de Jeunes du Globe Terrestre. Peut-être qu'avec un peu de chance nous le resterons dans cent ans. Que soit donc lumineuse la route de ce nouveau nom. L'Etat du temps éclaire avec ses hommes-rayons la route de l'humanité. Il a déjà fait une boulette de papier sale de tous les vieux savoirs. C'est l'exploit qu'il a fait au berceau. Il est vrai que vous le considérez comme un « jeu pour soi » (Evréïnov), nous nous allons quelque part, tantôt comme l'écume repoussés dans la mer, tantôt comme les sept meilleurs chevaux du Hyksôs, à la crinière de neige et au corps noir, lancés vers le poteau de la victoire par la main du cocher. En de nombreux domaines nous sommes devenus adroits plus que vous ne le pensez. Remarquez que cela fait déjà cinq ans que nous menons la guerre avec les meilleurs hommes du grand peuple (parce que l'un de nous est le meilleur : soit vous, soit nous) (par modestie nous supposons que c'est vous). Et quoi ? vous finissez par reconnaître par la bouche des « Nouvelles russes » que nos résultats sont extraordinaires et aveuglants...

Maïakovski a dans une œuvre inouïe « Le nuage en pantalon » fait pleurer Gorki. Il jette l'âme du lecteur sous les pattes d'élé-

phants déchaînés, nourris par sa haine. Le fouet de sa voix attise leur fureur. Kamenski dans son merveilleux « Stenka Razine » a habilement travaillé sur cet objectif : comment placer sur un buisson en fleurs cent rossignols et alouettes pour que Stenka Razine en sorte. Khlebnikov s'est noyé dans les marécages des calculs et on l'en a tiré de force. « Illumine la jeunesse à venir, tribu non encore vivante, O, Temps ! je suis content d'avoir pu te tenir aujourd'hui l'étrier. » Ainsi écrit, à ses débuts, Asséev avec un orgueil retenu qui connaît l'existence d'orgueils encore plus grands (Asséev et Pétnikov : « Létoreï »). Pétnikov a publié un Novalis et a travaillé à étudier les racines de la langue russe. Le feu, allumé dans un lointain camp littéraire, éclairé par le nom de Bojidar est issu d'autres rayons que le Nord. « Létoreï » et Oï konin » (3) : brise-glace du Don. Bojidar qui continue d'être le compagnon de deux ou trois hommes sur la route qui mène au Globe Terrestre a laissé un discours étonnamment beau sur « l'unique obus cognitif » et « la cathédrale des proies hors-sentiments ». En volant il s'est écrasé contre les murs du destin transparent. L'oiseau tombe et le sang dégoutte de son bec. « En vous, obsédante, se profile l'image de l'obus », « aviateurs légers nous ailons, unissant tout, pour l'unique voile de l'omniscience ». Voilà ses merveilleuses paroles. Nous atteignons Bojidar à travers la vibration reflétée dans les cœurs de ceux qui l'ont connu... » Est-ce qu'une telle volonté a été chantée jusqu'au bout, est-ce que la voie de cette démarche a disparu ? — a demandé Asséev qui répond : « Regarde à t'en faire mal, aiguise ton regard », « Nous frappons, nous frappons les anneaux des convulsions, Allons, allons à ta rescousse ». L'affliction est un bon terrain pour la volonté. Et à notre forge russe des cents fleuves se joignent les coups de marteau réguliers du Nippon. Nous allons vers un but commun, deviner la volonté de l'Asie = As + ts + u.

1916, publié en 1918.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

(3) « Oï konin dan okeln » (« J'aime tes yeux », tsigane) sous-titre du « Quatrième livre de vers » d'Asséev (1916).

Thèses pour un discours

Prennent la parole : KHLEBNIKOV et PETNIKOV

1. Nous sommes les chasseurs hâlés qui ont pendu à leur ceinture une souricière dans laquelle, terrifié, de ses petits yeux noirs tremble le *Destin*.
Définition du Destin comme souris.
2. Notre réponse aux guerres : la souricière. Les rayons de mon nom.
3. Le rayon de l'humanité. Les peuples comme rayons. Les merveilleuses cascades du nombre.
4. La brassée des équations du fatum. (Nous sommes les bûcherons de la forêt des nombres.) Les bras fatigués.
5. Le tapis précis des naissances. Le secret de l'humanité. Les rayons de Khlebnikov.
6. La senne des générations et sa mesure. Les lois de la machine du temps.
Il est fatigué, ce voyageur des siècles, offrons donc à sa main poussiéreuse un bouquet de petites fleurs bleues.
7. Qui a sauté le premier sur l'échine du fatum sauvage ?
Nous seuls.
Nous n'avons pas besoin de selle. Nous galopons, le fatum a tinté sous notre main.
Nos coups de rames. Suicide des Etats. Qui a tendu le glaive ?
Nous, qui sommes en selle.
8. Un nœud coulant sur la grosse jambe de la *Guerre*.
9. L'encerclement des langues. V comme rotation d'un point mobile autour d'un point immobile. Z comme égalité de l'angle de chute à l'angle reflété.
Les futures boucles des langues et l'horreur de leur simplicité.
Homme et sonne (Lettre à Petnikov).
10. Nous sommes le temps de la mesure. Les entrants du temps.
Beau sourire des siècles.
11. Sur le globule de sang. Sa généalogie.
Les connaissances. Les amis.
12. Sur l'hélium. Le rayon du monde. *Le monde comme poème*.

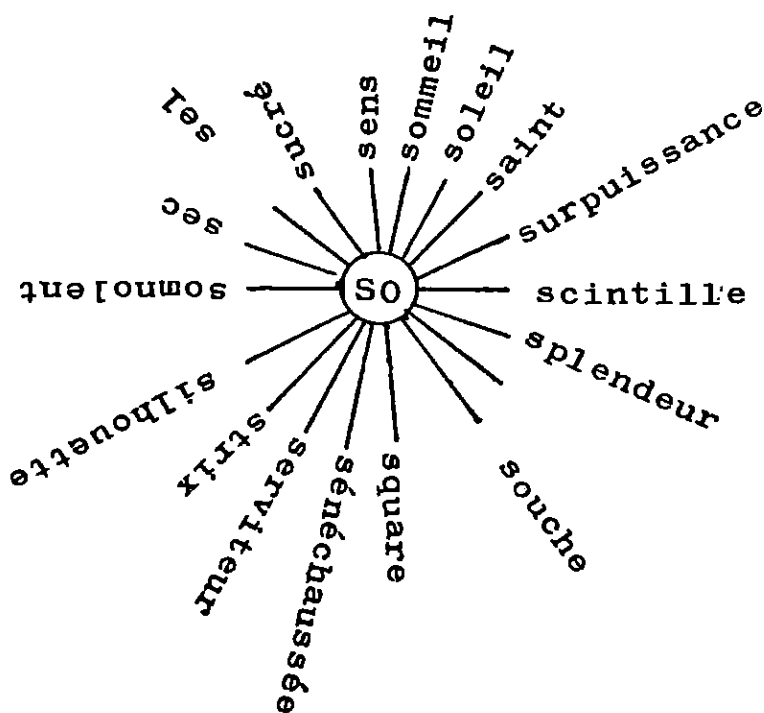
13. Gloire au soleil levant. Nous réparons la constellation branlante
du soleil et faisons sonner nos marteaux.
Redoutez de ne pas avoir confiance en nous. Nous sommes venus
à vous du futur, du lointain des siècles.
Contemplant votre temps du haut du rocher du *futur*.
Lisons nos vers. Discussion.

Avril 1917.

(Traduction *Yvan MIGNOT.*)

So

De quelle manière existe en *so* le domaine du sommeil, du soleil, de la surpuissance, du céleri, du sens, du sucré, de la souche, du square, du séjour, du consul, du simulacre, du sang.



Bien que le goût raffiné de notre époque distingue les nuances du salé et du sucré, en ces temps où le sel était cher, semblable en cela aux pierres précieuses, aussi bien les sels que le salé semblaient alors sucrés ; le céleri et le sel sont aussi proches verbalement que la gale et la galerie. Le sel est pour sa structure sonore inverse du sol (d'addition étrangère), par conséquent il inclut la signification d'addition intentionnelle, de consultat. Ce qu'il y a de commun au consul et au sel, aimé des bêtes et des anciens, c'est qu'ils sont envoyés pour augmenter les liens (*so*) entre ceux qui les ont envoyés 1) le pays lointain et 2) la nourriture, c'est-à-dire entre deux objets d'eux-mêmes incapables de se retrouver en société. Le sel provoque une attirance vers la nourriture et est appelé à instaurer paix et sympathie entre la bouche et le goût de la nourriture.

Le sec augmente le lien so entre les parties et les particules. L'eau dissout, et la boue qui coule en se desséchant forme le sec : en ce dernier les particules, après être devenues immobiles, sont entrées dans le so. Sirop ou sucré. La signification de la seine est claire, en tant qu'elle lie le mouvement de la prise et qu'elle apparaît comme so par les liens qu'elle instaure entre le chasseur et sa proie. Le sang commun aux descendants est la souche, c'est-à-dire : les gens de la même tribu sont liés par une vérité et des mœurs communes, et ils s'avancent ensemble, de manière so. Le séjour est le lieu où les hommes se trouvent en so avec la terre, ou l'axe immobile des hommes ; le square est la même chose pour les plantes. Le sens est une espèce de consul envoyé entre les hommes ; simuler signifie être un consul envoyé dans le sens ; célébrer signifie concevoir pour les autres ; le son est le récepteur du sens, le serviteur l'exécuteur du sens.

Si celui que l'eau a quitté est sec, alors le sampan, le seau sont ce qui empêche l'eau de s'écouler, ce qu'elle ne peut traverser.

Si la rincée est la source de monticules sur la route, si le prince est la source, la cascade des ordonnances (ordo), alors ce qui est séant est la condition d'existence des strix et strigidés, c'est-à-dire de seringas peu mobiles, aux mouvements malhabiles ; les gentilshommes immobiles, taciturnes en société sont appelés hiboux (strix). D'ailleurs comme le sommeil est la situation même de l'immobilité — le so en soi-même, le strix est l'animal du sommeil. Somnolent signifie près de sommeiller.

Écrit certainement en 1912, publié 1940. (Le titre est de nous.)

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Pro domo

Dans « Le Dieu des vierges » j'ai voulu prendre le principe slave pur dans son essence tilleul d'or, ceci par des fils tendus de la Volga à la Grèce. J'ai utilisé des mots slaves polabes (Léuna).

V. Brioussov a eu tort d'y voir de la création verbale.

Dans « Les enfants de la Loutre » j'ai pris les cordes de l'Asie, son aile de fonte hâlée et, donnant des destins différents des deux au cours des siècles, tout en m'appuyant sur les traditions les plus anciennes du monde, celles des Orotches, concernant l'état igné de la terre, j'ai obligé le Fils de la Loutre, armé d'une lance, à se jeter sur le soleil et à détruire deux des trois soleils, le rouge et le noir.

Ainsi l'Orient donne l'essence fonte des ailes du Fils de la Loutre, alors que l'Occident en donne l'essence tilleul d'or.

Les différentes voiles créent une construction complexe, parlent de la Volga comme du fleuve des Indo-russiens et utilisent la Perse comme angle formé par les droites russe et macédonienne. Les légendes des Orotches, antique tribu de l'Amour, m'avaient frappé, et j'ai projeté de construire une conscience pan-asiatique en chants.

Dans « Ka » j'ai donné un écho harmonique des « Nuits égyptiennes », l'attrance qu'a pour le Nil et sa chaleur extrême la tempête de neige du Nord.

On a pris pour limite de l'Égypte l'année 1378 avant J.-C., où l'Égypte brisa ses croyances comme une brassée de fagots et où les divinités individuelles furent remplacées par le Soleil aux cheveux-bras, rayonnant d'hommes. Le Soleil nu, le disque nu du Soleil devint pour un certain temps, par la volonté du Mahomet de l'Égypte, Aménophis IV, l'unique divinité des antiques temples. A définir ceci en termes de terres, on trouve dans « Ka » un son d'argent, dans « Le dieu des vierges » un son d'or, dans « Les enfants de la Loutre » un son de cuivre ferreux.

La voix asiatique des « Enfants de la Loutre » ;

Slave du « Dieu des vierges » et

Africaine de « Ka ».

« Vila et le sylvain » est l'union de la réflexion artistique balkanique et sarmate.

La ville est abordée dans « La marquise Desaix » et « Le diabolotin ».

Dans mes articles je me suis efforcé de motiver raisonnablement le droit à la prévision, en créant une conception juste des lois du temps, et dans ma doctrine du verbe j'ai de fréquentes discussions avec $\sqrt{-1}$ de Leibniz.

Les petits écrits ont une valeur lorsqu'ils commencent le futur, de la même manière qu'une étoile filante laisse derrière soi un sillage de feu ; ils doivent avoir une vitesse telle que le présent en soit transpercé. Pour l'instant nous sommes incapables de déterminer ce qui crée cette vitesse. Mais nous savons qu'un écrit est réussi lorsque, pierre de l'avenir, il enflamme le présent.

Dans « Le criquet », dans « Vrévréavri », dans « O, irez » se tenaient les nœuds de l'avenir : l'apparition timide du dieu du feu et son clapotis joyeux. Lorsque je remarquai la ternissure subite de ces anciens vers, lorsque le sens qu'ils recelaient fut devenu le jour présent, je compris que la patrie de la création était le futur. C'est de là que souffle le vent des dieux du verbe.

C'est en pleine folie que j'écrivis la « Cabriole » et ce n'est qu'après avoir vécu sur moi-même ses vers « Non acul... lu canon » (la guerre) et avoir ressenti qu'ils étaient ensuite devenus vides, « ça bute je rue, hâve, éva heure-jet : ubac », que je les conçus comme les rayons reflétés de l'avenir, lancés par le « je » inconscient dans le ciel de la raison. Les courroies taillées dans l'ombre du fatum et l'esprit qu'elles entravent resteront le présent jusqu'à ce que l'avenir advienne et qu'alors les eaux de l'avenir où s'est baignée la raison se soient asséchées et que le fond apparaisse.

Trouver, sans briser le cercle des racines la pierre magique permettant de transformer les mots slaves l'un dans l'autre, de les fusionner librement, telle est ma première attitude envers les mots. C'est le mot autotressé hors de la vie pratique et de l'usage quotidien. Après avoir vu que les racines ne sont qu'un spectre dissimulant les cordes de l'alphabet, trouver l'unité globale des langues du monde, construite à partir des unités de l'alphabet, telle est ma seconde attitude envers les mots. C'est la voie qui mène au langage transrationnel universel.

Lorsqu'ils furent écrits, les mots transrationnels « mantch, mantch ! » prononcés par Akhenaton mourant (dans « Ka ») provoquèrent presque de la douleur ; je ne pouvais les lire, voyant des éclairs entre eux et moi ; maintenant ils ne me sont rien. Pour quelle raison je ne le sais moi-même.

Mais lorsque David Bourliouk peignit un cœur que traversaient les canons sévères de l'avenir, il avait raison comme interprète de l'inspiration : elle est la route du sabot de l'avenir, de ses fers métalliques.

J'ai écrit « Ka » en une semaine environ, « Les enfants de la Loutre » en plus d'un an, « Le dieu des vierges » en douze heures d'écriture ininterrompue sans la moindre correction, du matin au soir. Je fumais et buvais du thé fort. J'écrivais fébrilement. Je donne ces indications pour montrer combien les conditions de création sont diverses.

« Zoo » fut écrit au zoo de Moscou (1).

Dans « Madame Lehnin » j'ai voulu trouver les « infiniment petits » du verbe artistique.

« Les enfants de la Loutre » dissimulent un travail protéiforme opéré sur les grandeurs : le jeu des quantités caché par la pénombre des qualités.

En tant qu'il ne comporte pas une seule correction, qu'il a surgi par hasard et subitement comme une onde, une détonation de la création, « Le dieu des vierges » peut servir à l'étude de la pensée démente.

Tout aussi subitement fut écrit « Le diabolin » qui ressemble à l'incendie rapide des couches du mutisme. Le désir de comprendre le mot « rationnellement » et non transrationnellement a mené au naufrage de l'attitude artistique envers le mot. J'avance ceci comme avertissement.

J'ai collationné durant dix ans les lois du temps, et la promesse de les découvrir je l'ai écrite sur un bouleau (dans le village de Bourmakino, province de Iaroslavl) dès que j'eus connaissance de Tsoushima.

La prévision, faite plusieurs années auparavant, de la chute de l'Etat en 1917 en constitue un succès éclatant. Il va de soi que cela ne suffit pas pour attirer sur elles l'attention du monde savant.

Je conjure les artistes de l'avenir de tenir les journaux précis de leur esprit : de se contempler eux-mêmes comme le ciel et d'inscrire avec précision le lever et le coucher des étoiles de leur esprit. Dans ce domaine l'humanité ne possède que le journal de Marie Bachkirtseva et rien d'autre. Cette misère spirituelle du savoir concernant le ciel intérieur est la raie noire de Fraunhofer la plus évidente de l'humanité contemporaine.

La loi des rapports multiples opérant dans le temps de la corde de l'humanité est pensable pour les guerres, mais il est impossible de la construire pour le ruisselet de temps d'une vie

(1) En fait à Pétersbourg.

individuelle : les points d'appui manquent, il n'y a pas de journaux intimes.

Ces derniers temps j'ai abordé l'écriture numérique, traçant par le nombre la tête éternelle de l'univers, telle que je la vois et d'où je la vois. Cet art qui se développe à partir des lambeaux des sciences modernes est comme la peinture ordinaire, accessible à tous, et est destiné à absorber les sciences naturelles.

Je remarque clairement en moi-même les rayons de la roue récurrente et travaille sur mon journal pour saisir au filet la loi de la récurrence de ces rayons.

Dans le désir d'introduire la langue transrationnelle dans le champ rationnel je vois l'arrivée du vieux rayon de ma roue. Quel dommage que je ne puisse parler de ces rayons de récurrence de la vie que par allusions verbales.

Mais peut-être que bientôt ma situation se modifiera.

Écrit au printemps de 1919, le titre est dû à Roman Jakobson.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Autobiographie

Je suis né le 28 octobre 1885 un campement de nomades mongols adeptes de Bouddha, dont le nom est « Khanskaïa stavka » (Campement du Khan), dans la steppe, fond asséché de la mer Caspienne (mer des 40 noms). Lors du voyage de Pierre le Grand sur la Volga mon ancêtre lui offrit une coupe de ducats provenant de brigandages. Dans mes veines il y a du sang arménien (les Alabov) et du sang des Zaporogues (les Verbitski), dont la nature particulière se fit sentir dans le fait que Prjévalski, Mikloukha-Maklaï et autres chercheurs de terres étaient les descendants des oisillons de la Setch.

J'appartiens au lieu de Rencontre de la Volga et de la mer Caspie (Sigaï). Plus d'une fois au cours des siècles il a tenu dans ses mains la balance de la cause russe et en a fait pencher le fléau.

J'ai contracté des liens matrimoniaux avec la mort et suis donc marié. J'ai vécu sur la Volga, le Dniepr, la Néva, Moscou, Goryn.

Après avoir traversé l'isthme qui réunit les bassins de la Volga et de la Léna, j'ai détourné quelques poignées d'eau de la mer Caspienne pour les faire couler vers l'océan glacial.

J'ai traversé le golfe de Soudak (trois kilomètres) et la Volga près d'Enotaïevsk. J'ai monté les chevaux indomptables d'écuries ne m'appartenant pas.

J'ai exigé dans mes interventions de débarrasser la langue russe des détritibus des mots étrangers, après avoir réalisé tout ce qu'on peut attendre de dix lignes.

J'ai publié « O irez riards », avec 365 48 j'ai donné aux hommes les moyens de prévoir l'avenir, j'ai trouvé la loi des générations, « Le dieu des vierges », où j'ai peuplé d'ombres lumineuses le passé de la Russie, « Amitié champêtre », à travers les lois de la vie quotidienne de l'humain j'ai percé une fenêtre donnant sur les étoiles.

J'ai une fois publié une proclamation aux Serbes et aux Monténégrins à propos du pillage de la Bosnie-Herzégovine, proclamation qui a été en partie justifiée quelques années après, lors de la guerre

des Balkans, et en faveur des Ougrorusses rangés par les Allemands dans la catégorie du règne végétal.

Le continent, en s'éveillant, confie son sceptre aux gens des provinces maritimes.

En 1913 j'ai été nommé grand génie de notre époque, estui titre est par moi conservé à ce jour.

Je n'ai pas fait mon service militaire.

Ecrit certainement en 1914.

(Traduction Yvan MIGNOT.)

Lettre à N. I. Koulbine

Tsaritsyne, novembre-décembre 1916.

Nikolaï Ivanovitch,

Je vous écrit de l'infirmerie du « détachement des galeux ». Je suis ici momentanément libéré de ces occupations militaires qui me vont si mal qu'elles me semblent être un châtiment et une torture ; malgré cela ma situation reste pénible et indéterminée. Je ne parle pas du fait que me trouvant parmi cent hommes souffrant de maladies de la peau, que personne n'a soigné avec précision, on peut tout attraper, la lèpre y compris. Qu'il en soit ainsi. Mais ensuite ? A nouveau l'enfer de la métamorphose du poète en animal privé de raison avec lequel on tient des propos de palefreniers, et à qui, en guise de douceur on serre la ceinture, le genou appuyé sur le ventre, si fort qu'il en a la respiration coupée ; où d'un coup au menton on m'a obligé ainsi que mes camarades à avoir la tête haute et l'air ravi, où je deviens le point de rencontre de rayons de haine, parce que /autre/ je ne suis ni foule ni troupeau, où à tout argument il n'y a qu'une réponse : que je suis encore vivant alors que des générations entières sont exterminées à la guerre. Mais est-ce qu'un mal peut être la justification d'un autre mal et de leur chaîne ? Je ne peux devenir qu'un disciplinaire avec pour tout avenir la compagnie de discipline. Les marches, les ordres, le meurtre de mon rythme me rendent dément à la fin des exercices du soir, et j'ai totalement oublié où est ma jambe gauche et ma droite. De plus du fait que je suis profondément absorbé je suis totalement privé de la possibilité d'obéir suffisamment vite et bien.

Comme soldat, je ne suis absolument rien. Au-delà de l'enceinte militaire je suis quelque chose. Bien qu'avec un point d'interrogation, et précisément ce qu'il manque à la Russie qui au début de la guerre a eu beaucoup de bons soldats (des animaux forts, endurant qui sans raisonner obéissaient et s'étaient débarrassés de leur raison comme d'une paire de /chaussures/ moustaches). Et elle a peu ou moins des autres. Je ferai un enseigne exécrationnel.

Et que ferai-je du serment militaire, moi qui ai déjà prêté serment à la Poésie ? Si la poésie me souffle de faire un /calembour/ trait d'esprit de ce serment. Et ma distraction ? Au service militaire je ne serais à ma place que dans un seul cas : si l'on me donnait dans une compagnie hors-cadres un travail dans les plantations (pêche, potager), ou un poste responsable et captivant à bord du vaisseau aérien « Mouromets ». Mais ce second point est

impossible. Le premier, bien qu'il soit tout à fait supportable, est néanmoins stupide. Un poète a un rythme complexe, voilà pourquoi le service militaire lui est particulièrement pénible, qui lui impose le joug d'une autre série continue de points de retour, série qui part de la nature de la majorité, c'est-à-dire d'agriculteurs. Ainsi, vaincu par la guerre, je serai obligé de briser mon rythme (le sort de Chevtchenko et d'autres) et de me taire en tant que poète. Cela ne me sourit nullement et je continuerai à crier pour qu'un inconnu sur le bateau me lance une bouée de sauvetage.

Grâce aux injures monotones et pesantes, en moi meurt le sentiment de la langue.

Où est la place de l'Eternelle Féminité sous les obus de 45 des lourdes injures ?

Je sens que certains domaines et châteaux de mon âme ont été déracinés, égalisés au niveau de la terre et détruits.

De plus je dois m'engager sur la voie des faveurs et droits particuliers, ce qui provoque l'animosité de mes camarades qui ne comprennent pas qu'il puisse y avoir des raisons suffisantes autres qu'une jambe en moins ou des douleurs dans le ventre. Je suis attaché du plus fort de la campagne pour le futur.

Et maintenant je me demande ce qui va se passer.

C'est pourquoi, comme je suis utile à tous dans le domaine du travail pacifique et rien au service militaire, même ici on m'a reconnu « homme physiquement sous-développé ». Il y a longtemps qu'on ne m'appelle plus il, mais « ça ».

Je suis un derviche, un yogin, un Martien, tout ce qu'on voudra, mais pas un simple soldat d'un régiment d'infanterie de réserve.

Mon adresse : Tsaritsyne. Infirmerie militaire du 93^e régiment d'infanterie de réserve « compagnie des galeux » soldat V. K.

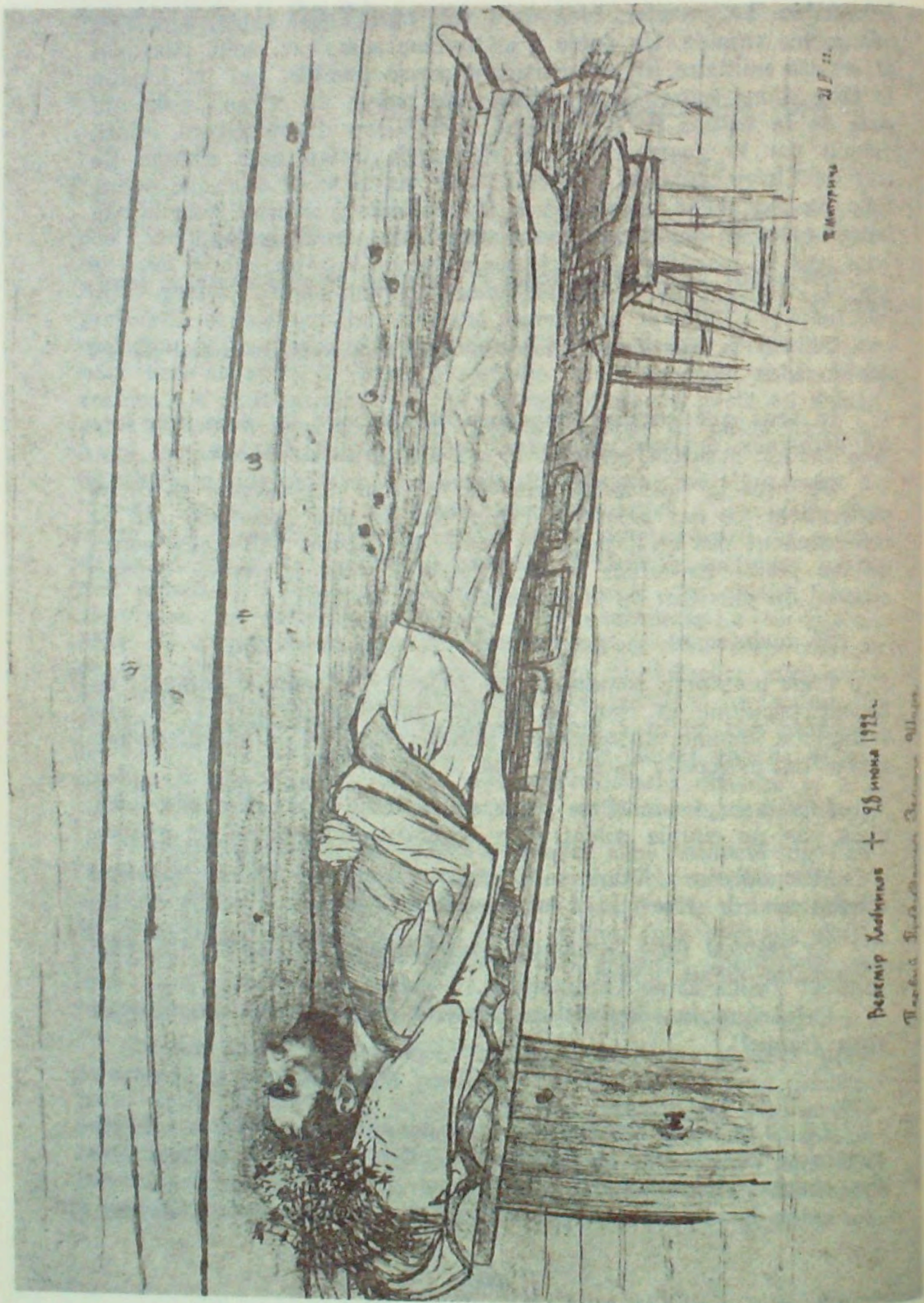
J'y resterai deux semaines. Le médecin-chef Chapiro est assez débonnaire /mais sévère/.

Celui qui vous envoie ses respects et a déjà été secouru par vous (rappel).

VÉLIMIR KHLEBNIKOV.

Le 29 février à Moscou vient d'apparaître la société des « 317 » membres. Voulez-vous en faire partie ? Il n'y a pas de statuts, mais des choses en commun.

(Traduction Yvan MIGNOT.)



20. 11.

В. Мещеряков

Рисунки Кашинских + 28 июня 1922.

Таблица Рисунки Кашинских 9/11/22

Maïakovski beau parleur et spirituel.

Khlebnikov silencieux et emprunté.

Cela, nous ne le savions pas. Nous lisions des livres : « toutes les œuvres de Maïakovski », tiens donc ? C'était un volume carré, joufflu, des majuscules imposantes, exactement comme une enseigne de boulangerie que l'on a fermée. Autrefois, il n'y avait pas de titres de ce genre...

Est-ce que les éditions de Khlebnikov sont populaires ? N'est-ce pas amusant ? Je ne comprenais pas la théorie de la relativité. J'ai étudié les mathématiques. Il est vrai que je les ai oubliées, mais je peux à nouveau étudier.

Nous nous préparions à la poésie. Ce n'est pas un passe-temps, c'est une affaire vitale, ce n'est pas une conversation autour d'un verre de vodka (ne prenez pas ceci pour de la propagande anti-alcoolique).

Le célèbre critique Chklovski se plaint de ce que la correspondance ne fasse pas partie des « œuvres » complètes. C'est aussi une science que de lire une correspondance. Nous réduisons la littérature à la lecture des inscriptions « interdiction de fumer », « entrée interdite », « passez ». On les lit. On passe outre ou on ne passe pas outre.

Les découvertes littéraires ne sont belles que dans l'homme. Dans le passé, le présent, le futur. Beau au sens de l'élevé et du trivial. *L'Odysée* est un roman qui parle des hommes, *Don Quichotte* d'un maniaque qui s'imaginait être le sauveur des hommes, *Guerre et paix* est un roman qui parle d'hommes merveilleux qui ne peuvent rien faire de bien.

a) Dans le passé.

Le mot merveilleux d'un homme merveilleux. Les rêves et le rêveur.

b) Le penseur, Le découvreur d'un nouveau mode d'expression des pensées.



LES ANNÉES DE LA RÉVOLUTION

Existaient seulement des librairies.

Khlebnikov, les imaginistes, les futuristes, le Proletkult.

Nous cherchions des *mots* pour exprimer cette peur que nous éprouvions devant la *mort* de la culture.

Khlebnikov n'avait pas peur, et avec raison ; c'est pourquoi nous l'avions « élu » chef en poésie.

Tentatives pour exprimer d'une manière nouvelle le déjà-vu.

Nous méprisions l'ancienne manière de s'exprimer. Elle nous semblait mensongère puisqu'elle ne préservait pas la culture.

Je ne voyais pas Khlebnikov. Le poète tel qu'il est.

Je voyais Essénine, Maïakovski, de nombreux poètes aujourd'hui prospères.

Les hymnes des Mayas : « les dieux cuisent des poteries ».

Picasso fait de la maïolique. On a trouvé dans des poteries en grès des Manuscrits de la Mer Morte.

Et Khlebnikov fut un de ces grands potiers. Il est le verbe des temps.

Le mot comme pousse.



NOTRE ÉPOQUE

Qu'est-ce que par exemple Bounine ? Et qu'est-ce que Khlebnikov ?

Si dans le passé Khlebnikov est intervenu comme chercheur du mot, aujourd'hui, c'est comme penseur qui tente d'exprimer quelque chose de très grand.

Bien sûr le bilan du temps, ce n'est pas essentiel.

Il cherchait des mots pour exprimer l'âme de l'homme contemporain. Il était optimiste. Au fond, quelles saines pensées, quelle joie de vivre ! Et c'est vraiment dommage que peu de choses en reste.

C'est simplement comme on en a l'habitude chez nous. Dans les pays pauvres on ramasse le moindre épi. Mais chez nous, dans les profondeurs, périclent des gerbes entières de grains. Les parents ont conservé quelque chose, les autres non.

QU'AVONS-NOUS DÉCOUVERT CHEZ KHLEBNIKOV QUAND NOUS SOMMES DEVENUS PLUS AGÉS ?

Dans la période primitive de notre œuvre nous nous sommes en fait souciés de façade.

Maintenant, la maison commence à se peupler d'habitants.

Maison neuve, gens nouveaux, pensées nouvelles.

Là, dans cette action psychologique approfondie, c'est Khlebnikov qui nous a aidé.

Largeur de vue. Richesse des associations. Historicité immense allant jusqu'à la barbarie : la société aristocratique, et le peuple.

Et actuellement ; les hommes du futur.

Il imposait la réflexion.

Les chiffres : pressentiment du temps, et ce n'est ni plus ni moins que la compréhension de la psychologie des hommes. Des horoscopes peut-être ? Khlebnikov prosateur.

(Traduction Blanche GRINBAUM.)

Il s'agit des notes que V. Ivanov (1895-1963), l'auteur du « Train blindé 14-69 », « Nous allons en Inde »..., grand admirateur de K., prépara pour un discours prononcé en 1960 lors d'une soirée consacrée au poète, à la Maison des Littérateurs.



Делкмир Хусеинков
18.05.1922

Бухара вилояти
Хатирчи йиғини 1850-1926
Дарданиш мазлими
Хатирчи йиғини 1890-1941
Петр Да
Милути
1936

Réenterrement de Khlébnikov
gelure, glaçure et froidure.
A part nous, peu nombreux, nul écho
Froidure, gelure.

La tête nue
nous nous inclinons sur les deux mètres
du trou où on va le mettre
c'est pour ça qu'on est venu.

Ex-génie, ex-sylvain
ex-démon, ex-divinité
Khlébnikov depuis longtemps délité :
de poussière le creux de la main.

On l'a déterré de Novgorod
ramené enfouir à Moscou.
Le réenterrement est plus simple et de beaucoup
dans le réel que quand on rêve et brode.

Un petit tas de gens
qui collent transis à un petit tas de poussière
et janvier qui les transperce, le brigand :
qui leur rougit les paupières.

Ici sont les rares lecteurs
de ses rares bouquins
les touchants zélateurs
qui s'y sont retrouvés un brin

Avant de l'ensevelir
nous allons discourir
et tant qu'il ne sera pas inhumé
nous n'allons pas couvrir

nos crânes déplumés.
Ni cheveux gris ni calvitie
ne couvrira ici
aucun des aigles réunis.

Les vieux aigles se serrent
entrechoquant leurs serres
et tant que retentissent des éloges
la froidure les ronge.

Combien l'hiver peut-il sévir !
Arrête, instant, un instant
j'ai ce travers irritant
de vouloir tout mettre en mémoire :

Le cimetière et les oreilles
que le gel rend bleu-groseille
les discours, les roses tendres
et le gel à pierre fendre !

Non tant que je serai en vie
cela peut bien durer toujours
pas question que je l'oublie
de Khlebnikov le retour :
de la poussière à la terre,
des sons à la langue.

Ma mémoire en soit la gangue.

(Traduction Léon ROBELL.)

Quel que soit celui qui nous ordonne :

assez !
 Nous ne buvons pas, et à cela nous buvons,
 écrivons à faire hurler de douleur le papier,
 non avec une plume

mais une lance d'acier.
 S'empiffrent les générations.

Et sous la cravache rouge des louanges
 le chuchotis gris de l'irritation
 les vers s'enfuient dans les angles,
 Et les tiroirs.

Survivre aux ruines

Pas plus pain que lait bénis, mais par contre Khlebnikov !
 Comme psalmodiant mâchaient les vieilles
 la mie spongieuse de la polémique.
 Partagent les contes avec une lame de damas
 l'amer, le pauvre, l'affamé (1)

ce n'est pas mal,
 mais dès que monte l'odeur de panade de la ballade,
 les vieilles vont rejoindre leurs blocs (1).

Elles monteront sur les épaules des bat-flanc
 et elles s'en souviendront des pâturages d'été :
 le fumet aromatique de la viande
 montant des marmites bouillantes de l'épopée !
 Ah ! les carcasses croustillantes des gazelles.

Oh, brûlants les bois de bouleaux.
 (L'aube a embrasé la froidure,
 la mésange ne bouge pas, peu lui chaut.)

Les calories des petits pains lyriques,
 les miches de seigle de la prose,
 la viande de rossignol rôtie
 dans l'huile extraite de la rose.

Et le caviar de saumon, savoureux caviar
 sur un croûton, écorce raboteuse !
 (... aiguillonnait la grande loi de la continuation,
 de sels océaniques en rivières).

A la tragique progression
 dans la gorge
 dans le cours, du discours asséché
 buvons !...

Tiré du recueil « L'année du Singe », Alma-Ata, 1967.
 (Traduction Yvan MIGNOT.)

(1) Les écrivains (et poètes) : Gorki, Blédny, Golodny... et Blok.

Entretien avec Henri Meschonnic

Les interventions d'Henri Meschonnic sont nombreuses, ces dernières années. Trois volumes de réflexions sur la théorie de la littérature et de la traduction : « Pour la poétique », « Pour la poétique II », « Pour la poétique III », un recueil de traductions : « Les Cinq Rouleaux », un recueil de poèmes : « Dédicaces proverbes » ont permis de situer une démarche qui n'hésite pas à revenir sur elle-même, à reprendre, pour les nuancer ou les infléchir, les éléments d'un travail en perpétuelle gestation et qui englobe tous les domaines de la recherche théorique en France aujourd'hui. Son activité au département de littérature de l'Université de Vincennes est également importante pour qui s'intéresse aux effets idéologiques de l'enseignement de la littérature et à sa fonction. C'est à propos de cette situation de professeur dans l'ensemble de son travail que j'ai posé ma première question.

HENRI MESCHONNIC. — Je n'apporterai que des bribes de réponse à une question d'ensemble, située par les changements des conditions du travail intellectuel, et, en particulier, par mon enseignement à Vincennes. La dégradation des conditions de vie a ici un retentissement immédiat : essoufflement à acheter des livres. Numéros de revue n'en parlons pas. Dans un projet général qui étouffe, graduellement, du secondaire au supérieur, après les langues dites mortes, la philosophie, le russe (et toutes les langues « rares »), l'histoire, les réformes du pouvoir ne font que pousser un peu plus la déculturation, le sous-développement intellectuel grandissant — autant pour la « recherche » en littérature qu'en linguistique.

D'un autre côté, se constate, sauf exceptions, l'échec de l'interdisciplinaire. Confondu avec le pluri. Exemple : le relâchement de plus en plus grand des liens d'enseignement entre la littérature et la linguistique. Par rapport à certains projets d'il y a quelques années. Il est vrai qu'on peut se réjouir de toute fin d'un mythe — que dénonçait déjà Althusser, dans *Philosophie et philosophie spontanée des savants* : des ignorances mutuelles juxtaposées ne pouvait sortir qu'un éclectisme stérile. Cela par opposition au cas où « une discipline « passe une commande » justifiée à une autre, sur la base de liens organiques réels entre les disciplines » (livre cité, Maspero, 1974, p. 47).

Mais le rapport des forces politiques n'est pas étranger au durcissement des positions traditionnelles dans l'Université, qui détiennent en gros plus que jamais le pouvoir (le comité consultatif, les concours). De ce point de vue, mal 1968 aura amorcé un sérieux déclin et affaiblissement de l'université française. Il coïncide avec un recul du structuralisme, le philosophique le plus récent allant à l'idéologie du désir. Aussi, il me semble que beaucoup d'étudiants et d'écrivains aujourd'hui sont poussés vers une pratique intellectuelle qui enlève à l'histoire les problèmes du langage (disciples de Blanchot, et, par d'autres médiateurs, heideggerianisés), poussés vers la fuite classique de la (re)-sacralisation, en même temps qu'ils trouvent de moins en moins de débouchés universitaires, par la raréfaction des postes. Déchet intellectuel et sous-prolétarianisation des intellectuels me semblent liés. Mais il y a, épars chez quelques étudiants, des indices d'insatisfaction contre ces maîtres à penser. De ce point de vue, malgré son état appauvri, dégradé (d'où quelque émigration, compréhensible), Vincennes reste, je crois, l'une des Universités où, malgré les mauvaises conditions de travail (qui creusent l'écart entre le savoir et le débutant, accentuent l'élitisme, le côté « faculté de

3^e cycle », et inversent la pyramide nécessaire à la transmission non du savoir mais d'une théorie critique), il continue de se faire un travail qui n'est pas seulement de reproduction, mais de transformation de l'idéologie. En quoi l'enseignement reste bien un endroit stratégique de combat. Le pouvoir le sait, sinon il ne tendrait pas à tellement réformer dans le sens où il le fait.

C'est pourquoi enseigner la poétique me semble travailler à construire les rapports par lesquels la situation d'enseigner, la situation de la poésie et de la poétique, démontrent, par l'examen théorique du langage, une dialectique du poétique et du politique.

HENRI DELUY. — Le rapport entre la pratique et la théorie... comment fonctionnent des notions issues d'une pratique (le marxisme, la psychanalyse) par rapport à un domaine où la pratique est elle-même fondamentale ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas été capables de faire naître de la pratique directe de la littérature des notions nées de cette pratique propre, à part la tentative des formalistes russes ? Dans ce cadre, où situer la traduction ?

HENRI MESCHONNIC. — Par opposé à toute l'histoire de la poétique, depuis Aristote, je crois en effet que mon travail, s'il est un effort théorique, n'est possible — avec et malgré ses obscurités — que parce qu'il est la théorisation d'une pratique. Ni discours prescriptif, ni activité spéculative, ni recherche historique ou comparative. De soi. Ici, par opposé à Etiemble. Bien sûr, il passe par l'histoire, nécessairement même, et de culture en culture. Mais je ne crois pas que le comparatisme ait assez de fondations théoriques pour apporter autre chose que des juxtapositions. Sans privilégier l'ignorance. Simplement contre l'illusion d'une complémentarité des cultures. La convergence des questions ici révèle plusieurs points. D'abord, il faudrait parer l'erreur que, historiquement, des notions ne seraient pas nées de cette pratique propre. A part la rhétorique, issue d'une activité sociale concrète, propre à la démocratie grecque, il y a eu par exemple des arts de seconde rhétorique, d'Eustache Deschamps à Ronsard et Du Bellay, qui ont été, à leur mesure, une filiation de la pratique à la théorie. C'est après, que cette tradition devient prescriptive et meurt en scolarité au XIX^e siècle. Elle est relayée par le fragment : les notes de Racine sur la poétique, celles de Novalis, de Baudelaire, de Hugo. Mais *Littérature et philosophie mêlées*, ça recommence un rapport devenu considérable, chez Mallarmé, Hopkins, Ezra Pound, et chez Valéry — où se referme une tradition, par ses refus.

Demander que de la seule pratique de la littérature naissent les notions pour la penser est une question inextricable. Car elle montre en même temps une exigence et une impossibilité. Exigence de penser une spécificité. Impossibilité de penser cette spécificité (cette inconnue) seule. Comme une activité définissable *par elle-même*. Mais rien ne se définit par soi-même. Y compris les sciences, qui ont besoin du langage, et qui sont dans des variables culturelles, extra-scientifiques, qui les pénètrent moins ou plus. C'est pourquoi la question de la spécificité n'a pu être isolée que sur le plan spéculatif ou prescriptif (la rhétorique, la philosophie du langage). Les formalistes ne sont pas séparables de leur réaction contre le sociologisme russe militant qui les précède, les entoure et les enterre, et contre le symbolisme. D'où le côté polémique de leurs concepts.

Alors, le problème des interactions, des emprunts, ou des transferts. Transfert impliquant métaphore. C'est bien parce que la littérature est une activité sociale et, jusqu'à nouvel ordre (ou « division du travail ») inscription d'un *je* qui fait qu'on s'y reconnaît, qu'on s'y retrouve, à travers des siècles et des langues — chaque fois autrement — que la notion de pratique d'écriture vient aujourd'hui en contact avec la réflexion issue du marxisme.

et avec la psychanalyse. En contact *comme* des langues en contact. Ce qui est bien dire que, chaque fois, la *pratique* y signifie autre chose. Et vouloir en tirer une archi-langue qui les subsumerait toutes les trois ne peut pas avoir de sens : ce qu'on appelle le freudo-marxisme, je suppose. On reconnaît assez bien deux types de réflexion et d'écriture, fréquents, ici-maintenant.

Dans le cas, par exemple, de la contamination entre la pratique analytique et la pratique de l'écriture, c'est les variétés qui imitent le discours du schizophrène. On touche aussi, alors, au problème du rapport entre langage et métalangage, à travers la psychanalyse, surtout à travers Lacan. Problème inséparable d'autres lignes : celle de Heidegger, mais aussi celle de Joyce. C'est-à-dire un écrire qu'écrit non seulement *dans* un savoir, mais *avec* le savoir. *Qui sait ce qu'il fait, qui fait ce qu'il sait.* Programmé, volontariste. Il fait un continuum de la page et du divan. Et du fauteuil derrière le divan. Il fait bien, à sa façon, une archi-langue. Il confond la pratique de l'analyse et le discours (*de, sur, dans, hors de*) l'analyse.

Dans le cas du marxisme, comme on n'a pas affaire à une pratique du marxisme (la seule *pratique* du marxisme étant politique), mais à une pratique du discours marxiste, on ne constate pas de mise en œuvre qui fonde les deux « langues ». Il s'agit plutôt de discours théoriques qui, portant la littérature sur le terrain de leurs concepts (terrain où ces concepts peuvent correspondre à une pratique) présupposent par là-même un impensé de la spécificité-écriture, qu'ils *traduisent* dans leur « langue » par la notion d'*autonomie (relative)*. Confusion célèbre, mais non résolue, parce que ne peut pas être résolue une question qui n'est pas posée. Et que le marxisme, dans l'histoire de sa pratique, n'a pas construit une théorie de cette spécificité. Ni du langage. Bien qu'ici nous ayons deux apports importants de marxistes écrivains : Brecht et Benjamin.

Ainsi, chaque fois, une pratique spécifique. Est-ce parce qu'il n'y a pas de spécificité de l'écriture comme pratique, que la théorie de la littérature va chercher le marxisme, et la psychanalyse ? Non, puisque, dans chaque cas, autant elle y trouve, plus qu'une information, une formation déterminante, autant elle ne s'y retrouve pas. Ce qui, justement, demande une théorie critique. Celle des rapports entre le langage, la littérature, l'histoire, l'inconscient.

Si une théorie n'est possible qu'en rapport avec une pratique (sous peine de n'être qu'une spéculation), la traduction est le terrain d'une poétique expérimentale et critique qui lui est indispensable. Il ne s'agit plus de redonner une place sociologique ou historique, qui lui était méconnue, à la traduction. C'est chose faite. Il ne s'agit plus non plus de constituer une linguistique de la traduction. Il s'agit de montrer, par la mise en question de cette linguistique même (sans parler des spécialistes de l'antithéorie), l'interaction inséparable du poétique et du politique dans la traduction, de l'écriture et de l'idéologie. Ainsi la traduction en langue basique pour public populaire (théorie de Nida répandue et régnante comme la vulgarité) est inséparable du primat (dépassé) de la théorie de l'information qui réduit le langage à l'information, au stimulus-réponse (avec pour base la monosémie), et réduit les noyaux à des universaux, exclut donc la poésie comme *surplus* à rajouter pour public lettré, et par là elle court à la victoire des moyens de masse, renforce les clivages socio-culturels, la déculturation des « masses ». Sa politique est celle de sa théorie du langage, et de sa théorie de la poésie. Travailler à démontrer que sa théorie du langage et de la poésie est intenable et périmée, et qu'elle est la forme théorique d'un vieux colonialisme culturel qui s'est déplacé, c'est travailler à la détruire. Pour installer une traduction-décentrement, et non annexion. Et justement une pratique de la spécificité culturelle, linguistique, poétique.

HENRI DELUY. — Quelle interprétation donnerais-tu de tes recherches en poétique ?

HENRI MESCHONNIC. — Il s'agit de penser non ce qu'est la littérature, mais ce qu'elle fait. C'est aussi se déplacer des problèmes d'essence aux problèmes de l'historicité. La poétique est partie de l'art, et des œuvres. Par les formalistes et particulièrement par Jakobson, elle est devenue la théorie de la littérarité (*literariness*). Chez Jakobson, elle a suivi un trajet structuraliste, sans sujet ni histoire, elle s'est désamarrée du vieux binarisme sémantique. Mais de cet épisode, qui l'identifiait à la recherche de la complexité structurale, elle a gardé d'être d'abord une inclusion dans la linguistique, puis, dans la dominance de Hjelmslev (et de Greimas en France) une inclusion dans la sémiotique. C'est cette double inclusion, et formalisation, que je récuse — comme mortelle pour la poésie et pour la poétique — refaisant une spéculative par la description taxinomiste (enfermée dans les concepts de *code* et d'*oppositions*, et faisant passer *oppositions* pour *contradictions*). C'est pourquoi, tout en étant d'abord une étude du langage poétique, au sens large, la poétique, pour moi, à mesure qu'elle essaie de mieux savoir ce qui la fonde, ce qu'elle fait, et vers quoi, implique de plus en plus un travail de reconnaissance des rapports entre toute pratique du langage et sa théorie du langage. La poétique mène ainsi à une théorie critique du rapport entre le philosophique, le politique, et tout ce qui est acte de langage, spécifiquement le poème.

C'est ce que vise, à la fois dans un tournant par rapport à *Pour la poétique I, II, III*, et dans la poursuite de ce qui s'y ébauche, le livre que je viens de faire, *Le signe et le poème* (à paraître chez Gallimard, collection Le Chemin, septembre 1975). Théorie critique, produite à partir de la spécificité du poème, et du langage, par rapport à diverses lignées d'antilangage, d'antipoème, dans l'enjeu constamment politique qui se joue dans la poétique, pour peu qu'on refuse de lâcher l'hypothèse du rapport entre le politique, le philosophique et la pratique du langage. Chez Hegel et Marx, ou chez les phénoménologues, par exemple. C'est la difficulté propre d'un discours qui n'est pas philosophique, ni « poétique », ni scientifique, ni didactique. Pas philosophie, parce qu'il est lié à une pratique de la poésie et de la traduction, et qu'il parle à partir de là. Pas science, parce qu'il travaille justement à montrer que dans les problèmes du langage, ce qui est « science » est traversé, travaillé au-dedans et sur ses « limites » par du philosophique et de l'idéologique. Je dissocie donc science de théorie. J'essaie de faire un discours théorique, qui cherche ses règles de reconnaissance en même temps qu'il est en reconnaissance. Appeler la poétique une science est une illusion, ou une imposture, qu'on peut assez bien situer. C'est donc aussi un discours polémique, parce qu'il se cherche. Il travaille à sa rigueur propre, dans et contre des dominances idéologiques adverses, qui ne passent pas, elles, pour polémiques — quand, par exemple, elles se donnent pour science. On a confondu la formalisation avec la rigueur, dans un rêve scientiste — qui a sa linguistique, avec ses conséquences, que j'analyse. La poétique, sans quitter son terrain, mène pour moi, maintenant, à une critique de l'anthropologie, par la critique des théories du langage, dans le combat où nous nous situons pour historiciser le langage, sa théorie et ses pratiques, contre les resacralisations actuelles, qui jouent un rôle politique précis. D'où l'étude, que j'ai entreprise, dans *Le signe et le poème*, sur le sacré.

C'est bien en tant que poète et traducteur que j'essaie de poser le travail réflexif dans la poésie, autant que sur. En France, la configuration des rapports entre le langage et le métalangage est particulière : une poésie française lançante, depuis Baudelaire et le surréalisme, comme tu le rappelais, internationalement. Alors que la poétique n'a pas suivi. A part Valéry. Elle

est d'importation, en somme, russe, tchèque, anglo-américaine, danoise. La pratique surréaliste s'est continuée, transformée. Mais le surréalisme comme poétique a avorté, bloqué par son interprétation de Freud, bloqué aussi parce que *révolution du langage et révolution* tout court ont été un peu confondues. Il y a aujourd'hui un acquis, irréversible, socialisé, du surréalisme. La poétique a à reprendre le fil qui lie, par exemple, la poésie de Baudelaire aux fragments théoriques des projets de préface aux *Fleurs du Mal*. Fil ininterrompu de la pratique à la théorie. Pour cela, la poétique doit se défendre contre le formalisme, être à la fois une pratique et une critique.

HENRI DELUY. — Maintenant deux points difficiles, à éclaircir : d'abord l'appui pris dans la lecture de Freud, et en même temps l'utilisation de termes comme *sémantique*, ou *sémiotique* ; la traduction de *La structure du texte artistique* de Lotman, dont un certain mécanicisme représente assez bien la recherche la plus avancée en U. R. S. S...

HENRI MESCHONNIC. — Je crois que le « tournant » pris par *Le signe et le poème* éclaircira des difficultés restées obscures (ce qui ne signifie pas qu'il n'en posera pas d'autres), parce qu'encore peu explicitées, dans *Pour la poétique*, malgré le trajet du tome I aux deux suivants. C'est la notion même du *sens*, du *comprendre*, que la poétique essaie d'analyser, de situer. De déplacer. Partant de la linguistique saussurienne mais ayant, par là même, à partir contre certaines autres linguistiques. Postulant comme nécessaire et inévitable l'interaction entre toute théorie du langage et toute théorie de la littérature. La critique de la sémiotique, de ce point de vue, est menée le plus systématiquement que j'aie pu dans *Le signe et le poème*. Elle était déjà commencée dans *Pour la poétique II*. Je crois qu'il faut en distinguer soigneusement le problème de la sémantique. En renvoyant au rôle fondateur de Benveniste. Mais les postulats propres à la poétique font que la « sémantique » cherchée n'a plus rien de commun avec la sémantique empirique que présente l'histoire de la linguistique, fondée sur le dualisme de la forme et du sens, sémantique binaire de Empson ou Richards — condamnée par son piétinement, et sa pauvreté pour penser le poème. Elle est liée à la métaphysique du signe, à l'enseignement psychologiste de la littérature. Mais ce n'est pas parce qu'une théorie du sens est caduque qu'il y a à proscrire, ou éluder, le problème du sens. Il me semble au contraire qu'il y a à construire une inséparation de la *valeur* et de la *signification* qui pose les pratiques du langage comme sémantiques dialectiques à dominante variable, particulièrement pour la structuration d'un texte poétique, dans la dominance du signifiant, où se rencontrent les acceptions linguistique, analytique, et poétique du terme, d'où une transformation de la notion — et de la linguistique saussurienne elle-même. Problème de la reprise à *travers* Saussure des problèmes de Humboldt, par exemple, que la linguistique n'a pu que refouler.

J'ai accepté la commande, et dirigé la traduction, pour le livre de Lotman, parce que je pensais qu'il y avait un travail d'information à faire, d'abord, et un essai de rigueur propre à cette traduction, ensuite. Ma position critique personnelle s'est trouvée alors, pour la préface, rencontrer un problème délicat — le statut de la sémiotique et des sémioticiens, actuellement, en Union Soviétique, qu'il s'avérait dangereux d'analyser, ce que justement j'essayais de faire. Il y a donc eu exportation d'une censure, on a supprimé l'essentiel de la préface pour ne pas faire de tort à des gens pris dans un système où ils risquaient quelque chose, alors que je ne risquais rien. Qu'on se rappelle les conditions du travail intellectuel en Europe, aux XVII^e et XVIII^e siècles. L'escamotage de la préface n'a pu que contribuer à masquer les contradictions entre ma position et celle de Lotman. Il y a une tentative, chez Lotman, pour faire du texte l'unité sémiotique. Mais cette tentative retombe, dans ses analyses, du plan sémiotique au plan linguistique, elle

implique un recours simpliste de la théorie du sens à la psychologie du comportement, un amalgame philosophique non débrouillé.

C'est ce retour du philosophique qui me semble frappant, par sa convergence, dans deux lignées qui se renforcent par là : en linguistique, celle de Hjelmslev qui, se donnant et reçu pour le continuateur de Saussure, réintroduit un mélange où la métaphysique de la substance régresse sur l'historisation antisubstantialiste de Saussure; en psychanalyse, où Lacan, se donnant et reçu pour le continuateur de Freud, réintroduit un philosophique pareillement rejeté par Freud, un amalgame hégélien-heideggerien. Cette réintroduction du philosophique fait converger un formalisme et un idéalisme dont les composés variables caractérisent plusieurs mixtes théoriques contemporains où la difficulté vient de leur conjonction avec le marxisme, par exemple, ou avec la pratique poétique. J'essaie, dans *Le signe et le poème*, de démontrer avec soin, ce que je ne fais ici que dire. Je ne me situe pas à l'intérieur de la psychanalyse, pas plus qu'à l'intérieur de la linguistique. J'analyse seulement la théorie du langage implicite-explicite chez Lacan, latéralement par rapport à son but, parce que je ne sépare pas son discours de ses effets, par exemple dans l'écriture de quelques contemporains. Quelle que soit la vérité qui s'énonce, par lui, sur la méconnaissance de celui qui n'est pas dupe, son énoncé opère sur le mode hégélien de l'homonyme, du renversement du même dans l'autre, avec la théorie du signe, du meurtre et de l'autre qui forment un tout chez Hegel. (Voyez Lacan, le *Séminaire I*, pp. 193,194, par exemple.) C'est lié à la place première de la nomination dans le langage (cf. *ibid.*, p. 202), vers un réalisme métaphysique. Heidegger a beau être dénié (*Séminaire XI*, p. 22), l'ontologie fonctionne, par le recours à l'être (cf. *Scilicet 5*, p. 87). L'émergence du sens, chez Lacan, se fait, de plus en plus, dans un travail de la langue, de type heideggerien, sauf qu'il ne s'embarrasse pas de philologie ou d'origine, mais il en fait sortir l'être, le « par-être, soit l'être para, l'être à côté » (*Séminaire XX*, p. 44), ou « la vérité, c'est la dit-mension, la mension du dit » (*ibid.*, p. 97). Par la « fiction de mot », liée à la négation du métalangage (pertinente dans certaines limites à l'intérieur de la psychanalyse), et qui ne reconnaît pas qu'elle est un métalangage, tout en apportant sur la « linguisterie » ce que ne peut pas apporter la linguistique, il s'oriente de l'unité vers l'élément d'une « linguistique primitive » (*ibid.*, p. 131). Il finit comme Peirce, comme Ch. Morris, comme Paulhan, rationalité à bascule, qui peut à la fois postuler Dieu et l'athéisme.

HENRI DELUY. — Après une critique assez dure de la notion d'écriture comme science (volonté des avant-gardes, dans le cadre d'une utopie qui porte sur l'ensemble de leurs notions, comme pratique scientifique en elle-même), est-ce qu'il n'y a pas le retour de certains aspects de cette conception dans une « épistémologie de l'écriture » ? Les travaux de Dominique Lecourt, notamment, ne mettent-ils pas en cause cet aspect de ton travail ?

HENRI MESCHONNIC. — Puisque l'écriture est dans le langage, il y a à reconnaître les conséquences du rapport entre le langage et la littérature, pour la théorie du langage et la théorie de la littérature. Je postule leur solidarité. Le problème est celui-ci : où trouver les règles de la méconnaissance ? Puisqu'on est dedans. Il y a des historicités différentes, la question des règles et du statut d'un discours, comparé à celui d'un autre historicité : par exemple la reprise aujourd'hui des théories du langage du XVIII^e siècle, ou des *Mots anglais* de Mallarmé, ou de la Kabbale, demandent quelques précautions. Les prendre, ou ne pas les prendre, provoque des questions.

J'ai posé l'écriture comme « activité de connaissance spécifique » (*Pour la poétique II*, p. 21). J'ai même écrit : « L'écriture est une épistémologie de sa langue » (*ibid.*, p. 47). C'était fortement métaphorique, mais pas

séparable des autres formulations qui en font un « travail, dans » (p. 48), non un *jeu, sur*. Et la poétique un « chemin, vers » (p. 71). Phrases bloquées sur leur préposition qui ouvre sur ce qui ne vient pas, parce que l'écriture va vers ce qu'on ne sait pas, vers ce qu'on n'a pas : pas une connaissance spéculative, conceptuelle, mais une pratique, un *agir, un se faire* qui est un *vous faire*. De même, pour l'étudier : le « spécifique », ici, passe autant par le rapport entre une langue et son texte, un texte et sa langue, que par ce plan de l'*agir*, qui en fait la connaissance non d'un *savoir* mais d'une *pratique*. D'où je mettais et je mets, dans cette notion d'« épistémologie de l'écriture », la *tenue du lien entre la méthode et le contenu de la méthode, entre la théorie et la pratique*. Je rappelle deux formulations, celle de la poétique : « la critique des principes, des hypothèses et des résultats d'une visée vers une connaissance, la connaissance de l'écriture et de la littérature, en tant que cette connaissance est dans un rapport nécessaire avec une pratique. C'est une réflexion *dans*, pas une réflexion *sur* » (*ibid.*, p. 25). Et celle du vivre impliqué par l'écriture, comme « rapport au langage qui consiste dans un texte, rapport qui dialectise la contradiction idéaliste entre le parler et l'agir, entre l'individu et le social, entre la parole et la langue » (*ibid.*, p. 38). Mais je n'avais pas encore assez dégagé les termes de la rupture indispensable à mener avec la double tradition hégélienne et phénoménologique. Tout ce que je veux dire de cette démarche, c'est qu'elle reste « tendue vers le matérialisme » (*ibid.*, p. 33).

Cela n'implique pas que le matérialisme historique et dialectique soit un *lieu, d'où* je parle. Ce serait plutôt *vers lui*, que je parle. Cela n'implique pas que le matérialisme ait à constituer une théorie du langage, de tout et du reste, des mathématiques, disais-tu... Mais laissant le problème des sciences exactes, et des sciences de la nature, le matérialisme s'est constitué comme une théorie non seulement de l'économique, mais de la société et de l'histoire. Et qu'est-ce que la théorie de la société, et du pouvoir, sans (sa) théorie du langage ? La seule qu'elle reprend, est celle de Hegel, qui est théologique-chrétienne. Inversement, partant d'un lieu empirique (à distinguer de l'empirisme), historique, celui des pratiques du langage, et des connaissances théoriques sur le langage, se forme l'exigence d'une historicisation de la théorie du langage qui fasse la critique des éléments en elle de transcendance et de sacré, parce qu'elles engagent la pratique (poétique par exemple) dans certaines oppressions. Dans ce lieu, la linguistique, la psychanalyse, le matérialisme dialectique et historique entre autres, sont tour à tour fondateurs et remis en cause. La théorie est donc ici une visée continue à une pratique, l'étude des rapports entre la structuration et la réception des textes, non une science qu'on a ou qu'on aura jamais un jour. Indépendamment des « sciences » constituées. C'est cette théorie critique que j'ai appelée « épistémologie de l'écriture », pour ce qu'elle comporte nécessairement de critique de la linguistique (mise en question des limites et des postulats de la linguistique), de critique de la psychanalyse, de critique du marxisme, et : 1) pour rappeler qu'elle était liée à la linguistique-science et à l'épistémologie de la linguistique ; 2) pour rappeler, contre la phénoménologie, que son terrain était une pratique historique, et qu'elle avait sa rigueur, son rapport propre au savoir ; 3) polémiquement, contre les resacralisations actuelles, qui sont parfaitement mariées au scientisme et à l'empirisme, comme du temps de Peirce, autant que contre le flux et le reflux du discours psychologique-esthétisant ; 4) enfin pour poser qu'il s'agit à la fois d'une théorie et d'une méta-théorie, dont les règles tiennent au retour à la pratique historique, et à son interaction avec le savoir des « sciences » humaines. A la « spécificité » de l'écriture, correspond celle de la théorie.

La poésie n'a donc rien à voir avec une épistémologie scientifique, au sens de Piaget. Elle n'est pas une science, l'écriture non plus. Elle ne rêve

pas de la science. Elle serait plutôt le mauvais rêve (la réalité) qui empêche la théorie du langage de se croire une science. Pas de vérification, mais, ce qui est autre chose, l'expérimentation de la traduction. Aucun rapport ni avec les sciences, ni avec l'histoire des sciences. Bien qu'on puisse retenir de Bachelard, à travers les critiques mêmes de Lecourt, le caractère nécessairement *historique, donc polémique*, d'une théorie critique, le primat des pratiques effectives, la non-unité du savoir, une « épistémologie de la discontinuité » (D. Lecourt, *Pour une critique de l'épistémologie*, Maspero, 1972, p. 40). On peut retenir de l'épistémologie scientifique qu'elle est devenue chaque fois spécifique : issue de sa science.

Lecourt montre le psychologisme qui « soutient » la poétique de Bachelard, « la permanence répétitive de grands thèmes, mythes ou complexes d'un inconscient éternel » (*Pour...*, p. 36), « la psychologie dynamique qui s'avoue dans sa poétique » (*ibid.*, p. 52), épistémologie « de part en part psychologiste » (p. 59). Il montre que chez Bachelard « Epistémologie et poétique sont homologues et complémentaires » (*ibid.*, p. 60) — une épistémologie *métaphore* de la science (*ibid.*, p. 63).

Il est donc particulièrement important de distinguer ce que j'essaie de faire de ce qu'analyse Lecourt. C'est pourquoi ta question est capitale et je t'en remercie. Lecourt dénonce l'illusion (philosophique) qui « régit tout discours épistémologique : le recouvrement par des *thèses philosophiques des problèmes scientifiques* que pose l'histoire du procès de connaissance » (D. Lecourt, *Bachelard ou Le jour et la nuit*, Grasset, 1974, p. 168). C'est le vieux primat philosophique de l'*organon*, dont la mise au goût du jour est l'« épistémologisme ». Sur ce plan, la poétique, et surtout dans *Le signe et le poème*, s'accorde avec Lecourt, car il s'agit de rejeter un certain primat de la philosophie. Dans ce sens, « l'expression d'« épistémologie matérialiste » n'est pas seulement équivoque, elle est une contradiction dans les termes ; une monstruosité théorique » (livre cité, p. 170). Sa critique de l'épistémologie vise donc à « dégager, pour permettre de les poser comme tels, les problèmes scientifiques qui sont, dans l'illusion épistémologique, recouverts par des questions philosophiques » (*ibid.*, p. 171). On peut considérer, en effet, comme acquis, que la notion de « théorie de la connaissance » brouille les problèmes scientifiques et les questions philosophiques. Mais, pour la poétique, il ne s'agit pas d'une théorie de la connaissance, ni des sciences de la nature, mais des problèmes du langage, dont la théorie engage nécessairement une théorie du sujet et du social prise dans les pratiques — une politique. D'où des différences *spécifiques*.

La critique de Lecourt porte sur « l'imposture » des « théories de la connaissance » (*Bachelard ou Le jour et la nuit*, p. 166) : problème de philosophe, luttant contre une « conception spéculative de la philosophie » (*ibid.*, p. 167). Ce n'est pas mon problème. Autant ce qu'il dit est pertinent pour la philosophie, autant c'est hors du champ de la poétique, telle que je viens de l'exposer. Inversement, à partir des démonstrations de Lecourt lui-même, je me demande s'il ne reste pas quelque chose de ce qu'il dénonce — la position du mentor ou du Sage, et qui s'est déplacé, qui est dans le rôle qu'Althusser lui-même, sur lequel se fonde Lecourt, donne à la philosophie (marxiste), quand il pose que la philosophie énonce « des thèses qui contribuent à *dégager la voie* pour une *juste* position de ces problèmes » [ceux du Tout] (*Philosophie et philosophie spontanée des savants*, p. 24).

La méthode et son contenu, chez Lecourt, rééditent chez lui, il me semble, ce qu'il analyse ailleurs. Je ne le relèverais pas si cela ne risquait pas, à son tour, d'avoir ses conséquences ailleurs que dans son propre champ, qui n'est pas le mien. La méthode est hégélienne. Il veut saisir (« le

melleur biais selon nous », « l'unité de cette contradiction et de sa solution » (*Pour une critique de l'épistémologie*, p. 39), c'est-à-dire qu'il dit la vérité de l'épistémologie bachelardienne, il fait la reconnaissance dont Bachelard n'était pas capable : « Mais le terrain sur lequel il s'est établi, il ne le reconnaît pas » (*Bachelard...*, p. 57). Il a donc les tables des reconnaissances et des méconnaissances — les *tables de la loi*. Ces tables sont faites de la postulation que le « matérialisme historique » est « science de l'histoire » (*Pour...*, p. 35), où science et théorie sont identifiées l'une à l'autre. Il note « la nécessité, pour construire le concept d'une histoire des sciences, de la référer à une théorie des idéologies et de leur histoire » (*ibid.*, p. 35). A laquelle il faut « faire confiance » (*ibid.*, p. 117).

Sur ce point, le travail de la poétique sur les théories du langage oblige à constater que cette postulation interne au marxisme d'être science-vérité-théorie, n'est pas pertinente pour les problèmes du langage, et constitue donc un obstacle pour une théorie des idéologies. C'est la position althussérienne. Elle me semble intenable pour la poétique. Lecourt fait, à la suite d'Althusser, de la philosophie une « lutte de classes dans la théorie » (*Bachelard...*, p. 171). Mais avoir une « position de classe » ressortit à une politique, et à une théorie, mais non, par là même, à une science. On retrouve le statut, auquel je ne fais pas confiance, du terme « science » pour traduire *Wissenschaft*, et qui cumule un statut philosophique (hegélien) et un statut « scientifique ». La théologie aussi est une *Wissenschaft* en allemand. Althusser pose le rapport « entre les disciplines littéraires et leur objet » comme un « rapport pratique de consommation », et non comme un « rapport de connaissance scientifique » (*Philosophie...*, p. 41). Là, « scientifique » désigne la science au sens courant. Mais quand il trace la « ligne de démarcation entre le scientifique et l'idéologique » (*ibid.*, p. 50), fondée sur la « ligne juste » (c'est-à-dire « ajustée au sens de la lutte des classes », *ibid.*, p. 58), il postule une distinction qui n'a jamais eu, dans le marxisme, ses propres règles de reconnaissance, par l'absence d'une théorie marxiste du langage. Car on ne peut pas, pour ce qui est du langage, tenir la distinction qu'il fait, quand il écrit : « L'idéologique est quelque chose qui a rapport à la connaissance et aux sciences » (p. 49). Les frontières ne sont plus les mêmes. Ce que montre, sans le dire, le terme *connaissance*, par rapport à la science et aux sciences.

Autre question : la séparation entre la méthode et le contenu, dont l'idée reçue veut qu'on lui fasse confiance comme à « la lecture matérialiste d'une œuvre idéaliste » (*Pour...*, p. 61) — comme Lénine lisait Hegel. J'essaie de démontrer, dans *Le signe et le poème*, que garder la dialectique *hégléenne*, c'est garder sa théorie théologique du langage, qu'aucun retournement ne rendra matérialiste. Curieusement, cette séparation entre méthode et contenu inverse la structure du signe dans la métaphysique : la méthode tenant la place du signifié, et le contenu celui du signifiant. Par quoi (mais pas seulement) se signale la disparition du signifiant dans le marxisme.

Enfin, si le marxisme est posé comme science (de l'histoire), on comprend qu'il annule l'épistémologie. Car où l'« épistémologie » de cette science prendrait-elle la table des catégories de ses méconnaissances-reconnaissances ? Elle ne peut les prendre que dans le marxisme même qui est ainsi son propre métalangage, et qui seul se reconnaît pour dire le vrai sur le vrai qu'il est déjà lui-même (une « théorie pour la connaissance », comme Lecourt l'expose dans *Une crise et son enjeu*, Maspero, 1973, p. 43). D'où, accessoirement, exclusion de toute critique comme dehors, déviation, *opposition*, et le dogmatisme même (qui laisse toujours intact le marxisme, aux dépens des marxistes, qui ne le sont jamais assez).

Pour résumer, je poserais : 1) que, autant les démonstrations de Lecourt sur « l'illusion épistémologique bachelardienne » semblent pertinentes, non

seulement pour Bachelard, mais pour la philosophie en général (l'*organon*, et le juridisme de la phénoménologie, dont il ne parle pas), autant sa généralisation sort des limites de sa pertinence quand elle annule l'épistémologie ou théorie de la connaissance (justement posée comme confusion du philosophique et du scientifique) *parce qu'elle* la situe dans le marxisme comme science (où se retrouve le même amalgame); 2) il généralise trop vite en englobant dans cette notion philosophique de l'épistémologie la réflexion critique interne à chaque domaine du savoir et en rapport avec sa pratique; enfin 3) le postulat du marxisme-science, qu'il ne remet pas en question, parce que lui *part* du marxisme, le marxisme est le *lieu* (assuré) *d'où* il parle, outre les difficultés qu'il porte pour lui-même, comporte sa théorie et sa pratique du langage, que justement analyse la poésie à la fois comme non-matérialiste, et comme dangereuse pour la poésie, pour le signifiant. C'est peut-être là où les concepts lui manquent que le dogmatisme est cassant.

HENRI DELUY. — Le rapport entre ton travail théorique et ta pratique poétique ?

HENRI MESCHONNIC. — *Le signe et le poème* est écrit à partir de la pratique de la poésie. D'une certaine façon, il prend une part de son sens dans le livre de poèmes qui va suivre, après *Dédicaces proverbes*, et qui s'intitule *Dans nos recommencements*. Il n'y a pas d'un côté la théorie « difficile », la poésie « facile ». Si la théorie est difficile, c'est parce que la poésie est (le) plus difficile. J'ai eu, et j'en ai encore, besoin des proverbes pour travailler vers le *poncif*, dont parle Baudelaire. Pour moi, il n'y aurait pas l'aventure théorique, sans cette pratique. La traduction, que je continue, des textes bibliques y joue son rôle. Les poèmes sont des questions, pas des réponses. Mes réponses à tes questions sont encore des questions. La trouvaille, la recherche, s'y reconnaître, s'y faire : je ne sais pas ce qui mène. La plus grande présomption serait sans doute de trop savoir ce qu'on fait. Mais pire encore la *confiance* (au langage).

Je dirai maintenant que c'est à l'ombre qui se risque au bord de toutes ces compositions, dans toutes ces Natures mortes, que nous dédions notre plus grande attention. Ce n'est donc pas ce qui est montré, mais ce qui se dessine ailleurs qui nous lie à ces objets fidèlement exposés sur la toile et le bois pour nous tromper : *l'ombre portée, l'absence, le vide l'obscurité...* La main qui a dessiné ces figures de la possession le savait qui nous fait signe pour nous dire qu'elle ne veut pas nous illusionner, mais nous faire comprendre qu'il ne faut pas nous attarder trop, qu'il faut nous méfier de ce qu'elle montre, ne pas nous laisser emprisonner dans ce regard des choses dont nous sommes absents, qui continue de signifier que les fous doivent fuir et savoir demeurer aussi : *Oh ! fous, fuyez la vanité...*

(INVENTAIRE)

Un baromètre-thermomètre
« Magnum Barometrum »
des bécicles
une montre avec chaîne
et breloques
une pièce de musique roulée
un bâton de cire rouge
des cartes à jouer
une plume d'oie
un grand pliant
un compas
une palette d'artiste
un couteau de table
un livre relié en parchemin
un godet à huile
une petite bourse ronde
quatre pinceaux

une boîte ovale en copeaux
un chiffon blanc
deux flacons
une tête en plâtre
couchée de trois-quart
fichés dans un lacet rose
cloué horizontalement : une
clef divers papiers
dont une lettre adressée
à

« Monsieur Monsieur
Cossard Peintre rue des
buchettes à Troyes »

(GRANDE VANITÉ)

Sur une boîte de copeaux
une tête de mort
entourée de livres

un luth trois
hanaps et deux
gobelets guillochés

un coffre-fort gainé
de cuir clouté
ouvert et vide

sur fond sombre un
armet et des gantelets
un sablier

globe céleste et
flacon d'eau de vie
aux deux tiers rempli

(POLYCHROMIE SOUTENUE)

Sur une nappe blan
che un grand verre
de vin (blanc)

un verre de bière
cylindrique un pl
at portant un crabe

un citron entamé à
côté d'un couteau au
manche de vermeil

émaillé
en damier
noir et blanc

un petit bassin
en étain flu
te de verre renversée

composition en
diagonale sur
fond gris

(COUPE)

une coupe
en porcelaine
de Chine

rempli
e
de pommes

et raisins u
ne
figue

fraîche
ouv
erte

(INSTRUMENTS DE MUSIQUE)

violon
au bord d'

un
bahut

trombon
ne démonté

hautbois une
clarinette

corne
noire

(CABOCHON)

un
verre

à
cabochon

en
forme

de
raisin

(EXILIUM MELANCHOLIAE)

Une table
chargée de livres

un vieillard
accoudé

VER : LE PRINTEMPS

Des cheveux comme des petits pois
la barbe une botte d'asperges

J'ai le front comme une courgette
j'ai les joues comme des pommes

Mon crâne est une laitue
mon chapeau de pois de senteur

Deux cerises pour les yeux et
comme agrafes du pourpoint

AUTUMN : AUTOMNE

J'ai des cheveux de raisins
j'ai un front de cornichon

Mes joues sont comme des pommes
et mon nez est une poire

Des moustaches de navets
une barbe de noisettes

L'oreille semble une amande
la prunelle des yeux prunes

(L'ÉTÉ)

Un vase d'orfèvrerie
avec un bouquet
symétriquement
disposé

Un échiquier sur lequel
est renversé
un gobelet de corne
d'où sont sortis deux dés

Derrière la table
passe de profil une
jeune femme portant
une corbeille de fruits

Sur le mur de fond
un coffre-fort mural
dont le gainage de cuir
s'ouvre sur une porte de fer

A gauche un globe céleste à
droite échappée vers un paysage
que contemple d'une terrasse
une femme vue de dos



*dans un
battement
de porte*

*ou le jeu
sombre
des glaces*

*une présence
fugace
se dessine*

*une ombre sur
les
meubles*

*geste d'
une
main*

*silhouette de
femme
dans la brume*



*mais moins
pesante
encore*

*comme libre
toujours de
s'évanouir*

*et plus apte
là même
à demeurer*

*passant
par hasard*

*dans
le Monde-
objet*

*pour ailleurs
se perpétuer*



**Composition
en
diagonale**

**Laissant vide
le fond
sombre**



**vie
silencieuse**

**ombre
portée...**

(ODE A SÉBASTIEN STOSKOPFF)

L'inconnue se trouve de dos rêvant sur les
terrasses fondue dans la brume où se perd un
Paysages d'arbres et d'eaux... Elle se tient de profil
corbeille de fruits dans les mains
Pêches et raisins au premier plan damier viole
musique : *Offrés vos dons à luy qui est*
Terrible à venger son mespris La femme allume le
feu maîtrise au foyer la chaleur comme elle
Sorcière dont étincellent les feux buisson d'étinc
elles et flammes *A luy qui peut quand il lui*
Plaist Vendanger des Rois les esprits La servante em
broche un poulet choux navets pieds de porc
Palette
de
lard...



Bouquet violon mappemonde Sébastien Stroskopff il me
plaît que vous soyez mort dans une auberge
Ivre... Le bruit courut que son logeur à l'enseigne du
Lion l'avait tué pour s'emparer de ses éco
Nomies le prêtre lève son poignard tandis qu'Es
meralda sur les genoux du cavalier
Rit le peintre qui s'était saoulé à mort avec de l'
eau de vie fut porté hors de la Ville
Pour être enterré le prêtre agite ses manches comme
les ailes d'un corbeau DIE VANITASBILDER
,IHRE BERÜHRUNG UND ABGRENZUNG il me plaît Sébastien
Stoskopff que tu sois
Mort à ton tour victime de la
transparence
des
verres



ZU DARSTELLUNGEN	DER FÜNF SINNE	UND DER VIER
ELEMENTE...	bécasse suspendue	
Bec en l'air	images de la vanité	corbeilles de
verres rincés	<i>il faut avouer</i>	
<i>Que vers la fin de sa vie</i>	<i>il les vidait</i>	conscien
<i>cieusement lui-même</i>	le vin étincelle	
Dans les coupes	l'étincelle du vin	se mire
dans les yeux	de l'homme ivre	l'image
Des vins brille	jusque dans les miroirs	il me
plait que le peintre des cristaux	soit mort	
Près du château d'	ïstein	lassé de
copier	les objets	et
De bafouer	le	
	temps...	



L'inconnue rêve	dans les brumes	près du
sémaphore de	Bray les Dunes	au loin
Seule	devant la plage	où jamais nous ne
verrons	le visage de ces femmes	qui
Bravaient le temps	aujourd'hui	je sais gré à
Sébastien Stoskopff	d'avoir rincé	sa
Vie à la lessive des saisons	de ne pas laisser	
au fond des verres	se déposer	la lie des
Jours	et la marque sale des doigts	mais de
choisir	la marge	toujours le
Tranchant de	la vitre	et l'angle
droit	des	toiles
Pour	s'	
	évader...	



I

Contournant ces visages souriants et graves que les vieux peintres italiens faisaient reluire au milieu du tableau, j'ai l'habitude de m'enfoncer dans le paysage du fond, parmi ces terres rouges et brunes, entre ces rochers gris, sous ces arbres dont la musique inonde le regard. Je sais bien que c'est là, en fait, que s'accomplit le parcours le plus intime, dans la lente germination des graines, à travers le cours pesant de la sève. Dressé comme une bougie, le personnage « central » éclaire à feux doux tel versant, telle plaine, ce vallon, ce fleuve, cette maison avec sa cheminée qui fume. Oisif, il éclaire aussi ce laboureur ou cette faneuse dont le geste vert sombre ou rouge vif s'affaire sur le bistre et sur l'ocre du champ. Tirées à lui par l'horlogerie de sa volonté, les couleurs secrètes du monde sont venues animer son visage, son buste, ses yeux ; mais il ne règne pas vraiment : il n'est là que pour souligner de sa précarité l'épaisseur durable de ce monde qui s'est fait rêve, de ce rêve qui s'est fait monde. Il n'est que l'un de ceux qui, passant, font le chemin. Ses traces elliptiques iront se perdre, après tant d'autres, dans les voluptueuses impasses du paysage toujours patient derrière lui.

II

Cette puissante odeur de terre où s'appesantirait le pas de l'homme qui cherche sans savoir quoi et qu'attire tel éclair né du quartz, la romance sans paroles de la source. D'épais et cependant de translucide. Calme sans rassurer. Qui imprime sa marque sur le sol. L'enfant lézard n'évitant pas les doigts qu'on lui présente, sur la marche tout juste née de la dernière pluie. L'errance de cet escargot. Le trajet précis de cette fourmi.

La mante gravide, le grillon surpris. Les oiseaux entre deux averses. Pesant sur le Serre de Barre, cet automne précoce. L'été fut chaud le puits ne dut qu'à un fil sa survie. Le silence a tout simplement changé d'octave. Et soi, enfin, se sentir arrivé à bon port. Environné de la seule, de la dure nécessité.

III

Tout au fond, au plus creux, au plus noir de ce que le tambour fait résonner, une flamme insiste, rouge comme le cri du nouveau-né. A peu de choses près cela pourrait aussi se proclamer coquelicot en plein milieu du chœur des flûtes où les blés frémissent comme des doigts émus. Ou s'inscrire soleil couchant sur les rauques basaltes du violoncelle, quand tout n'écoute plus que son propre silence. Délicates correspondances, œil grand ouvert sur la chanson (quand l'aube de la voix se leva sur le monde, que le cristal des vagues cessa de tinter seul). Dans la forêt haute en musique, cette lumière, à travers le rideau ajouré des arbres, ce geste délicat du soleil vers nos orbites, ou bien l'extra-lucide parfum des champignons, ou de la fluorine l'éclat vert dans la voix de l'oiseau, ou la couleur mystérieuse des myrtilles, des aïelles, des fraises et des mûres. Sous la mousse où tout doucement la pluie éteint son chant de harpe, la rigueur du granit ne cache même pas que la planète et que le monde sonnent creux. L'œil de Corot, l'œil de Friedrich, l'œil de Dürer s'allument doucement au fond du paysage. Tout ce qui chante s'élargit à l'infini. A l'est de sa mémoire un instrument bourdonne, lourde fièvre qui fait se craqueler le sol stérile. Tandis que la flûte culmine à deux doigts du soleil, le tambour descend dans le magma torride. Sur place, le corps se balance et tourne, porté par les ondes concentriques du vide. Silence rauque des instruments. A l'est de ma mémoire un homme sans projets, assis au pied d'un arbre maigre, regarde le soleil se lever lentement. Et je découvre avec surprise qu'il ne me ressemble presque plus.

(Extraits de « Chemins brefs ».)

UN RÊVE

Passé un cortège mortuaire Les images en noir et blanc sont
fortement contrastées

Des hommes et des femmes en habits de cérémonie queue de pie et
longue robe blanche le visage peint en blanc entourent quatre
adolescents Ces derniers portent un coffre de voiture d'enfant
dans lequel est assis un jeune garçon rachitique à l'aspect
débile le visage également blanc

Son regard est très beau

Le cortège traverse une fête foraine Je perds leur trace et je monte
dans la « roue » pour essayer de les apercevoir

Je quitte le manège quand la nacelle dans laquelle j'ai pris place
touche à nouveau le sol

Je rejoins les participants du cortège mortuaire devenu cortège nuptial
ils dansent dans un bal musette

Je me retrouve dans une avenue du quartier du Vieux-Lille dans
l'ambiance réelle des façades des maisons et petits commerces qui
se côtoient le décor est blanc et gris

Je longe la rivière telle qu'elle existait dans le passé à cet endroit
où les princes Espagnols occupants de ce temps donnaient des fêtes
sommptueuses

Un personnage dont le visage m'est familier sans que je puisse le
reconnaître m'accoste et m'invite à boire avec lui dans un estaminet
proche Je décline l'invitation prétextant la nécessité de retrouver
le cortège Dépité l'homme s'éloigne en m'injuriant il jette un
couteau qui tombe à mes pieds Je vais pour le ramasser et je
m'aperçois qu'il est tout rouillé



Ma grand-mère a travaillé à l'âge de huit ans. Une amie, qui venait lui rendre visite sur la fin de sa vie, alors qu'elle était clouée au lit par une paralysie généralisée, racontait comment elle avait commencé à travailler à six ans.

Dans la région du Nord, les enfants étaient employés principalement dans le textile, à ramasser les bobineaux et faisaient merveille pour se faufiler, pour nettoyer et déboucher les rouages.

Un inspecteur du travail passait de temps en temps, afin de contrôler qu'on ne faisait pas travailler d'enfants dans les ateliers, en sachant pertinemment qu'il y en avait, l'essentiel était qu'il ne les vit pas.

On cachait alors les enfants dans les grandes corbeilles qui servaient à amener et à recueillir les bobineaux.

Après le départ de l'inspecteur, les ouvrières — inconscientes de l'engrenage de l'exploitation dans lequel elles-mêmes étaient prises — faisaient sortir les enfants des corbeilles en tapant sur leurs têtes à l'aide des bobineaux, scandant les coups sur un air de comptines.

Dans certaines usines, les ouvrières devaient passer à l'église avant de pointer au travail. Si l'une d'elles omettait un seul jour d'accomplir son devoir religieux, le curé de la paroisse le signalait au patron, qui donnait un avertissement à la « pénitente ». En cas de récidive, c'était la mise à la porte.

Ma grand-mère commençât à travailler à pieds nus et le patron, offusqué de la voir arriver ainsi dans son usine, lui fit procurer des sabots, à retenir sur sa paye.

Une fois par semaine, c'était l'attraction de comparaître devant les sœurs de charité ; il fallait se mettre à genoux et dire la prière, en échange de quoi, les récitantes avaient droit à un bol de soupe et un quignon de pain.



Ecrire

pour que tout s'arrête
sur un chemin de pierres.

Mais tout continue
dans l'accélération du geste.

Les arbres

le vent

le soleil

(les gestes quotidiens)

s'inscrivent à l'écho du rêve

qui fait évoluer hors du cadre

— dans une situation irrégulière —

les images retrouvées.

Les corps veulent s'étendre

— impatients aux frontières —

il faut continuer

(la naissance est toute proche) .

l'instant de lumière

venu dans un cri.

La parole s'éloigne

le mouvement ralentit

l'idée se perd

dans le refuge du sommeil.

Ne pas écrire

afin d'être l'homme — sans mémoire.



RÊVE

Je suis dans une barque de pêcheur au milieu de grandes étendues d'eau coupées de bandes de terre de rangées de roseaux

Des arbres se profilent à l'horizon aux formes plus picturales que réelles

Le décor est immobile comme l'image d'une carte postale

Dans une réserve fermée nage un grand poisson à tête d'homme les traits de la figure sont figés il laisse passer tour à tour sa tête ou ses nageoires

Dans le ciel plane un canard immense qui se rapproche pour se poser près de la barque

J'ai peur qu'il découvre et attaque le poisson à tête d'homme



1940 — A AUCHEL DANS LE PAS-DE-CALAIS

Mon frère, moi-même et une fille de notre âge, nous attrapions des mouches auxquelles nous détachions la tête pour l'écraser dans un bout de papier plié en deux ; le papier ouvert, cela donne de curieuses figures, jamais identiques.

Par la suite, l'idée nous vint d'enterrer les mouches, puis de déposer et planter des fleurs sur l'emplacement où elles avaient été enfouies.

Mon frère proposa de tailler des cercueils dans des pommes de terre ; nous les sculptâmes avec de plus en plus de raffinements, creusant des savantes encoches pour réaliser des systèmes d'emboîtages, de fermetures compliquées

Nous fîmes aussi des caveaux à l'aide de planchettes de bois, des couronnes mortuaires. Nous fabriquâmes un corbillard afin d'organiser des convois funèbres.

Nous poursuivâmes ces jeux jusqu'à la dernière heure du dernier soir des grandes vacances scolaires.

RÊVE

La maison est encombrée de meubles de bibelots pas un centimètre carré n'est libre
Le désordre n'est qu'apparent car tout est soigneusement rangé empilé dans une propreté un lustre de vieille demeure bourgeoise

Je suis dans une toute petite pièce cerné par les objets
je ne peux ni avancer ni reculer ni tourner de droite ou de gauche

Deux oiseaux volètent péniblement se heurtant aux obstacles qui les entourent

Je suis sur le terre plein attenant à la maison devant lequel descend en terrasse un immense paysage
Au fond coule ce qui paraît dans la perspective un mince filet d'eau alors qu'il s'agit d'un grand fleuve

1.1.

orage preste des palmes sur la mer
 canetille d'écume
 trame tissée au port
 la soie moirée du ciel mobile sous les ciseaux du vent
 souplesse marine des tissus droguet des vagues
 ciel et mer trame dans trame mouvance grise et verte
 texture bleue des palmes mues de panne
 froissement onctueux des ramies à l'infini horizon de la mer
 longues traînes d'écumes ourlées au port
 dans les nuages
 droguet du ciel
 délicatesse rêche des gazes le vent
 souplesse marine des textures grises chaînes dans
 trames puissance louche de la mer
 mouvance infinie d'une soie verte et grise
 moirée de ciel
 luisance douce des vagues ourlées d'écume
 le port tel un ciseau tanchant l'étoffe frangée de
 palmes lestes fébrilité orageuse des vagues rompues
 au port tissées à l'infini mouvant du ciel
 le ciel encore la mer et les filets de palme

1.2.

irruption feue du vent à l'explosion des vagues
 c'est l'effraction du port par les lames
 saccage bris déflagration brasiers d'écume la
 mer enfle et rageuse mugit aux
 vastes houles blêmes des nuages
 brasiers d'écume sac du port le môle éclate et hurle
 déflagration et les coups de la mer sinistre
 violée la grève braille la
 jetée craque s'étouffe crie flux
 et reflux brisent écartelé le port aux tenailles du vent pillage
 invasion brusque de la mer forçant la passe
 forceps des lames disloquant les jetées le môle
 hurle se rompt éclat déflagration cris
 blafardes et longues houles folles des nuages

1.3.

soudain l'assaut des vagues
dans l'inflexible poursuite d'un mouvement
goutte à goutte avançant serrée en une masse
lente elle se déploie gonfle bête fauve enfle
approch inexorable captive de sa force
grosse de vagues encore la poussant
et sans répit la mènent au rivage
mugissante roulant son tumulte de cris la vague
à l'encontre des villes
irréversible heurtant toutes murailles
d'où venue mais maintenant là évidente la vague
indéniable de son avance
à ce moment donnant la mesure du temps
puis l'autre vague encore
et c'est pourtant la même
la mer entière en mouvement battant les digues
irrépressible et sans répit
alors c'est l'autre vague...

1.4

et quand poussées d'un même vent les masses
heurtent de front les tours abruptes de la ville
le ciel est noir crevé d'éclairs
il semble que des cris l'orage fou déferle
dans le piétinement furieux des rafales
il pleut des coups : c'est le moment de la révolte
si les nuées surgissent et en vagues s'effondrent
l'une à l'autre unies dans une même volonté
que peuvent bien là contre ces vestiges du temps
bâtisses anachroniques prétendument solides
de leur rigide stabilité
l'avancée de l'orage depuis longtemps montée
et contenue éclate irrésistible et ravage la ville

2.1

l'échine s'arque et suscite la crainte
refus de l'obédience attaque au roc la vague
charge écume aux crocs chocs sur l'écueil
voici que la mer enfle et furieuse menace
c'est cette lutte dure et attendue
l'impitoyable assaut des masses
regards hallucinés pupilles vides les

muscles roulent aux surfaces et se ruent
les rocs serrent aux rocs où les lames déferlent
hurlant rage et la mort
gueulent meurtre et massacre ils
s'élancent s'éventrent saignent
carée la roche bave et les deux corps
étroitement s'étreignent — lutte des masses —
cris hurlements clameurs la vague
feule et rauque
oppositions

2.2.

lequel des deux prendra la fuite ?
regards tendus les prunelles s'affrontent
les muscles s'enflent aux surfaces et menacent
l'échine s'arque affrontements
cruauté des regards : lequel va rompre ?
implacables et brutaux il faudra bien que
le combat finisse
il faudra bien que des yeux se détournent
pupilles vides étonnées de la mort
voici déjà que perce la fatigue
le corps vaincu se tasse prêt au bond
ultime assaut aux rocs et la mer se retire

3.1.

démence et rage au paroxysme du désir
vibrent des houles de caresses
homme-tempête
cette puissance en toi comme l'éclair tenue
aux traces de ta peau ces profonds tremblements
d'où soudain les rafales s'abattent frappent
flagellent fouettent
ton corps a des rages d'orage
si violemment happés l'un
contre l'autre heurtés vos corps liés s'implorant
s'irritent longuement de leur affrontement
fougue et la vague la lutte vous tarissent
et quand parfois trompeuse l'accalmie
toute chair qui s'observe puis éblouie s'apprête
c'est l'assaut terminal des sens extasiés
ciel et mer l'ultime accouplement
comme un dernier défi la splendeur de l'orgasme

Extrait de « Le temps positif ».

Une fois je t'ai prise par les
aisselle comme un oiseau comme
une belle plante verte

comme une
balle que tu es comme le rebond
comme un oiseau dont les ailes
semblables à deux

cotylédons dont
le style se sert font dire à un
enfant qu'il s'agit d'un lacet



Comme le ciel entre deux genoux
plat paysage planté d'eau
pareil aux lèvres

pareil aux mains
sous le baiser de l'eau

et le regard des hommes
présents à la moindre délivrance
Je nomme dos un genou et poulx
ce chassis ou dos un dos pourvu
que le cœur y paraisse

Je te sais comme
un paysage

comme on le voit du ciel
couché sur le dos tel un lacet



Observé à midi

le mouvement des seins
vers un peu de chaleur Elle
même tremblante occupée à tenir
entre deux doigts le linge

(Ce singe avait trois
têtes et deux queues tel un
prince)

Pas un mot

Une estampe

(Toi

belle

comme une estampe à la gorge)
Et il n'y a pas loin d'un rêve
à la parole

Ce paysage d'herbe
au pied marqué de nu

..

Imaginaire ou pas dans la foule
des mots perdue à comparer
la parure et son dos

dont la rougeur me fit songer
à un nuage

Je vois le soir
les yeux n'ont plus d'oreille
et les mots te défigurent comme
les vitres d'un aquarium

même ton cou
fait l'objet d'un litige

COME BLACK

I

L'ovation verdit ; les mannequins qui craquent peuvent me prendre les mains, les ferrer pour que j'endommage la crinière porcelaine des licornes transies au nouveau monde.

Verdit aussi la vitre du kiosque à courage ; les rabatteurs négriers havissent au brasero mûr des chats noirs qui faussent race à la mort arquée.

Ils perdent du mercure, divaguent près de la docilité des lacs, pour à l'automne, chiourme révoquée, cendrer la mémoire — lichen fondant à l'obscurité.

Vélin du temps à l'ouest cambré, sans se ralentir, la flambée rôde.

II

Braisé, le huis du jour se débarde sur une aile tatouée.

Le goût hauturier pour les peaux-noires lève l'Atlantique inutilement ; désormais, vorace est le seuil d'une affre sanglière et renaissante. La prairie se moque, surtout qu'elle n'est plus cambriolée, faute de bois mort, d'écailles de peur, faute aussi d'un gué lourd — se moque d'apprêter le chapitre d'une morgue buissonnière...

Imprimer à même la prairie ? Et le gré de la fraude ?
Evadée d'une crue de nuit, la battue aère les couloirs marins.

ERRE ET PAIX DU SOUDOYÉ

Collectionneur gouvernable d'oreilles droites qu'il dérobe aux hommes de Sienne, ses fusillés, un vilain de ciel à soute conte en médocastre l'affre variant les guerriers qui chaque le rapatrie... *Collectionneur d'oreilles droites...* Les guérets médiocres ne sassent que paix d'enlissement ou lancination de paraphe, et le sauf-conduit de l'insecte odorant, rieur, invendu, oblige à la passation de l'ocelle du rêve... *Il dérobe aux fusillés de Sienne...* Boudier l'orage trop dictamen : attitude du joueur qu'un seul indice réfugié crispe en héritier... *Un vilain de ciel à soute conte...* Sans détrousse ni pharmacie, quelle pulpe d'œil logerait le retentissement de toute phobie ? Les hommes-tisons écoutent à gauche ; leur tournoiement lunatique défie la perspective du bruit disponible... *En médocastre, conte l'affre qui chaque le rapatrie...* Les dispositifs pour éloigner la privation vraiment rose filent un lexique de harpons ; où la coïncidence alme ? Où la lucidité et son glacier ? ...

le galet ternit dans la main de l'hôte
meurt entre ses doigts déjà sec
lavé nul fleuve de l'âtre
ne saurait révéler ses lueurs
soleil harpe des pierres



goéland de la mort
efface d'un cri
l'asile du promeneur
ne doit-il pas briser
voile de l'image
à jamais l'écorce du regard



par le gîte des pierres
vont les sources
teintées du blanc des morts
arbres et têtes d'hommes
chevauchant des ruines de fleuve

Notes et informations

BERNARD VARGAFTIG : NOTES POUR LA DESCRIPTION D'UNE
ELEGIE (Seghers, Poésie 75).

I. — DESCRIPTION :

« un parler parallèle »

39 poèmes doubles, en vis-à-vis, l'un l'autre côté du miroir ou du livre comme on voudra, et parfois un dédoublement supplémentaire, un développement indépendant qui s'inscrit dans un volet central, parfois l'inverse, le temps les parlers communiquent (comme en XVIII, XXVIII, XXXI, par exemple). Quel mystérieux passage alors, les mots franchissent le miroir :

« le temps parle l'autre langue »

« A des mots qui jamais n'avoueront leur propre solitude »

Ou bien encore l'interruption ; un blanc, comme le temps se déchire et c'est le silence, la solitude d'un texte sans immédiate ressemblance, une vitre vide ou « vitre de terre », et quelle charge d'angoisse contenue dans ce « bruit d'escortes et de coffres »

« poursuivait des ressemblances »

3 fois 13, et XIII et XXVII sont identiques par la forme fixe qu'ils ramènent (3 strophes de 5 vers de 7 syllabes), et par aussi la couleur de la fable. « La treizième revient... C'est encor la première... » et donc le 39^e texte est aussi le premier. Commencement. « Plus tard/. Quand/ La réalité(la réalité)/ Tourne encore dans les murs. » En face, blanc. Le livre à relire, la ressemblance à poursuivre. Ici ou dans le livre futur. La *description d'une élégie* fonctionne par ouvertures successives, aboutissements, ruptures prolongements de poème en poème, de silence à poème, comme une « mémoire sans origine » ou une « présence sans mémoire »

« répétant signes et cadences »

5 poèmes de 11 vers de 10 syllabes (II, IX, XV, XX, XXXI), jalonnent la description. Textes de la cohérence gagnée, chèrement acquise sur les « choses lacérées ». Textes d'appel. D'un seul mouvement du premier au dernier vers, ils s'opposent par leur texture compacte (carrés) au cri fragmentaire des autres poèmes. Affirmation donc assurance, rassurance du langage, triomphe ou brio du discours traditionnel, du discours-refuge, aussitôt démenti par l'éparpillement, la réduction au rythme le plus court, à la respiration oppressée de la syllabe.

Car « les mots n'ont pas de vérité/ils viennent/De leur silence... » rejets, démembrement du discours c'est-à-dire ils ne sont que dénombrement, angoisse méticuleusement comptabilisée. Un exemple

« Oh parole tout entière

(et menues choses canif

Ficelle

durées disjointes où nous ne serons plus)

Est-ce parler

et peut être

.....

(XVII, mais aussi lisez XXII, XXX, XXXVI, entre autres)

Donc, de proche en proche, des carrés de solidité, sur le bord extrême du silence, introduisant des masses d'échos, de thèmes qui vont aller se diversifiant de texte en texte, comme une lumière dans l'eau, une persistance qui se dément pour se condenser de nouveau sur l'écran suivant, après la distorsion, l'oubli à travers les temps, les ébauches de récits, les chroniques abandonnées, à travers un infini commencement. Le langage boîte, affirmant malgré tout sa force à travers sa faiblesse, son incohérente cohérence, qui est celle de la réalité même. Ainsi, insidieusement, quelque chose abolit les cloisons qui séparent les parlers parallèles. Sur ces écrans répartis dans le livre se joue le drame : le langage, salvation reniée, mais seule vraie, face à la durée, la dissemblance, l'absence, la mort, « un instant d'équilibre », lucidement compris, « La mort venait des mots » cependant :

« Je ne parlais que pour durer jamais
Je n'aurais dit les mots sont des lieux » (II)

.....

« Pourtant tu n'es jamais venue je parle » (XV)

.....

« Je m'étendais contre ma mort j'avais
Ses ongles et ses trous je la comblais
De mots de peurs abstraites sans issue » (XXXI)

Poème en cercle ou en spirale qui, au fur et à mesure qu'on le pénètre (chaque passage apporte), provoque un grossissement des thèmes, des objets, des gestes, des menues choses recensées. Ou peu à peu se révèle l'autre face des choses. Lecture vertigineuse tant ce livre s'articule fortement sur l'angoisse ; l'univers profond, la répétition, la déformation à peine perceptible des schèmes d'images. Si bien que chaque unité de poème acquiert sa propre autonomie (qu'on peut saisir au vol en parcourant le livre, en retrouvant les mêmes vocables sans cesse réutilisés), tout en faisant appel constamment et de façon impérieuse à l'ensemble, à cet univers fermé, interpénétré d'échos, de l'élegie.

II. — ELEGIE :

Il faut à tout prix assumer la réalité tout entière, « dans son incohérente cohérence ». La scansion, le morcellement, la répétition (c'est-à-dire pousser une langue à ses limites), est le seul moyen de comprendre, sinon de posséder. En boitillant, chargé de passé, désespérant à chaque pas de ce que tout est toujours à recommencer, tenter saisir ce « fugace de la durée », dans quoi s'inscrit « l'humble mémoire », mais aussi sur quoi prend appel le désir. La *description* demeure en grande partie un livre à l'imparfait :

« Bruits de chevaux et d'anneaux sous les voûtes
Pas d'autrefois quand nous nous embrassions »

Le livre d'image. Les plus humbles : B. Vargaftig est resté fidèle à une certaine sensualité des choses qui caractérisait déjà la *Véraison* :

« tant d'après-midi d'automne
Quand les mouchoirs sèchent encor sur la baie »

lectures

- CLAUDE ADELEN : « Bouche à la terre » (A. P., 1975), 12 F.
- HENRI DELUY : « L'infraction » (Seghers, 1974), 13 F.
- CHARLES DOBZYNSKI : « Couleur mémoire » (E.F.R., 1974), 25 F.
- JOSEPH GUGLIELMI : « Pour commencer » (A. P., 1975), 15 F.
- GIL JOUANARD : « Chronique du Bois d'Eucalyptus » (Chambelland, 1974).
- ALAIN LANCE : « L'écran bombardé » (A.P., 1974), 10 F.
- LIONEL RAY : « L'interdit est mon opéra » (Gallimard, 1973), 18 F.
- MAURICE REGNAUT : « Intermonde » (P. J. Oswald, 1974), 12 F.
- PAUL LOUIS ROSSI : « Le voyage de sainte Ursule » (Gallimard, 1973), 15 F.
- JACQUES ROUBAUD : « Trente et un au cube » (Gallimard, 1973), 43 F.
- ELISABETH ROUDINESCO : « Un discours au réel » (Mame, 1973), 13 F.
- BERNARD VARGAFTIG : « Description d'une élégie » (Seghers, 1975), 24 F.

action poétique

N^{os} disponibles

26. — INÉDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (9 F.)
30. — NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A. Et : *Sien, Mairieu, Zili, Venaille.* (9 F.)
31. — UMBERTO SABA (*traduction et étude de Georges Mounin*). Et : *Albert, Lenzensberger, F.-F. Retamar.* (9 F.)
- 32-33. — VLADIMIR HOLAN. Et : *Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Deshayes*... (12 F.)
34. — QU'EN EST LE ROMAN ? par *Léon Baillet, Yves Just, Claude Delmas*... (9 F.)
35. — POÈMES DU SUD-VIETNAM - NOVOMESKY - KHLEBNIKOV. Et : *J. Rousselot, C.-M. Cluny*... (9 F.)
36. — LA 1^{re} POÉSIE LYRIQUE JAPONAISE. Et : *A. Lisch, A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille*... (9 F.)
38. — (*Formule « poche »*). POETES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par *M. Loi*. QUATRE POETES TCHÉCOSLOVAQUES. Et : *Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye*... (9 F.)
39. — POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI, trad. et prés. par *A. Lance*. Et : *A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaud, M. Vachey, F. Venaille*... (9 F.)
40. — PROSES POÉTIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch.* (9 F.)
- 41-42. — « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde. Et : *M. Regnaud, B. Vargaftig, H. Deluy, Ritsos.* (12 F.)
43. — MAI 68 : *Poèmes suivis d'un débat*, *A. Jdanov* : discours, *H. Deluy* : note à propos du Jdanovisme, *M. Ronat* : Trois essais de formalisation en linguistique. Et : *P. L. Rossi, Cl. Adelen, G. Rebourcet, M. Regnaud.* (9 F.)
44. — (*Nouvelle formule.*) DU RÉALISME SOCIALISTE. Et : *Ismaël Kadaré* (poète albanais), *P. Lartigue, C. Dobzynski, P. L. Rossi, C. Delmas*... (9 F.)
45. — POÉSIE YIDICH, trad. et prés. *Ch. Dobzynski*. Et : *J. Roubaud, J. Guglielmi, A. Lance, M. Ronat* (sur *M. Leiris*), *E. Roudinesco* (*L'inconscient et ses lettres*). (9 F.)

46. — SPÉCIAL BERTOLT BRECHT : M. Regnaut, V. Braun, P. Schütt, A. Lance, J. Tailleur, H. Deluy, M. Gansel, E. Roudinesco, H. Roussel. — Et : Gyorgy Somlyo, Vassilis Vassilikos, L. Ray, M. Regnaut. (9 F.)
47. — QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX. Et : P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Garcla, V. Feyder, G. Le Gouic, G. Jouanard, J. Poels, M. Ronchin, B. Govy, C. Pelloux, A. Cru, P. Lagrue, J. Cadenat, Günter Kunert, Karl Mickel, Angel Valente. (9 F.)
48. — MAIAKOVSKI et les FUTURISMES - MANIFESTES FUTURISTES RUSSES : Khlebnikov, Asséev, Trétiakov, Bourliouk, Lifschlts, Kroutchonykh, etc. Entretiens avec V. Pozner et L. Robel. Et : B. Vargaftig, C. Dobzynski, L. Ray, A. Lance, P. L. Rossi, E. Roudinesco. (12 F.)
49. — COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — G. Lukacs : *La politique culturelle de la République des Conseils*. — L. Kassak : *Lettre à Bela Kun*. — Moholy-Nagy : *Un scénario*. — S. Barta, G. Illyes, T. Dery. — E. Roudinesco : *Psychanalyse à l'origine*. — A. Jozsef : *Hegel, Marx, Freud*. — C. Dobzynski : *René Char ou la Justesse*. Et : Guillevic, M. Füst, J. Guglielmi, C. Adelen, N. Naderpour, M. Delouze, R. Arnaud, C. Held, A. Raynaud, P. Lartigue... (12 F.)
50. — UNE LITTÉRATURE PERDUE (Problèmes du récit). J. C. Montel, Y. Mignot, M. de Gandillac, M. Ronat et P. L. Rossi (sur J.-P. Faye), Cl. Francillon, Ph. Boyer (sur Robert Pinget) — J.-L. Parant — E. Roudinesco (sur Raymond Roussel). — Walter Benjamin (un inédit sur la « Crise du roman »), N. Leskov. — W. Kuchelbecker — M. Lowry — *Poèmes d'O. Mandelstam, traduits et présentés par Serge Andrieu*. — Et : A. Bosquet, R. Doukhan, D. Grandmont, M. Regnaut, C. Roy, C. Tessier. (12 F.)
- 51-52. — AGITPROP et LITTÉRATURE OUVRIÈRE EN ALLEMAGNE — 1919-1933 et 1947-1972 (sous la République de Weimar et aujourd'hui en R.F.A.). — Poèmes et textes de la fin XVIII^e et du XIX^e siècles. Franz Mehring : « L'art et le prolétariat ». — Un manifeste de Grosz et Heartfield — Entretien et poèmes de H. M. Enzensberger — Extrait du scénario de « Kuhle Wampe » de Brecht et Dudow — Chronologie — Biblio-discographie. Et : E. Roudinesco : « Mao Tsé TOUNG et la littérature de propagande ». Et : Ferenc Juhasz, Cl. Adelen, S. Andrieu et L. Ray. (15 F.)
- Supplément au n° 53. — VIETNAM : *Poèmes de Xuang Huang, Chinh Huu, Hoang Trung Thong*. H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Guglielmi, A. Lance, P. Lartigue, L. Ray, M. Regnaut, M. Ronchin, P. L. Rossi, J. Roubaud, B. Vargaftig. (6 F.)
53. — L'IDÉOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE : E. Roudinesco — M. Ronat (Chomsky et la théorie littéraire) — P. Kuentz — J. Roubaud — P. Cocâtre (sur M. Blanchot) — J. Attié — M. Ronat (sur G. Bataille) — Y. Boudier (sur P. Macherey) — H. Deluy (sur la notion de poésie) — Entretien avec J.-P. Faye — Poèmes traduits du turc : Yunus Emre, Nazim Hikmet, Atol Behramoglu. — Et : M. Regnaut. (12 F.)
54. — S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART / RÉALISME SOCIALISTE — JOSÉ BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal. Et : G. Somlyo, P. L. Rossi, J. Garelli, A. Lance, X. Pommeret, M. Petit, D. Sila. (12 F.)

55. — CHILI : le premier et le plus important ensemble de poèmes, témoignages, textes, illustrations. (12 F.)
56. — POÉSIES U. S. A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jack Spicer. — Neruda : poèmes. (12 F.)
57. — CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. — La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco). — Et : J. Izoard, M. Bénézet, J. Roubaud, C. Dobzynski. (12 F.)
-

Supplément au n° 57. — Alain LANCE : *L'Ecran bombardé*. Poèmes. (10 F.)

58. — POÈTES PORTUGAIS. — B. BRECHT : Notes sur son évolution politique (F. Fischbach). — Catharsis, distanciation, identification (E. Roudinesco). — Et : P. Lartigue, L. Ray, B. Vargaftig, M. Ronchin, D. Grandmont, A. Rapoport, C. Fabrizio, E. Ardoin, G. Squires. (12 F.)
59. — PROLETKULT et LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE (Russie/URSS : 1905-1934) : un ensemble de textes inédits dans la plupart des pays du monde ; manifestes, éditoriaux, polémiques, poèmes. — De Bogdanov au 1^{er} Congrès des Ecrivains Soviétiques — Chronologie — Bibliographie — Entretiens avec Claude Frioux, Michel Pécheux, Léon Robel et Elisabeth Roudinesco — Cahier d'illustrations — POÈTES SOVIÉTIQUES D'AUJOURD'HUI : la toute nouvelle génération. — Et : Maurice Regnaut. (328 pages — 24 F.)
60. — POÈTES HISPANO-AMÉRICAINS. — Et David Antin, H. Deluy, J. Guglielmi, J. Roubaud. (12 F.)
-

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre* (12 F.)

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer* (15 F.)

61. — POLOGNE : les avant-gardes (1917-39), la nouvelle poésie (1945-73). — GERTRUDE STEIN : poèmes (tr. et pr. par J. Roubaud). — L'œuvre poétique d'Aragon (P. Lartigue). — Et C. Adelen, C. Dobzynski, B. Vargaftig, A. Bensoussan, P.-B. Biscaye, E. Fabre, C. Gilbert. (208 p. — 15 F.)
62. — 1975 : POÉSIES EN FRANCE : l'évolution récente de la nouvelle poésie française, des études, des entretiens (la prosodie, le formalisme, la « tripe », l'édition, l'idéologie, etc.) — Et : D. Biga, M. Deguy, J. P. Faye, A. Garcia, J. Garelli, J. Izoard, B. Noël, J. Réda, J. Stéfan. — « Le Français National » — « Les Français fictifs » : entretien avec R. Balibar, D. Laporte, E. Balibar, P. Macherey, M. Pécheux. (200 p. — 15 F.)

action poétique

bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne pour an(s) à la revue **Action Poétique**.

1 an (4 n ^{os})	France	30 F.	Etranger	36 F.
2 ans (8 n ^{os})		60 F.		72 F.
Soutien (4 n ^{os})		100 F.	(8 n ^{os})	200 F.

— Je désire également recevoir :

- Les numéros suivant parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de F par :

- chèque postal
- mandat postal
- chèque bancaire
- mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 19, rue E.-Dubois, Paris-14^e.

A , le

Signature :

P. S. - Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

action poétique

« CET OBLIQUE RAYON », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 60 F.

« UN POETE DANS LA VILLE », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malrieu et Jean Todrani : 5 F.

*TITRES DISPONIBLES DANS LA COLLECTION « AL-
LUVIONS » (aujourd'hui disparue) :*

Gérald Neveu : « LES 7 COMMANDEMENTS » ; Luc Boltanski : « POEMES » ; Galil : « LE MAITRE-MUR » ; Michel Flayeux : « FENETRES OUVERTES » ; André Portal : « ON PEUT VIVRE » ; Denise Miège : « GESTUAIRE ». (Chaque volume : 3 F ; 6 volumes : 16 F.)

dialectiques

REVUE TRIMESTRIELLE

RECHERCHES THÉORIQUES

77 bis, rue Legendre - 75017 Paris — tél. : 229-41-22

C. C. P. : D. Kaisergruber, La Source 33 762 71

N° 1/2 : 3^e édition, 16 F.

N° 3 : 3^e édition, 16 F.

N° 4/5 : spécial GRAMSCI, 160 pages, 22 F.

N° 6 : LE POLITIQUE, 16 F.

N° 7 : LANGAGES, 16 F.

J.-M. Rey, la psychanalyse à hauteur de fiction. — D. Kaisergruber, questions de sémantique. — S. Ouvrard, Nerval : figures de la bisexualité. — R. Jakobson, vie et langage. — N. Mouloud, la tâche critique dans l'épistémologie moderne et ses appuis sémantiques. — Ph. de Rouilhan, la limite intratable. — S. K. Saumjan, la réalité linguistique...

N° 8 : FEMMES / DISCOURS / ROMAN, 16 F.

Eleanor et Edward Marx-Aveling, la question féminine. — Eleanor Marx, comment devons-nous nous organiser?... — Louise Kautsky, un salut d'Angleterre. — Laura Lafargue, un salut de France. — Luce Irigaray, pouvoir du discours/subordination du féminin. — Yannic Mancel, de la sémiologie textuelle à la théorie du roman : Céline. — Pierre Bergounioux, Flaubert, l'écriture contre la littérature. — Claudine Normand, métaphore et concept : Saussure/Freud. — Michel Van Schendel, ellipse et valeur, analyse d'une aporie saussurienne.

N° 9 : PRATIQUES ARTISTIQUES, Cinéma/Littérature/Peinture.

EUROPE

REVUE LITTÉRAIRE MENSUELLE

Nos derniers numéros spéciaux :

VALÉRY	15 F
KAFKA	15 F
NERVAL	15 F
DESNOS	15 F
SADÉ	15 F
RIMBAUD	15 F
NERUDA	15 F
FREUD	20 F
CORNEILLE	20 F
LE ROMAN-FEUILLETON	20 F
VERLAINE	20 F
NAZIM HIKMET	20 F
ERCKMANN-CHATRIAN	20 F
LES FUTURISMES I	20 F
LES FUTURISMES II	20 F
MIGUEL ANGEL ASTURIAS ..	20 F
TRISTAN TZARA	20 F

EUROPE

21, rue de Richelieu — PARIS-1^{er}

C. C. P. Paris 4 560 04

EDITIONS SOCIALES

THÉORIE DE LA LITTÉRATURE ET CULTURE

Histoire littéraire de la France

tome 1 : des origines à 1600	cartonné	40,00 F
tome 2 : de 1600 à 1715	cartonné	40,00 F
tome 3 : de 1715 à 1789	cartonné	40,00 F
tome 4 : de 1789 à 1848		
1 ^{re} partie	cartonné	40,00 F
2 ^e partie	cartonné	40,00 F

— Collection Problèmes

Lectures du réel (Pierre Barberis)

1 volume 16,00 F

Sociologie et idéologie (Michel Dion)

1 volume 16,00 F

Littérature, politique, idéologie (Claude Prévost)

1 volume 16,00 F

Interventions. Socialisme. Avant-Garde. Littérature.

(J. Thibaudeau)

1 volume 16,00 F

L'écriture et les textes (France Vernier)

1 volume 16,00 F

— Collection Notre Temps

Culture, personnalité et sociétés (Gérard Belloin)

1 volume 9,00 F

La Culture au présent (Roland Leroy)

La culture : sa conception - son développement sont l'objet d'un débat idéologique et politique de plus en plus vif.

1 volume 16,00 F

— Collection Ouvertures

L'art et la révolution (D. A. Siqueiros)

1 volume 30,00 F

Ecrits de Moscou (G. Lukács)

1 volume 16,00 F